40e Année. N° 7.

LA REVUE DE PARIS

1er AVRIL 1933

		Pages.
rges Goyau	*Femmes missionnaires*	481
adimir d'Ormesson.	*Le Début du Troisième Reich*	514
ery Larbaud . . .	*L'Art et le Métier*	530
mond Delage. . . .	*Le « Deutschland »*	555
ques Chenevière. .	*Valet, Dame, Roi.* — I	572
rcel Marion	*Le Brigandage pendant le Directoire.*	592
rc Chadourne. . .	*Absence.* — II	614
nard Faÿ	*L'Avènement de M. Roosevelt*	653
n Dorsenne	*Le Cao-daïsme*	663
is Houllevigue . .	*L'Eau souterraine*	677
nçois Porché . . .	*Le Théâtre*	685
rcel Thiébaut . . .	*Romans anglais*	697

Copyright 1933 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

La REVUE DE PARIS *publiera prochainement*

Sur la Querelle du Machinism

par GEORGES DUHAMEL

En Argentine

par LUC DURTAIN

L'Homme qui ne savait pas dire non

par PIERRE MILLE

La France en 1781

(SOUVENIRS DU COMTE DE CARAMAN)

Inquiétudes yougoslaves

par GEORGES ROUX

Gerhart Hauptmann

par MAURICE MURET

FEMMES MISSIONNAIRES

LES FILLES DE SAINT-PAUL DE CHARTRES

I

Au printemps de 1694, Godet des Marais, évêque de Chartres, accueillait en son diocèse un jeune prêtre provençal, l'abbé Chauvet : il l'envoyait, comme curé, dans un village beauceron nommé Levesville-la-Chenard.

On n'était pas heureux en ce coin de terre. La famine y sévissait, la fièvre pourprée aussi; à elles deux, elles décimaient l'indigente population, et l'abbé Chauvet se sentait désarmé. Deux ans plus tard, il achetait une maison pour y grouper, en face de ces fléaux, quatre jeunes filles : Marie-Anne de Tilly, la châtelaine du terroir, qui avait alors vingt et un ans; Marie-Thérèse du Tronchay, de noble lignée, elle aussi; et puis deux roturières, dont l'une, Marie Micheau, était de Levesville, et dont l'autre, Barbe Foucault, venait d'un village voisin. La consigne qu'il leur donnait était de s'occuper des enfants pour les préparer à vivre bien, et des malades pour les acheminer, soit vers la guérison, soit vers une bonne mort, au bon plaisir de Dieu. Il faisait de Marie Micheau la supérieure de l'obscur essaim; elle était toute jeunette, dix-sept printemps seulement; et devant elle, tout de suite, les trois autres s'inclinaient, malgré son âge et malgré sa roture. Un dimanche, en chaire, l'abbé Chauvet annonçait à ses paroissiens qu'ils avaient désormais des maîtresses d'école et désormais des gardes-malades; et les quatre jeunes

filles se partageaient la besogne; sans esprit de retour elles s'y dévouaient. Pour deux d'entre elles, la besogne allait être brève : en 1702, l'abbé Chauvet ouvrira son registre des morts pour y mentionner l'inhumation de Marie Micheau; il le rouvrira, l'année d'après, pour y inscrire Marie-Anne de Tilly. Mais peu à peu survenaient à Levesville une quinzaine de « bonnes filles » des champs, pareilles à celles qu'avait rassemblées soixante-dix ans plus tôt saint Vincent de Paul; et sous la houlette de Mère du Tronchay, l'humble troupeau grossissait. Il pouvait même détacher en 1707, à Châteauneuf-en-Thymerais, quelques-unes des bonnes volontés dont allait désormais disposer l'évêque Godet des Marais.

Mais depuis trois lustres, au fond de son tiroir, le prélat cachait une somme de quatre mille livres, à lui versée en légitime donation, « pour aider Monseigneur à établir à Chartres une communauté de régentes pour l'instruction des pauvres enfants »; le donateur n'était autre que Pierre Nicole, — Nicole le logicien, Nicole le moraliste, — dont la mort, deux ans après son geste généreux, avait mis en deuil tout Port-Royal. Godet des Marais jugea suffisamment concluante l'expérience faite à Levesville : les régentes dont Nicole avait d'avance assuré les frais d'installation, ce seraient les filles de l'abbé Chauvet. Elles garderaient l'école de Levesville; mais à l'ombre de l'évêché, aussi, un logis les attendait, la « maison de Saint-Maurice » : elles furent invitées à venir en prendre possession. L'évêque leur disait en les accueillant : vous serez désormais les « Filles de Saint-Paul », et elles étaient ainsi baptisées pour la suite des siècles, tandis que la voix populaire les qualifiait sœurs « Sabotières », en raison d'un sabot qui servait d'enseigne à l'immeuble. Godet des Marais leur assignait pour supérieur le théologal même de la cathédrale, le chanoine Claude Mareschaux; il leur octroyait des constitutions qui, par les observances liturgiques et monastiques qu'elles leur imposaient, maintiendraient en elles l'esprit de recueillement. Leur programme d'occupations les destinait — c'était chose évidente — à l'activité parfois essoufflée d'une Marthe, mais, à des heures fixes, *Psaumes de la Pénitence*, lectures spirituelles, *Petites Heures*, devaient ramener leurs regards intérieurs vers cette « meilleure part »

qu'avait choisie Marie. Godet des Marais, législateur expert, réglait leurs journées comme il avait réglé jadis celles des Dames de Saint-Cyr. Cette tâche achevée, le prélat s'éteignait en septembre 1709, et neuf mois après, c'était au tour de l'abbé Chauvet de succomber, à l'âge de quarante-six ans. Ce prêtre avait du moins assez vécu pour constater que les « bonnes filles » de Levesville et que les libéralités de Pierre Nicole avaient trouvé, grâce à l'évêque défunt, leur affectation définitive : un grand Institut religieux était fondé, dont le chanoine Vaudon, en une magistrale œuvre historique, nous racontait naguère les labeurs et les gloires.

Lorsque, en 1716, M. Mareschaux rendait l'âme, les sœurs rayonnaient déjà, soit comme enseignantes, soit comme infirmières, dans onze localités, parmi lesquelles Houdan, Mantes, Dreux, Nogent-le-Rotrou; et leur sévère Supérieur, à son lit de mort, adressait à la communauté ce suprême message : « Si Dieu me conservait la vie, je prendrais des mesures pour détruire votre établissement le jour où vous viendriez à négliger le travail; car c'est le seul moyen que vous ayez à l'imitation de saint Paul, de faire connaître Jésus-Christ aux pauvres et aux enfants, sans être à charge, autant que possible, à personne. » Le travail dont parlait M. Mareschaux, c'était le tricotage des bas : entre les classes, les sœurs s'y livraient, pour gagner de quoi entretenir leurs écoles; au lieu que l'instruction gratuite des petites filles pauvres fût mise à la charge des contribuables, les institutrices elles-mêmes faisaient face aux frais scolaires, en fabriquant des bas et en les vendant. Mais cette charité, alimentée par leur labeur, les mit en conflit avec les bonnetiers de Chartres, et avec les échevins. Pendant un quart de siècle, la litigieuse affaire des sœurs « Sabotières » fit la fortune des avocats et le tourment de l'évêque; et ce fut, pour elles, une tragique épreuve. Les mémoires juridiques qui leur contestaient le droit de faire des bas comptent parmi les plus curieux documents que l'on puisse citer sur les abus du régime corporatif au XVIIIe siècle.

Contre ces « ouvrières vertueuses et laborieuses », contre ces « bonnes tricoteuses en soie ou en laine », contre ces « bonnes fileuses », parmi lesquelles se recrutaient de préfé-

rence les Filles de Saint-Paul, les commerçants chartrains étaient en insurrection. « Pour être privilégié, articulaient ces insurgés, il faut être père de famille, s'être rendu cher à la République par sa fécondité »; et le Roi faisait attendre aux sœurs les lettres patentes, vainement réclamées par l'évêché de Chartres. Les bonnetiers se flattaient de faire tôt ou tard déménager ces sœurs. Ils les déclaraient inutiles, et même préjudiciables au public et à l'État. Que d'orages, en vérité, à l'aurore de cet Institut! Mais c'est là chose fréquente; et dans le recueillement de leurs chapelles, les sœurs auguraient sans doute que tant de vexations et tant de menaces étaient la monnaie courante dont les fondatrices de grandes œuvres achètent leurs futurs succès.

II

Le succès se présentait déjà, en pleine bourrasque, sous une forme très imprévue : en cette année 1727, où les lettres patentes étaient toujours attendues, l'évêque de Chartres était invité par Maurepas, ministre de la Marine et de la Maison du Roi, à expédier à Cayenne quelques Filles de Saint-Paul; leur rôle de femmes missionnaires s'inaugurait.

Il y a dans l'île de Cayenne, *écrivait le ministre*, un hôpital qui n'est desservi que par des domestiques sous la direction du Commissaire de la Marine, Ordonnateur dans cette île. Cet hôpital a un revenu actuel de 3 180 livres. Les bâtiments sont en bon état. Il y a actuellement dix lits garnis à neuf, et on renouvelle cette année le linge nécessaire. Il y a en outre un fond de 8 à 9 000 livres entre les mains des administrateurs, provenant des épargnes des années précédentes et des dons faits à l'hôpital. Cet argent pourra être utilement employé, soit à l'augmentation de quatre lits, soit en accroissement de fonds qui produira un revenu.

Le Roi désirant que cet hôpital soit à l'avenir desservi par des personnes qui soient dans l'usage de soigner des malades, et qui puissent en même temps travailler à l'instruction des enfants des officiers et habitants de cette île, j'ai pensé que les filles établies au faubourg Saint-Maurice seraient très propres pour cette bonne œuvre, si vous voulez bien y concourir avec moi et me procurer quatre bons sujets qui soient en état de se rendre à Rochefort à la fin du mois d'avril prochain pour s'y embarquer sur un vaisseau de Sa Majesté qui partira vers ce temps-là pour Cayenne.

Sa Majesté ajoutera aux revenus de l'hôpital 2 000 livres par an pour l'entretien de ces quatre Sœurs, à commencer du 1er janvier de cette année, et je leur procurerai en outre, avant leur départ, pareille somme de 2 000 livres pour les frais de leur voyage jusqu'à Rochefort et pour leurs autres besoins. Elles seront nourries sur le vaisseau, aux dépens de Sa Majesté, à la table du Capitaine.

Si ces conditions peuvent convenir à ces Filles et qu'il y en ait qui soient en état et en volonté de se dévouer à cette œuvre, je vous serai très obligé de m'informer sur quoi je pourrai compter.

Je dois vous observer qu'à l'île de Cayenne l'air est assez sain et que les maladies n'y sont ni dangereuses ni fréquentes.

La lettre ministérielle était datée du 16 mars. Deux mois après, Sœur Marie Méry, de Nogent-le-Rotrou, s'embarquait à la Rochelle et voguait vers Cayenne, avec trois Sœurs. Quatre-vingt-dix ans plus tôt, nos Ursulines avaient ouvert, sur l'Atlantique, le cortège des femmes françaises qui s'en allaient fonder la Nouvelle-France; c'était maintenant vers l'Amérique du Sud que d'autres Françaises naviguaient.

Des Jésuites les y attendaient. Ils étaient là, déjà, depuis plusieurs générations : le P. Denis Méland, dès le milieu du XVIIe siècle, était accouru de la Martinique pour se faire l'apôtre des Galibis; les Pères Jean Grillet et François Béchamel avaient, en 1674, parcouru trois cent quarante lieues, en quête de terres vierges, en quête d'âmes vierges. Et le XVIIIe siècle avait amené, là-bas, d'autres Fils de Saint Ignace.

Marie Méry recevait d'eux le même accueil qu'avait trouvé, jadis, près des Jésuites canadiens, Marie de l'Incarnation. En ce bel hôpital où l'installait le gouverneur Claude d'Orvilliers, aucune rumeur de prétoire, aucune sommation d'huissier venant saisir des paires de bas, ne viendrait troubler le travail des Sœurs, ni leur repos; elles allaient connaître, en face de Dieu et de leurs malades, une quiétude, une sérénité, que pourraient leur envier leurs Sœurs de la métropole. Elles allaient même brûler les étapes, dans la voie mystique où s'étaient engagées leurs âmes : les Filles de Saint-Paul, en France, se contentaient de faire des « résolutions et promesses », comme garantie de leur stabilité, comme sanction de la donation qu'elles avaient faite de leurs vies; celles de Cayenne s'enchaînèrent tout de suite par des vœux.

Sous leurs regards, des églises s'élevaient : dans la mission de Kourou, le P. Lombard, Jésuite, édifiait, un an seulement après leur arrivée, l'église de Notre-Dame de l'Assomption, espérant qu'autour d'elle les Galibis se fixeraient. Le P. Elzéar Fauque se préparait à dévouer à la Guyane quarante ans de sa vie, se faisant tour à tour nomade pour aller à la piste des sauvages, sédentaire pour les « arrêter », et puis nomade encore, pour chercher au fond des forêts les esclaves fugitifs, et les ramener en terroir civilisé. En novembre 1748, le P. Fauque dut prendre le chemin de Cayenne : un deuil l'appelait, ce fut lui qui signa sur le registre paroissial l'acte d'inhumation de Mère Méry.

De quatre, les Sœurs étaient, depuis 1736, passées au chiffre de six; elles seront huit en 1780, tant hospitalières qu'enseignantes. Elles eussent été heureuses si leurs imaginations, lorsqu'elles s'évadaient vers la France, n'en avaient pas rapporté des motifs de tristesse et de très sombres visions. Les nuages, bientôt, s'abattirent sur la Guyane. Adieu les Jésuites, sous l'égide desquels avaient débarqué les premières Filles de Saint-Paul : Louis XV leur portait le premier coup, et Clément XIV le second; et les religieuses inquiètes épiloguaient sur ces troublantes paroles du P. Fauque : « Un jour viendra, où Cayenne, la colonie, et toute la France, seront privées du culte catholique et presque de prêtres. »

En 1791, elles sentirent ce jour éclore : autour d'elles, des prêtres jureurs, un préfet jureur; et, un par un, les six prêtres demeurés fidèles au Pape étaient expulsés de Guyane. Mais d'autres prêtres arrivaient, déportés de France pour avoir refusé de jurer; et puis, avec eux ou sur d'autres bateaux, des épaves politiques dont s'était débarrassé, à Paris, le parti momentanément triomphant, en les envoyant au delà de l'océan... Deux cortèges singulièrement différents : et dans chacun d'eux, il y avait des malades, des fiévreux, qui venaient querir les soins des Sœurs, et qui, sous le toit de l'hôpital de Cayenne, ajournaient le plus possible leur exode vers quelque lointain rivage, où ils risquaient de laisser leurs os. Un de ces malades s'appelait Collot d'Herbois, un autre Billaud-Varenne : rien qu'en entendant leur nom, on cherchait sur leurs mains des traces du sang qu'ils avaient versé.

Les Sœurs entendaient Collot d'Herbois réclamer le pardon de Dieu, elles voyaient Billaud-Varenne se pencher, compatissant, vers de plus malades que lui : Collot trépassait, Billaud-Varenne était emmené plus loin... Il y eut ensuite les déportés de fructidor 1797, des modérés, ceux-là : Pichegru, Tronson Ducoudray, qui avait défendu Marie-Antoinette, Barbé Marbois, du Conseil des Cinq Cents, qui, près de quarante ans après, dans son livre : *Journal d'un déporté non jugé*, rendra hommage à l'hospitalité des Sœurs, et à leurs soins; il y eut les déportés de 1798, Brumaud de Beauregard, vicaire général de Luçon, futur évêque d'Orléans, qui parfois pourra, quelques semaines durant, quitter d'atroces installations dénommées *Misère* et *Tout y manque*, pour venir chez les Sœurs se faire soigner, et qui dans ses *Mémoires* les glorifiera. Car en dépit de l'esprit jacobin, dont s'inspirait à Cayenne la brutalité des autorités administratives, les Filles de Saint-Paul de Cayenne, mieux partagées que leurs sœurs chartraines, n'eurent jamais à interrompre, en cette époque de haines, leur besogne d'amour. Dans cette Guyane où la composition variée des convois successifs de déportés attestait les sautes de vent qui se produisaient dans Paris, il n'y eût en ce temps-là de stabilité que pour une poignée de religieuses, dévouées à toutes les souffrances, quelles qu'elles fussent, et témoignant qu'au delà des vicissitudes de la France politique la France religieuse continuait.

Ces Sœurs travaillaient au loin sans savoir depuis dix ans ce qui se passait à Chartres. Y avait-il toujours une maison mère? Pouvait-on leur envoyer des compagnes nouvelles? Elles n'étaient plus que sept à Cayenne, presque sexagénaires; elles demandaient du renfort. A la fin de 1801, elles écrivaient à Decrès, ministre de la Marine, pour le questionner, pour l'intéresser à leur désir. Mère Josseaume, la supérieure générale, et Sœur Poulard, qui, dans un petit logis de Chartres, tricotaient pour vivre, furent, un jour de janvier 1802, convoquées à la préfecture. « Tout nous a été enlevé, disaient-elles au préfet, biens et revenus; nos Sœurs sont dispersées, ce sont toutes des pauvresses. » Le baron de Laître, préfet, voulut que la Congrégation revécût, il envisagea l'achat d'un immeuble, l'octroi d'une subvention annuelle. A la fin

de l'année, tout était arrangé : « De cette sublime institution dont le seul but est de former à la pratique de tous les actes d'une charité sans bornes, constatait Chaptal, ministre de l'Intérieur, il n'existe plus que quelques individus qui vieillissent et nous font craindre l'anéantissement prochain d'une institution dont s'honore l'humanité. » Alors Bonaparte, pour conjurer un tel péril, rétablissait, le 10 décembre 1802, en les désignant sous le nom d'Hospitalières dites de Saint-Maurice, les Filles de Saint-Paul; l'été de 1803 ne s'achevait pas sans que cinquante-quatre religieuses fussent de nouveau groupées autour de Mère Josseaume.

III

Deux autres colonies françaises, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, étaient devenues le domaine des Filles de Saint-Paul : l'île de France, future île Maurice, les possédait depuis 1770; l'île Bourbon, qui s'appellera plus tard île de la Réunion, les avait vues arriver en 1775. Là aussi, elles sentitirent la secousse des ouragans révolutionnaires, sans que leur activité pourtant fût paralysée, non plus que celle des Lazaristes, qui les assistaient de leurs conseils. Sans souci des passions politiques qui mettaient en péril la tête du jeune Villèle, elles conjuraient, par leurs soins, les graves menaces qui pesaient sur sa santé, et le futur ministre de la Restauration portera plus tard témoignage en leur faveur. Sous ces latitudes, aussi, elles sentirent douloureusement, au début du XIXe siècle, combien il était urgent qu'en France leur Institut ressuscitât, et, de l'île de France, une lettre anxieuse parvenait à Paris, signée du gouverneur, et constatant qu'il ne restait plus, là-bas, que trois sœurs très âgées. « Elles ont, disait-il, géré avec le plus grand succès les détails de l'économie intérieure de l'hôpital. Et leurs soins étaient si précieux aux malades : chacun les regrette. »

L'île de France allait cesser d'être française; et le nouvel essaim de Filles de Saint-Paul qui prenait en 1814 la route de l'île Bourbon devait s'en éloigner en 1826. Elles s'effaçaient devant le jeune Institut des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny : ainsi s'achevait leur histoire dans l'océan Indien.

Mais dans la Guyane, au contraire, il y eut assez de besogne pour ces deux congrégations féminines : elles y ont travaillé parallèlement, jusqu'à aujourd'hui.

Une tâche très émouvante, à partir de 1838, s'offrit aux Filles de Saint-Paul dans l'asile du camp Saint-Denys, qui, proche de Cayenne, accueillait les esclaves noirs vieillis ou infirmes, et les enfants des noirs appartenant au domaine colonial. Une série de cases élevées en terrain marécageux, où moustiques, maringouins et mouches s'agitaient dans une atmosphère de fièvre, où le lugubre duo des oiseaux nocturnes et des fauves troublait le silence des nuits; dans ces cases, des fiévreux couverts d'ulcères, ou de plaies inguérissables : tel était le camp Saint-Denys. Il y fallait lutter, de temps à autre, contre la redoutable armée des fourmis manioc, qui dénudent les arbres, détruisent les cases, et peuvent même dévorer les malades tout vivants. Un jour qu'une Sœur, pour préserver un agonisant, avait posé les quatre pieds du lit dans des récipients remplis d'eau de savon, les fourmis bravèrent l'obstacle, le franchirent, et commencèrent de s'acharner sur le malheureux dont le corps fut bientôt tout en sang. Ces atroces menaces requéraient que les Sœurs fussent constamment en éveil. Le sol lui-même, si l'on ose dire, avait besoin d'être « civilisé », tout comme les hommes. Sœur Éloïne Thorel, Sœur Brigitte Janney, puis, après 1843, Sœur Maxime Aubry, s'attelèrent à cette tâche ardue. Travaux de dessèchement, d'assainissement, s'y poursuivirent avec vaillance; ces Filles de Saint-Paul répétaient le geste de nos vieux moines de l'âge mérovingien.

L'affranchissement des noirs, en 1848, changeait pendant quelque temps la physionomie du camp. Adieu les écoliers qui fournissaient aux Sœurs une main-d'œuvre utile : les pères, une fois libérés, une fois citoyens, venaient chercher leurs enfants. Mais en revanche, de nouvelles épaves affluaient, nouvelles bouches à nourrir. Il n'était pas rare qu'à l'aurore, les Sœurs aperçussent, aux abords du camp, des noirs impotents, malades, que leurs propriétaires, furieux que la loi leur enlevât leurs esclaves valides, jetaient sur la voie publique pour n'avoir plus à les soigner.

L'attitude assez indifférente de l'administration obligeait

les Sœurs à se débrouiller toutes seules. La crise, enfin, parut se dénouer en 1850, lorsque dans le camp Saint-Denys, devenu succursale de l'hôpital civil de Cayenne, douze cases nouvelles s'élevèrent, et lorsque le gouverneur convia les Filles de Saint-Paul à ouvrir un externat pour les petits noirs. Elles eurent l'idée d'y joindre l'enseignement professionnel et agricole en même temps que l'instruction primaire et religieuse : ce dont le ministre de la Marine les félicitait fort. Il les complimentait aussi, dans une lettre officielle à leur Supérieure générale, d'avoir su « trouver dans leur charité les moyens de faire du bien à la population en dehors de leur destination spéciale de Sœurs hospitalières ». « C'est là, disait-il, un fait propre à la Guyane et que je vais signaler dans les autres colonies, comme un exemple à méditer et à suivre. » L'externat du camp Saint-Denys eut des commencements laborieux : il y eut, un instant, de nombreuses désertions d'élèves. Mais au printemps de 1852, le succès de l'œuvre était consacré par une distribution de pièces d'étoffes aux jeunes filles, d'instruments aratoires aux garçons, à laquelle procédaient, avec une éclatante solennité, les autorités de la colonie.

La gratitude de ces hauts fonctionnaires s'étendait à l'œuvre hospitalière des Filles de Saint-Paul, dans Cayenne même. Au cours d'une épidémie qui avait, en 1851, fauché le gouverneur et deux médecins, c'est en montrant les Sœurs, leur vaillance d'infirmières, leur sérénité, que le gouverneur intérimaire Vidal de Lingendes disait à la population : « Pourquoi tremblez-vous? » Certaines Sœurs trépassaient, mais sans avoir tremblé : Sœur Zacharie, la veilleuse infatigable de chaque nuit; et puis, en 1855, Sœur Saint-Casimir, qui « sentait, disait-elle, ses membres mourir l'un après l'autre », et dont l'agonie entonnait le *Magnificat*; et, avec elle, quatre de ses compagnes.

Lorsque, au début du second Empire, les bagnes furent tranformés, et que furent créés successivement les divers pénitenciers de la Guyane, le message rédempteur du christianisme fut confié, dans ces lieux d'expiation, au zèle des Jésuites, et plus tard des Pères du Saint-Esprit, et à l'âme ardente des Filles de Saint-Paul : ceux-là furent aumôniers,

celles-ci furent infirmières. Il leur advint de se heurter à des partis pris d'impénitence, et parfois d'être elles-mêmes victimes d'attentats qui signifiaient, de la part de leurs auteurs, un endurcissement dans le crime. Mais elles eurent la joie, aussi, de recueillir sur certaines lèvres, d'aider à s'épanouir en certains cœurs, des repentirs sanctificateurs. Dans cette tâche complexe, elles persévérèrent cinquante-deux ans; elles y persévéreraient encore si les souffles de persécution religieuse qui, au début du siècle, ternirent l'honneur de la France, ne les avaient, en 1904, brutalement exilées des pénitenciers, et même de cet hôpital militaire de Cayenne où elles étaient depuis cent quatre vingt-deux ans. Elles n'ont pu se décider, pourtant, à rompre tous liens avec la Guyane : l'hôpital libre de Cayenne bénéficie toujours de leur charité.

C'est une survivance, la pieuse prolongation d'un passé... Peut-être ce passé, d'ailleurs, ne répondit-il pas pleinement à toutes les espérances, à toutes les aspirations des Filles de Saint-Paul. Au delà des villes ou des pénitenciers où les retenait leur consigne, il y avait des sauvages qui attendaient; que ne pouvaient-elles courir vers eux? Elles sentaient s'éveiller en elle cette ambition, aux alentours de 1860, en voyant un simple prêtre, l'abbé Puech, s'en aller vers ces lointaines tribus indiennes des rives de l'Oyapock, visitées, évangélisées, organisées en chrétientés, cent ans auparavant, par les Jésuites, et qui, depuis lors, attendaient de nouveaux apôtres, à moins que leur attente ne se fût lassée... Tout seul, sans provisions, dans une pirogue, ce missionnaire se plaisait à remonter le fleuve. On le voyait, au bout de quelques mois, revenir à Cayenne avec de petites Indiennes; les Sœurs de Saint-Paul les accueillaient, leur faisaient faire la première communion; puis ces enfants retournaient dans leurs tribus, et d'autres leur succédaient. Pas plus de quatre ou cinq à la fois, et originaires de la tribu la moins sauvage. Mais l'abbé Puech songeait à ces Roucouyennes, à ces Emerillionnes qui, un peu plus loin dans l'intérieur, « vivaient dans une ignorance absolue de Dieu et à la manière des brutes, entièrement nues jusqu'à l'âge de douze, treize ans, c'est-à-dire jusqu'au jour où elles étaient livrées à l'union polygame ». Et il écrivait en 1863 à la Supérieure générale des Filles de Saint-

Paul : « La mission est si périlleuse et accompagnée de tant de privations des choses les plus nécessaires à la vie, que je n'ai pu m'associer un seul prêtre... Priez et faites prier le bon Dieu pour qu'il éclaire le dernier de ses missionnaires, qu'il n'a choisi que parce qu'il était plus pauvre, et plus rapproché que nul autre de ces sauvages par son peu de capacité. » Peu de temps après, l'abbé Puech mourait. Mais les Filles de Saint-Paul gardaient aux Indiens l'intérêt qu'il avait su leur inspirer pour eux. Elles les voyaient venir comme trafiquants, pour offrir leur gibier, ou leur pêche, ou de beaux plumages d'oiseaux; et les lettres que, de Cayenne ou d'autres postes de la Guyane, elles écrivaient à la maison mère, traçaient de gracieux portraits de petites Indiennes qui livraient au Christ l'accès de leurs âmes, et qui se laissaient transfigurer. Ainsi les Filles de Saint-Paul, en Guyane, furent-elles missionnaires chaque fois qu'elles le purent, et trop peu, toujours, au gré de leurs désirs.

Mais, tout le long du XIXe siècle, elles avaient vu s'ouvrir devant elles d'autres perspectives, et d'autres terroirs.

IV

« Il me faut des Sœurs à la Martinique », disait en 1817 le ministre Lainé. Révoltes des noirs, épidémies de fièvre jaune, tremblements de terre, eussent découragé des timides. Les Filles de Saint-Paul s'y installèrent; et les services qu'elles rendirent à l'hôpital militaire leur firent confier les deux hôpitaux civils que l'on créait en 1850 pour que ces noirs qu'on avait proclamés citoyens cessassent d'être, lorsque malades, un bétail abandonné.

A la Guadeloupe aussi, on les voulut. Elles y arrivèrent en 1820, s'exposant aux mêmes fléaux que leurs Sœurs de la Martinique, et leur opposant la même allègre tranquillité. Sœur Zoïde Bonneau, aux Saintes, au cours d'une épidémie de *vomito negro*, fut héroïque. La plume de Mère Adélaïde Daverne frémissait lorsque, de là-bas, elle annonçait au P. de Ravignan l'affreux tremblement de terre de Pointe-à-Pitre, au cours duquel s'entassèrent des milliers de cadavres sous des monceaux de ruines, et lorsqu'elle parlait de cette fumée

noire qui toujours s'élevait, « comme un crêpe flottant sur un cimetière »; dans ce chaotique cimetière qu'était devenu Pointe-à-Pitre, des Filles de Saint-Paul circulaient, cherchaient les blessés sous les décombres, voulaient les transporter en rade, se heurtaient à une barrière de feu, rebroussaient chemin, trouvaient une autre route, et finalement déposaient sur les bâtiments leur précieuse cargaison. Mais il y avait aussi, là-bas, celles qui meurent : dans le martyrologe des Filles de Saint-Paul, nos vieilles Antilles ont une longue page. Et d'autres succombaient, épuisées, sur le bateau qui les portait en France pour qu'elles pussent retrouver un peu de santé.

Une d'entre elles, Sœur Marie de la Croix-Mauger, ayant longtemps fait besogne d'infirmière à l'hôpital militaire de la Martinique, disait aux matelots qui en 1849 la ramenaient dans la mère patrie : « Je vais mourir, je vous en prie, ne jetez pas mon corps à la mer. » Ils lui promirent. Et lorsqu'ils eurent recueilli son dernier soupir, ils furent tous d'accord pour mettre la dépouille dans le rhum destiné à leur consommation, et jusqu'à leur arrivée en France, ils se passèrent d'alcool. A la faveur de cette façon d'embaumement, Marie de la Croix-Mauger, au bout de quelques semaines, reposait en terre chartraine.

Ce fut dans nos Antilles qu'en 1858, les Filles de Saint-Paul prirent pour la première fois contact avec les lépreux. Nombreux ils étaient dans l'hospice de la Désirade; le gouverneur de l'établissement, parfois, se servait d'eux comme esclaves, livrait leurs enfants à qui voulait les prendre. En 1858, Sœur Élise Brière arriva, avec trois autres Sœurs : les cent vingt lépreux et lépreuses qui se trouvaient là — des Indiens en majorité — devinrent sa famille; en trente-cinq ans, elle en vit mourir cent seize, elle en accueillit soixante; pour son existence elle n'avait besoin d'aucun autre horizon; lasse, elle regardait le ciel, cela lui suffisait.

La vie de nos vieilles Antilles est, hélas! ponctuée de catastrophes : cyclones et tremblements de terre semblent y alterner; la mort là-bas passe en tempête, fauchant les noirs et les Européens, les malades et les infirmières. Tout le long du XIXe siècle, les Filles de Saint-Paul y furent debout.

Lorsque, en 1870, mourait à la Guadeloupe Mère Adélaïde, le chef du Service de santé disait devant son cercueil : « L'histoire de Mère Adélaïde, c'est l'histoire même de la Guadeloupe. Cherchez la date des calamités trop nombreuses qui depuis quarante-cinq ans ont affligé ce pays, vous trouverez la Mère, elle était là. »

Vingt-huit Filles de Saint-Paul, le 8 mai 1902, étaient victimes, à la Martinique, de l'affreuse éruption du Mont-Pelé, avec trente-trois religieuses de Saint-Joseph de Cluny et onze religieuses de la Délivrande. Dix-huit mois plus tard, les Filles de Saint-Paul étaient expulsées des hôpitaux militaires; et le 1er mai 1904, Sœur Chantal, septuagénaire, coloniale depuis près de cinquante ans, et Sœur Saint-Zosime, « la sainte de la geôle », étaient expulsées de l'infirmerie de la prison. Des mesures parallèles les frappèrent, à la Guadeloupe; et il leur fallut, en 1907, dire adieu à leurs lépreux de la Désirade.

Mais à la Guadeloupe et à la Martinique, il y a toujours de petits groupes de Sœurs de Saint-Paul qui, dans des hôpitaux civils, ouvroirs, dispensaires, maisons de charité, montrent, par leur dévouement même, ce que fut la charité dans nos vieilles Antilles à l'époque où elles avaient le droit d'en être les intendantes, partout où un fléau sévissait, partout où une détresse pleurait; en 1931 encore, elles fondaient à la Martinique une clinique; en 1932, elles y organisaient une crèche et créaient à Saint-Barthélemy un dispensaire-hôpital.

V

En 1865, Mgr Regnault, évêque de Chartres, implorant la charité de ses diocésains pour les victimes du cyclone de la Guadeloupe et du choléra à la Désirade, leur disait : « Nos Sœurs de Saint-Paul se dévouent en ce moment au soulagement de ceux que le choléra atteint chaque jour ou qu'un terrible ouragan a laissés sans abri et sans pain. Huit de ces généreuses filles se sont offertes pour aller prêter aide à leurs compagnes et vont s'embarquer pour la Guadeloupe. Cependant il n'y avait pas plus de quinze jours que neuf autres Sœurs se rendaient en Cochinchine pour continuer l'œuvre

du soin des malades dans les hôpitaux français et l'œuvre non moins admirable de l'éducation de pauvres enfants annamites auxquels elles sauvent la vie en cherchant à leur procurer auparavant le titre auguste de chrétiens. » Ainsi l'évêque de Chartres, en même temps qu'il tendait la main pour une de nos vieilles colonies, champs d'action traditionnels des Filles de Saint-Paul, invitait-il ses diocésains à les suivre du regard en d'autres parages, où récemment elles avaient pris racine. A la Guyane, aux Mascareignes, aux Antilles, l'installation de notre drapeau avait précédé celle de leur charité; mais en 1848, une période nouvelle s'ouvrait où les Filles de Saint-Paul, faisant plus complètement et plus pleinement acte de missionnaires, commençaient de porter leur zèle sous d'autres latitudes : Céleste Empire, Japon, et dans cette péninsule indochinoise où nos trois couleurs n'avaient pas encore commencé de flotter.

« Il me faudrait des Sœurs pour tenir un petit hôpital déjà fondé, pour élever les petits Chinois rejetés par leurs parents, et qu'on ramasse partout sur le territoire de l'Empire. » Ces lignes, datées du 14 décembre 1847 et expédiées à Chartres, étaient signées de Mgr Forcade, vicaire apostolique du Japon, préfet apostolique de Hong-Kong, revenu pour quelques mois au Séminaire des Missions étrangères. Vainement avait-il essayé de débarquer au Japon; le nom du Christ y demeurait prohibé. Mais dans Hong-Kong, où depuis 1841 l'Angleterre était souveraine, Mgr Forcade regardait les enfants chinois, que leurs mères jetaient à la rue. Il songeait que l'Europe chrétienne pourrait s'occuper d'eux, comme le suggérait depuis quelques années Mgr de Forbin-Janson, fondateur de l'œuvre de la Sainte-Enfance; et que le geste qui les recueillerait serait pour l'Église du Christ un enrichissement. Ce geste, il le demandait aux Filles de Saint-Paul, il le souhaitait immédiat, il le souhaitait quotidien, presque rituel; on eût dit qu'il leur confiait une liturgie, consistant à laisser venir vers elles les petits enfants, à les faire venir. Au surplus, il avait besoin d'elles pour l'hôpital des soldats irlandais, pour l'école où les petites Irlandaises coudoyaient les fillettes portugaises venues de Macao. Besoin d'elles peut-être, aussi, pour former des novices chinoises, « auxquelles

il appartiendrait plus tard de tenir les hôpitaux et les écoles de ceux de leur nation ». Mgr Forcade avait vu sa propre sœur entrer chez les Filles de Saint-Paul sous le nom de Sœur Alphonsine : raison de plus pour frapper à leur porte, il avait confiance.

La proposition fut acceptée : Sœur Alphonsine fut rappelée de la Guadeloupe à Chartres et chargée d'emmener des Sœurs à Hong-Kong. Elles débarquèrent à quatre, le 12 septembre 1848. Une humide paillote adossée à la montagne fut leur première résidence. « A tout prendre, disait Sœur Alphonsine, notre taverne est plus belle que l'étable dont se contentait l'Enfant Jésus. Or nous sommes la Sainte-Enfance. » Leur menu était à l'avenant : du riz, du poisson pourri. « Nous ne perdons pas pour cela le sourire », écrivaient à Chartres les religieuses. On sut bientôt dans Hong-Kong que chez ces Européennes les petites Chinoises trouvaient accueil. La nouvelle intéressa vivement une certaine catégorie de femmes qui se faisaient un métier de ramasser les fillettes, et de les garder quelques années, soit pour les revendre à des maisons riches... ou à d'autres sortes de maisons si leur aspect était flatteur, soit pour les noyer, tout simplement, dès qu'elles promettaient d'être des laiderons, ou bien des maladives. Les immerger ainsi, ce n'était pas lucratif; les vendre aux Sœurs, c'était une recette. Et les Filles de Saint-Paul voyaient survenir telle abominable mégère qui leur confiait : « A moi seule, j'en ai noyé plus de six cents; mais en voici d'autres! » Au bout d'un an, Mère Alphonsine avait déjà reçu cent soixante-dix enfants. Elle payait un franc par tête et offrait huit francs par mois aux femmes qui voulaient être nourrices. Mais parmi ces bébés, combien de moribonds! Du moins les baptisait-on, et Sœur Alphonsine écrivait à Chartres le 26 février 1850 : « Ce que font ces pauvres femmes pour quelques pièces de monnaie ouvre tout au grand le Paradis à nos petites créatures. » Moins de huit mois après ce cri de joie, Mgr Forcade, revêtu de ses ornements pontificaux, et imposant silence à sa douleur fraternelle, conduisait au cimetière de Hong-Kong la dépouille de Sœur Alphonsine.

« L'asile qu'elle a fondé, écrivait-il, elle l'a laissé fourni de meubles, d'argent, d'enfants, de bonnes Sœurs, dans

un état de prospérité inouï pour une si courte existence. »

En janvier 1851, l'asile déménageait : une grande maison, désormais, allait abriter toutes les œuvres des Filles de Saint-Paul; le profit des leçons de français que venaient chercher auprès d'elles les dames de la colonie facilitait l'achat des enfants chinois. Le P. Libois, procureur des Missions étrangères, abritait chez elles sept « Vierges Chinoises », fugitives de la région de Canton, où un mandarin les persécutait. Enfin s'ouvrait un postulat où les missionnaires italiens amenaient de jeunes Chinoises en vue de leur entrée éventuelle dans l'Institut chartrain. On sentit tout de suite que leur éducation devrait être longue; et rien de plus pittoresque que les premières lettres où il fut question d'elles. Mère Sainte-Marcelle écrivait : « Les trois postulantes de l'intérieur, si l'on peut donner ce nom à trois « gamines », sont avec nous. Figurez-vous, bonne Mère générale, trois sauvagesses habillées en garçons, nu-pieds, nu-tête. Je fus tout de suite obligée de faire garder les portes, car elles s'échappaient à chaque instant dans la rue et dans la montagne, et je craignais que, si elles étaient reconnues par les Chinois pour des filles, il ne leur arrivât quelque accident fâcheux. Elles faisaient tous ces tours sans la moindre malice, ne s'imaginant pas qu'on dût rester à la maison quand on avait envie de se promener. Dans le jardin, si nous les perdions de vue un moment, nous les retrouvions grimpées sur les murs et s'y promenant... Cependant, déjà elles commencent à se civiliser et montrent beaucoup de bonne volonté. Je désire vivement pour elles l'arrivée des Sœurs, qui les formeront et les instruiront. De plus, quand de nouvelles Sœurs seront ici, j'étudierai l'anglais et ferai étudier le chinois à une ou deux. Cette dernière langue est extrêmement difficile, mais on en a besoin pour faire le bien. »

Lorsque, en 1852, la santé de Mgr Forcade, puis celle de Mère Sainte-Marcelle, les ramenaient tous deux en France, c'était une Anglaise convertie, Sœur Louise, qui, à Hong-Kong, devenait supérieure; tout en même temps, dans Macao, elle faisait s'ouvrir une maison de repos pour les Filles de Saint-Paul, et cette maison, aussi, se montrait accueillante pour les enfants chinois. Mais c'est à Hong-Kong, surtout,

que l'Œuvre de la Sainte-Enfance se développait. Un bateau amenait des enfants; les femmes qui les présentaient avaient de grosses prétentions, et puis en rabattaient : et les pauvres petits, objets de ce trafic, trouvaient enfin chez les Filles de Saint-Paul une sécurité, une instruction, une foi. Il y avait hélas! de mauvaises années, où les ressources des Sœurs les obligeaient à restreindre leurs émouvantes emplettes. « Ah! si la France savait! » murmuraient-elles; et elles gémissaient de ce qu'elles appelaient « la plus dure, la plus cruelle des économies ».

Peu à peu les postulantes chinoises étaient en mesure de devenir des novices. Sœur Louise suppliait Chartres qu'on lui envoyât une maîtresse de noviciat. Il était aisé de l'exaucer; car nombreuses désormais, à la maison mère, étaient les Sœurs qui rêvaient de la Chine. « Parmi nos Sœurs, écrivait-on de Chartres, il y en a plus d'une, qui rêvent de s'en aller en Chine et qui sont prêtes à y laisser leur tête. » Et Sœur Louise les invitait à se préparer à un martyre moins glorieux que celui du « coup de sabre qui sépare la tête des épaules », à ce laborieux martyre des épreuves quotidiennes qui attachent à la terre, enchaînent à la terre, des volontés parfois défaillantes, toujours fragiles.

VI

Sœur Benjamin Le Noël de Groussy, qui, par une de ses lointaines aïeules, était de la famille du cardinal du Perron, et qui, depuis neuf ans, maîtresse des novices à Chartres, aspirait vers l'Extrême-Orient, fut désignée, en 1859, pour succéder à Sœur Louise, à Hong-Kong, comme supérieure de la Sainte-Enfance; elle allait bientôt exercer dans toute une partie de l'Extrême-Orient la plus rayonnante charité; et parallèlement à l'élan qui portait vers la mer de Chine les Filles de Saint-Paul de Chartres, elle entendait, dans les postes de missions, des voix qui les appelaient. Cette opportune harmonie entre les besoins de l'Extrême-Orient et les vocations missionnaires qui dans Chartres s'impatientaient, allait permettre à Mère Benjamin de donner toute sa mesure. Non pas qu'elle ne fût parfois aux prises avec de très grosses difficultés : à la

suite d'un conflit, pour une question de propriété, entre les Filles de Saint-Paul et les missionnaires italiens qui avaient succédé à Mgr Forcade, elle connut la douleur de voir l'interdit jeté sur elle et sur ses Sœurs, quelque temps durant; mais en 1861 le Saint-Siège levait l'interdit, et la justifiait pleinement. Au demeurant, Hong-Kong, où ces pénibles débats avaient lieu, ne fut bientôt qu'une parcelle du domaine spirituel de Sœur Benjamin. A peine y était-elle arrivée qu'elle avait reçu de Saïgon une lettre lui demandant six Filles de Saint-Paul pour la Cochinchine. Au bas de la lettre, se lisait la signature d'un grand missionnaire, Mgr Dominique Lefebvre, vicaire apostolique de la Cochinchine occidentale.

Il y avait, à Saïgon, des enfants à recueillir, des religieuses indigènes à réformer, enfin des malades à soigner; pour cette triple tâche, Mgr Lefebvre criait au secours. La ville où il voulait des Filles de Saint-Paul était alors cernée par vingt mille Annamites, les Français y étaient comme bloqués. Les religieuses annamites qui s'étaient réfugiées dans Saïgon logeaient dans « une sorte de cage à poulet, dont les pieds plongeaient dans un marécage qu'inondait la mer montante ». Les petits païens abandonnés, qui vagabondaient en quête d'un bol de riz et d'un gîte, faisaient peine à voir, mais que faire pour eux? Pas de boulanger, pas de boucher. Les malades étaient couverts de plaies gangrenées, où des vers grouillaient, et qui parfois les rendaient infirmes. Vers ces abîmes de détresse les Filles de Saint-Paul accoururent.

Il en vint deux en avant-garde, dès le mois de mai 1860 : leur dénuement faisait affluer les aumônes, sous les espèces d'une armoire ou de deux chaises, ou d'une chèvre, ou d'une vache laitière, ou d'une caisse de vins, ou de médicaments gratuits; et finalement le commandant supérieur de Saïgon leur fit remettre trente piastres par mois. Tout aux alentours, des bandes de pillards battaient la campagne, gênaient l'arrivée des vivres. Il en fallait, pourtant, pour la Sainte-Enfance, pour l'hôpital indigène, pour le nouvel hôpital militaire que l'on confiait aux Filles de Saint-Paul.

L'horizon s'éclairait en juin 1861 : dans toute la province, la domination française s'affermissait; deux nouveaux convois de Filles de Saint-Paul débarquaient. Mal logées, il leur fallut

se serrer plus encore pour hospitaliser quatre Carmélites, que Mgr Lefebvre avait demandées à Lisieux en vue de fonder un Carmel. Sous nos trois couleurs fraîchement déployées, il voulait installer toutes les formes de la spiritualité française, la vie contemplative aussi bien que la vie charitable. L'année 1862, enfin, mettait les Filles de Saint-Paul plus au large : l'administration leur donnait un beau terrain, Mère Benjamin y construisait. L'asile s'ouvrait en 1864, avec cent cinquante orphelins : Mère Benjamin désormais avait deux grandes familles enfantines, celle de Hong-Kong, qu'elle rejoignait dès que le choléra ou la petite vérole y faisaient rage, et celle de Saïgon.

Il fallait qu'elle trouvât des Sœurs, aussi, pour les établissements d'enseignement de Macao, qui d'ailleurs ne devaient pas avoir une longue durée; il fallait qu'elle en trouvât pour les hôpitaux annexes installés en divers endroits de la Cochinchine, à My-tho, Bien-hoa, Baria : elle les visitait, bravant les rebelles qui tenaient encore la campagne en ces régions non pacifiées, se faisant montrer la place où quelques jours ou quelques semaines plus tôt ils avaient fait tomber des têtes de chrétiens, toujours présente là où des coups de main avaient rendu quelques enfants orphelins; une fois, elle en ramenait trente-trois à Saïgon, d'un seul coup de filet. A My-tho même, bientôt, elle créait une seconde Sainte-Enfance.

Ces bonnes institutrices qu'étaient les Filles de Saint-Paul trouvaient en face d'elles un parti pris de ne pas apprendre. Une fillette sachant lire et écrire, cela paraissait aux Annamites de l'époque un dangereux paradoxe. « Les Sœurs ensuite, murmuraient-ils, l'emmèneront à Paris! » Mère Benjamin et ses filles surent les convaincre qu'une fillette instruite ne serait pas nécessairement une déracinée.

Mgr Lefebvre pouvait, à la fin de 1864, après vingt-neuf ans d'apostolat, s'éloigner de cette Église de Cochinchine dont la fondation lui était due : les orphelinats et écoles des Filles de Saint-Paul étaient d'ores et déjà des organismes essentiels dans la vie de la colonie. Mère Benjamin, peu à peu, les multiplia.

En 1870, à Chô-lon, surgissait une troisième Sainte-Enfance, qui bientôt, bon an mal an, accueillait un millier d'enfants,

une quatrième encore, en 1871, à Vinh-Long; cela commençait toujours petitement, et puis grandissait! Entre des ruisseaux qui s'emplissaient ou diminuaient suivant que le flux de la mer montait ou descendait, deux cases couvertes de paille, avec une clôture en bois de bambou et d'aréquier; tels furent les débuts de la Sainte-Enfance de Vinh-Long. Mère Benjamin fondait; Dieu ferait durer, s'il voulait. Il y avait dans Saïgon des fillettes métisses, délaissées par leurs pères fonctionnaires, à demi délaissées par leurs mères indigènes : le pensionnat d'Européennes créé par les Filles de Saint-Paul ne pouvait leur convenir; pour elles, cinq ans durant, Mère Benjamin, tenacement, caressait le projet d'un pensionnat métis, et le projet se réalisait en 1874. Mais il y avait, aussi, celles qui avaient failli, et qui voulaient se repentir; un refuge s'ouvrait, pour celles-là, en 1875. L'orphelinat agricole qu'avait créé à Bien-Hoa M. Louvet, prêtre des Missions étrangères, était incendié par les païens : Mère Benjamin le transportait aux portes de Saïgon, et il y prospérait; et elle voulait que Sœur Marie Eustelle dressât les garçons à défricher, à cultiver le riz en vue d'approvisionnements, qui permettraient de recevoir à la Sainte-Enfance beaucoup de petits païens. C'était une joie pour Mère Benjamin, lorsqu'elle voyait, à My-tho, ses Filles de Saint-Paul s'en aller de porte en porte, comme l'eussent fait des petites Sœurs des Pauvres, mendier le riz et l'aumône; une joie encore, lorsque, en 1878, on lui amenait, à Saïgon, soixante-cinq enfants et jeunes filles, volés par des pirates chinois qui se proposaient de les vendre. Mère Benjamin tout de suite rêva des beaux foyers chrétiens qu'elle allait pouvoir fonder.

Des vocations se groupaient autour d'elle, vocations de jeunes Chinoises, de jeunes Annamites. Elle avait naguère dit à Mgr Miche : « Pourquoi n'ouvrirait-on pas un noviciat pour elles? » Et de fait, puisqu'au XVIIe siècle Mgr de La Motte-Lambert, fraîchement arrivé en Indochine, avait tout de suite recruté, parmi les filles jaunes, quelques Amantes de la Croix, et puisque l'initiative avait merveilleusement réussi, il eût été difficile à Mgr Miche de répudier la suggestion de Mère Benjamin. Il avait demandé, seulement, que le chiffre des jeunes filles jaunes admises à faire profession fût très

restreint, et qu'on leur imposât une plus longue période d'épreuve qu'aux novices européennes. Des jeunes filles s'étaient présentées, rappelant que leurs pères avaient été des martyrs, se déclarant, à leur tour, toutes prêtes à rendre au Christ ce témoignage qu'est une prise de voile : Mère Benjamin avait mis leurs âmes en culture, dans le noviciat de Saïgon.

VII

Sous les regards de tout l'Extrême-Orient, sa personnalité grandissait; elle apparaissait comme une organisatrice de colonies spirituelles : en 1878, le Japon s'adressait à elle, par la voie de Mgr Osouf, vicaire apostolique. Près de lui, le champ d'action qu'il leur proposait était la ville d'Hakodaté. « Soit, disait Mère Benjamin; mais promettez-nous qu'un jour nous aurons des écoles à Tokio. » L'action chrétienne était devenue licite et libre, sur terre japonaise : déjà, nos Dames de Saint-Maur, nos Sœurs de l'Enfant-Jésus de Chauffailles y travaillaient. Les premières semaines, il advint aux Filles de Saint-Paul d'être lapidées dans la rue par des gamins. Leur rudimentaire installation les protégeait mal contre la curiosité du public; des Japonais ouvraient leur porte, faisaient un grand salut, s'asseyaient près du feu, parlaient, fredonnaient, sifflaient, allaient faire un tour à la cuisine, se désaltéraient en puisant avec une cuiller dans la jarre d'eau, saluaient encore, sortaient. « C'est politesse de leur part, expliquait-on aux Sœurs; ils ne vont ainsi que chez les personnes qu'ils aiment ou qu'ils honorent. » Les Sœurs dès lors se réjouissaient de ces allées et venues.

Mère Benjamin, bientôt, venait les voir. « Il faut bâtir », leur disait-elle... On cherchait des ressources, on devait mettre sept ans à les trouver. Mais dès 1881, dans Tokio, conformément aux vœux formels de Mère Benjamin, une école s'ouvrait; et comme elle la trouvait trop étroite, elle achetait la propriété voisine. L'école eut ses « Enfants de Marie », comme les écoles de France. « Mère Benjamin, vous pouvez mourir, lui disait Mgr Osouf, les Enfants de Marie sont établies au Japon. » Un autre missionnaire parlait à Mère Benjamin

de la ville de Niigata comme d'une sentine de vices; elle envoyait ses Filles au secours de la jeunesse de Niigata, et peu d'années après, dans cette ville qu'on leur avait représentée comme « vouée à l'enfer », elles assisteront aux scènes les plus émouvantes de ferveur et de sacrifice.

Cette hégémonie créatrice de Mère Benjamin, qui promenait sur le Pacifique la cornette blanche des Filles de Saint-Paul, faisait de Saïgon une sorte de métropole spirituelle : on écrivait là, on venait là, pour attirer ou emmener, vers de nouveaux postes d'action, des femmes qui fissent le bien.

« Du sang de France coule au Tonkin, ma Mère! » disait à Mère Benjamin, en 1883, le docteur Harmand. « Je ne puis soigner les malades, si je n'ai pas dans l'ambulance d'Hanoï une religieuse. — Non pas une, mais six, réclamait l'amiral Courbet : il m'en faut trois pour Hanoï et trois pour Haïphong. » Mère Benjamin, sans délai, recrutait dans ses hôpitaux de Cochinchine cette demi-douzaine de dévouements. On improvisait pour elles, à Haïphong, un hôpital : leurs premiers blessés, leurs premiers malades étaient nos soldats. Un typhon survenait, sévissait trois jours durant, arrachait les toitures : sous des cataractes d'eau, les Sœurs donnaient leurs soins. « Nous en avons assez », disaient les infirmiers, les Sœurs restaient. Le mur de boue de leur case s'écroulait; s'agitant derrière le treillage pour leurs besognes de charité, les Sœurs avaient l'air d'oiseaux en cage. « Ce sont des alouettes, disaient les soldats, les alouettes de Saint-Paul. » Quelques années plus tard, dans Haïphong, elles ouvriront une maison, l'école Saint-Dominique, pour les orphelins de la guerre.

Plus sommaire encore était leur installation d'Hanoï, et là, toutes sortes de périls les cernaient. Entre leur hôpital et la maison des missionnaires, il y avait douze cents mètres de distance; pour les défendre contre les pirates qui de temps à autre, encore, venaient faire des razzias de femmes et d'enfants, Mgr Puginier armait de bambous, de lances, de vieux fusils annamites, une vingtaine de ses séminaristes, et sous cette escorte les Sœurs cheminaient.

Une fièvre pernicieuse, le 20 mai 1884, terrassait dans Saïgon Mère Benjamin, à l'âge de soixante-trois ans, sans que

le rayonnement de ses fondations eût encore atteint l'ampleur de ses rêves.

Il y avait à Saïgon un certain P. Louis Caspar, Alsacien d'origine, et qui plus tard deviendra évêque de Hué, capitale de l'Annam; Mère Benjamin le trouvait « trop timide à faire sonner l'heure de la Providence ». Le P. Caspar se souviendra d'elle et parlera d'elle lorsque, en 1889, il demandera qu'on lui envoie à Hué des Filles de Saint-Paul, et lorsqu'il les obtiendra.

VIII

Recueillons quelques visions, sous la plume de Sœur Ignace de Jésus, supérieure de la mission de Hué : elles sont de janvier 1891.

« Je voudrais que vous puissiez voir toutes les misères humaines réunies ici. Les inondations dernières, le typhon qui ont ravagé tout le pays et les environs, ont fait un grand nombre de malheureux. Ils n'ont plus de riz, ils n'ont pas d'argent; ils mangent des troncs de bananiers; ils nous arrivent hydropiques ou fiévreux. Nos paillotes ne vont pas suffire au grand nombre de malades. C'est donc pour le bon Dieu la moisson des âmes; ils arrivent païens et misérables, ils reçoivent le baptême et s'en vont au paradis. Tous les jours nous avons des cercueils. Et la Crèche?... Si vous voyiez tous ces petits lits et tous ces paniers suspendus! Dans tout cela il y a des bébés. Nous en achetons tous les jours. Hier soir, dans ma visite, j'en ai compté cent deux. Je sors. Je rencontre une femme qui portait deux paniers, un derrière, l'autre devant. suspendus à un bambou. Je crois que c'est une femme qui vend des poules ou des légumes. Pas du tout; elle découvre ses paniers, et j'aperçois de pauvres petits êtres sales, malades, couverts de plaies! On les tire les uns après les autres : il y en avait sept! — En face de toutes ces misères, je ne puis que remercier Dieu de me donner l'occasion de me dévouer et de travailler pour sa plus grande gloire. Je suis donc déjà habituée puisque je n'ai pas le temps de penser qu'il en pourrait être autrement. Je me mets de tout cœur à apprendre la langue annamite. Je n'ai guère de facilité, mais ça viendra, le bon Dieu pourrait bien faire un miracle. C'est la Crèche

qui fait le plus d'impression sur nos visiteurs. On ne peut s'empêcher d'être attendri à la vue de ces pauvres petites créatures que la charité chrétienne a retirées de la misère profonde, de la souffrance et de la mort, et qu'elle soigne si délicatement dans de jolis berceaux. Nos bébés de deux à trois ans trottinent tout seuls, s'empressant d'aller au-devant des visiteurs, faisant des *lays* (la grande salutation annamite) et tendant leurs petites mains pour avoir des sous, qu'ils comptent ensuite porter à ma Sœur Martha, afin d'acheter du riz. Ils sont en ce moment au nombre de quatre-vingt-onze. Il ne se passe aucun jour que je ne reçoive cinq ou six de ces pauvres enfants que les mères, pressées par la misère, me vendent pour quelques pièces de monnaie, afin de pouvoir donner à manger à ceux qui restent à la maison. »

Sept ans après, la supérieure suivante, Sœur Isaac, écrivait à sa sœur, Fille de Saint-Paul, elle aussi.

« Viens à Hué, ma petite sœur, et tu verras notre grand établissement sur le bord d'un beau fleuve. A droite, remarque tous ces moutards, hauts comme ma botte, et qui jouent et qui mangent : ils sont comme enfournés en de grands pantalons dont le fond est presque aussi grand que les jambes. Dame! c'est la mode du pays et ça leur sert de camisole, et de bas, et de souliers, et *caetera*, et *caetera*. Plus loin, vêtues semblablement et pareillement tondues, ce sont les petites filles que tu aperçois. Ensuite, tu verras les Crèches et tu les entendras, car leur musique est perpétuelle. Enfin, passe devant nos pauvres malades, les uns enflés comme des tonneaux, les autres rongés de plaies énormes, et ceux-ci qui ont perdu leur peu de raison le long des chemins, et ceux-là qui sont des sans-esprit ou des toqués, ou des idiots. Une autre fois, je te parlerai de nos aveugles. Nos Sœurs indigènes t'invitent à partager leur repas. Quel régal pour toi, petite Française! Une potée de riz. Du poisson : par politesse, on t'offrira les têtes; c'est le premier plat. Au second, du poisson encore, mais confit dans le sel depuis un an. Oh! quelle odeur! Des herbes crues, de la menthe poivrée, des piments, des œufs couvés, des vers à soie, te serviront d'entremets. Là-dessus, une bonne tasse de thé sans sucre. Après dîner, tu chiqueras, pour faire comme tout ce monde annamite, des

feuilles, de la chaux, des graines qui te rendront la bouche rouge ponceau... Tu verras notre chapelle dont j'ai fait moi-même le plan. Elle se bâtit. Elle sera surmontée d'un beau clocher qui sera le premier de l'Annam. Un architecte français très bon pour nous surveille pour rien les travaux. Me vois-tu, le riflard à la main, au milieu des ouvriers du dehors et du dedans, par la pluie comme par le soleil? Aussi bien dit-on que je suis noire comme un corbeau! Qu'importe? Le bon Dieu aura une jolie demeure pour lui. Pour nous alors, quelle joie! »

Ainsi les Filles de Saint-Paul savent-elles raconter leurs épreuves et leurs allégresses; et les voilà à l'œuvre, croquées au vif, dans le carnet d'un militaire : « A quatre kilomètres de Hué, à la Pagode de Confucius, sur la route du retour, longue station à la Mission, chez l'évêque, Mgr Caspar, un Alsacien, mais surtout station plus longue encore chez ses voisines, les Sœurs, Sœurs de Chartres : trois Françaises, dix Sœurs Annamites, méconnaissables sous l'habit pareil; et toutes riantes, actives, parmi deux cents indigènes; crèche, pensionnat, hôpital, asile de vieillards, elles surveillent tout, soignent tout; et il s'en réfugie ici de la misère physique et morale! Inutile de développer : visite poignante au premier chef. » Ce visiteur avait nom Lyautey. C'est en 1896 qu'il passait chez elles.

Plus poignante encore, certainement, aurait été la visite, si elle eût eu lieu en 1898 après le typhon, ou en 1899 en pleine famine, ou en 1902 après le cyclone qui fit tant de ruines; mais les œuvres des Sœurs semblaient n'avoir été anéanties que pour avoir la gloire de ressusciter.

Elles s'installaient à Gô-cong en 1891, et, quelques années après, Sœur Marie du Bon-Secours s'illustrait par ses périlleuses navigations sur le Mé-Kong : elle se consacrait à la pêche et à la fabrication du *màns*, poisson pourri dont la cuisine de là-bas se sert comme de condiment; elle courait des dangers, et quelles fatigues! Mais à ce prix, elle ravitaillait ses Sœurs, et ses malades, et ses orphelins, dans la maison de Gô-cong : et c'était tout ce qu'elle voulait.

Hanoï, à partir de 1894, possédait une maison de Filles de Saint-Paul. Les appels succédant aux appels, elles s'essai-

maient dans les divers hôpitaux militaires. Elles prenaient racine à Than-hoa en 1898; à Bac-Ninh en 1899; elles se posaient à Thaï-Binh en 1900, et le cyclone de 1903 montrera que leur charité peut fleurir en héroïsme.

En pleine forêt, près de Baria, en 1901, elles fondaient un orphelinat agricole. Leur paillote n'a point de porte; celui qu'on appelle « le Maître, M. le Tigre, peut entrer comme il veut ». Mais un vieil Annamite leur dit : « Je vais coucher dehors et garder tout le monde. » Et peu à peu, autour de l'établissement, un village se crée, et ce village devient une chrétienté. Elles faisaient une fondation à Phat Diem, en 1904. Et presque partout, d'une façon quasi rythmique, leur activité se partageait entre les berceaux où les enfants s'essaient à vivre, et les lits où les malades s'essaient à ne point mourir.

Sœur David et Sœur Georgine Ducloy eurent en 1904 de belles étrennes : au 1er janvier de cette année-là, s'ouvrait la léproserie de Culao-rong, et elles attendaient dix lépreux. Pauvres gens sans pieds, ou sans mains, ou couverts de plaies, les plus valides, parfois, portant sur leur dos les plus malades, et ils arrivaient de fort méchante humeur, car c'était sur ordre administratif qu'ils étaient expédiés à Culao-rong. Quelques-uns parlaient ouvertement de s'évader, et beaucoup y songeaient. Les Sœurs surent les apprivoiser; elles furent pour leurs âmes révoltées des ouvrières de pacification. Un cyclone survenait au bout de quelques mois, qui bouleversait tout, mais on reconstruisait, et dans l'été de 1905, une des Sœurs pouvait écrire : « Nos chers lépreux sont au nombre de cent dix-neuf. Ils ne paraissent pas mécontents de leur sort. Ils jardinent. Ils pêchent. Ils coupent du bois. Ils élèvent des poulets. Ils font des paniers, de la cuisine, de la musique. Plus les musiciens font de tapage en battant la grosse caisse sur des tonneaux en zinc, plus ils sont heureux. Dans chaque paillote il y a un infirmier lépreux, chargé de la propreté et du lavage des bandes et vêtements. Ces emplois, étant rétribués, sont fort recherchés. Aussi, pour éviter les jalousies, les employés changent-ils tous les mois. Encore que nous soyons obligées de gronder parfois et même de punir en les privant par exemple de tabac ou de bétel, ces pauvres gens nous aiment. Quant à nous, leurs Sœurs, nous

sommes contentes dans notre solitude et contentes aussi d'être au milieu d'eux. Nous ne changerions pas notre sort pour tout l'or du monde. » Une vingtaine d'années après, M. Roland Dorgelès, de passage à My-tho, s'en allait voir la léproserie voisine, « cimetière de vivants où personne n'aborde », et dans la *Route Mandarine* il disait : « Ces femmes en cornette ont quitté la France à vingt ans, sachant qu'elles partaient pour soigner les lépreux et qu'elles ne reviendraient plus. Depuis, combien de paquebots ont ramené à Marseille des trafiquants enrichis? On en a décoré plusieurs, ces dernières années : ils ont rendu de précieux services à la colonie, paraît-il... Et ma pensée se reporte vers cette sainte Sœur Brigitte, religieuse de Saint-Paul de Chartres, qui contracta le mal en soignant les lépreux de Bang-kok et qui se mourait, souriante, dans une petite case blanche de l'île du Dragon. »

A la demande de Mgr Vey, vicaire apostolique du Siam, Sœur Ignace de Jésus installait les Filles de Saint-Paul à Bang-kok; et bientôt elles allaient prendre à Sam-Sen, tout près de là, la direction du noviciat des Amantes de la Croix, futures catéchistes annamites, futures maîtresses des petites classes paroissiales. Elles poussaient, en 1904, jusqu'au Laos siamois, pour deux fondations. Pour faire vivre la maison de Bang-kok, les Sœurs s'en allaient, en barque, vendre aux riverains des gâteaux de leur façon, ou les échanger contre des fagots; ou bien quelqu'une d'entre elles, plus hardie, se glissait au palais royal pour montrer les corsages ou les écharpes fabriqués par leurs orphelines; et les Filles de Saint-Paul, pour le plus grand profit de leur œuvres, créaient ainsi la mode à Bang-kok, sans l'avoir voulu.

Ainsi se développait, dans notre Extrême-Orient, leur action charitable et civilisatrice. On apprit avec stupeur, en 1905, que le gouvernement de la République les expulsait de tous les hôpitaux où lui-même les avait souhaitées. Quelques semaines plus tôt, on avait vu toute la population de Hanoï suivre les funérailles d'une Sœur qui depuis quarante et un ans travaillait là-bas, Mère Marie de la Conception. La manifestation populaire qui groupait deux races derrière son cercueil semblait condamner d'avance l'ingratitude parlementaire et ministérielle dont ses Sœurs allaient être victimes.

Mais chez elles, jamais de bouderie : aucune rancœur ne pouvait les induire à secouer sur nos colonies la poussière de leurs souliers; elles s'y enracinaient, au contraire, dans la mesure où le permettaient encore les termes de la loi et les tolérances de l'administration. Même soupçonneuse, même tracassière, la France, pour elles, était toujours la France, qu'elles servaient en servant l'Église.

Et lorsque nous les voyons, en 1930, organiser au Tonkin l'hôpital d'incurables et la crèche de Nans Phap; lorsque nous les voyons, entre 1930 et 1932, se mettre à la disposition des autorités officielles pour le soin des tuberculeux à Hué, fonder un hôpital à Dalat et créer à Vinh un orphelinat pour les enfants victimes de la famine; lorsque nous entendons un haut fonctionnaire s'écrier au sujet de leur supérieure en Annam, Sœur Ignace de Marie : « Je voudrais ici cinquante Sœurs Ignace », nous aimons à saluer leurs initiatives, et les suggestions auxquelles parfois elles répondent, comme un effort de réparation pour les ruines d'il y a trente ans, effort qu'oriente et commande un constant esprit de charité.

IX

A Hong-Kong, au Japon, les germes semés par Mère Benjamin avaient magnifiquement mûri. Hong-Kong demeurait l'active pouponnière, où l'on considérait comme de mauvais mois ceux où la cueillette des bébés n'avait pas été fructueuse; Sœur Paule de la Croix disait à la fin de ces mois-là : « Le commerce ne va pas, il y a disette de baptêmes, c'est la morte saison pour le ciel. » Dans ses pittoresques pages sur l'œuvre de Hong-Kong, M. André Bellessort a décrit « tous les bébés sauvés de la mort, grouillant sur de la lumière blonde dans une grande salle tapissée de nattes, rampant, trébuchant, roulant, se tassant avec les ondulations d'une petite foule humaine et le silence d'un banc de crabes. » Il entendait la Sœur lui dire, « en relevant les uns, en mouchant les autres, en caressant ces petites caricatures de l'humanité : « Ce sont nos enfants; ils sont à nous. Nous leur avons redonné la vie, et voici ce que nous en faisons. » Et il visitait l'ouvroir, et la salle des aveugles, et les salles où se cachait la laideur des

pauvres vieilles. C'était un microcosme de toutes les misères, illuminées par des sourires d'active compassion.

Non moins que de Hong-Kong, Mère Benjamin, si elle eût vécu, eût pu être fière de ses Sœurs du Japon.

Sœur Marie Aspasie, la sœur médecin, fondatrice en 1892 de la maison de Morioka, demeurera le type de la religieuse à qui son savoir médical facilite sa tâche de missionnaire : parmi ses malades, il y eut jusqu'à des bonzes, et deux de ceux-ci, au moins, devinrent des chrétiens. « Médecin de deux à quatre heures, trois fois par semaine », telle était l'affiche qu'à Niigata posait sur sa maison le catéchiste du missionnaire; le médecin, c'était Sœur Aspasie; et l'affiche était séductrice, pour l'afflux des maladies et des âmes.

Les écoles japonaises des Filles de Saint-Paul étaient, à partir de 1898, les premières écoles secondaires tenues par des étrangères qui eussent obtenu la reconnaissance formelle du gouvernement impérial : ainsi entraient-elles, en quelque mesure, dans l'organisme scolaire de l'Empire du Levant. L'époque décidément était propice pour leurs tentatives spirituelles : lorsque Mgr Cousin, évêque de Nagasaki, voudra, au début du XXe siècle, relever de ses ruines la chrétienté de Yatsuskiro, qui, deux cent soixante-quinze ans plus tôt, comptait cent mille âmes, c'est aux Filles de Saint-Paul qu'il fera appel, et elles répondront : *Présentes*. Présentes elles demeureront, dans Tokio, lorsque, en 1923, l'affreux tremblement de terre détruira leurs fondations scolaires, fréquentées par neuf cents élèves, et dont M. Paul Claudel disait : « Ce sont celles qui sont le plus près du cœur de l'ambassadeur de France »; Mère Augustine-Joseph les rétablira.

X

Il y aura bientôt un demi-siècle que Mère Benjamin n'est plus; et ses Sœurs, fidèles aux terroirs où elle les avait laissées, ont, au cours de ces quarante-huit années, occupé d'autres domaines : elles sont en Corée, elles sont en quelques points de la Chine, elles sont aux Philippines.

Mgr Blanc, en 1887, demandait des Filles de Saint-Paul pour sa mission de Corée. Elles arrivaient : Sœur Sainte-

Estelle, tout de suite, avait là-bas autour d'elle un petit troupeau d'écolières; mais il fallait tout d'abord qu'elle se mît à leur école, pour apprendre leur langue. « Comme elle parlera bien un jour, notre Sœur Mère! » disaient les enfants. On s'entassait, toutes ensemble, sur une colline qui domine Séoul, dans une cabane de chaume. On s'asseyait sur le plancher, on mangeait sur le plancher, on couchait sur le plancher. Dans ce plancher, toutes sortes de conduits s'ouvraient, recouverts de larges pierres : l'extrémité de l'un de ces conduits était disposée en foyer, un peu de chaleur se répandait.

Moins de deux ans après l'arrivée des Sœurs en Corée, il y avait déjà quelques Coréennes devenues Filles de Saint-Paul, et qui presque toutes comptaient dans leur famille un ou plusieurs martyrs : on les appelait Soleil, Obéissante, Parfum, Grande Lumière, Argentée, Toujours Jeune, Bonheur parfait, Oiseau du Ciel, Longue Vie, Douce Bonté, et sous ces prénoms, elles se vouaient à une vie d'ascétisme.

De mauvaises heures survinrent en 1891 sous le gouvernement de Mgr Mutel, lorsque, à la faveur de la guerre sino-japonaise, des bandes de fanatiques, les Tong-Lak, ravagèrent les chrétientés de Corée, massacrèrent les chrétiens, tuèrent un missionnaire, le P. Jozeau. Les filles de Saint-Paul restaient à leur poste, préparant d'autres prises d'habit. En face des menaces de mort, elles semaient pour les lendemains. Elles étaient pauvres, très pauvres; mais elles persévéraient, à Chemulpo comme à Séoul. Plus de cinq mille enfants, dans leurs treize postes coréens, sont déjà passés par leurs mains.

« La Chine est si près du ciel, ce sera bon d'y mourir! » disait jadis Sœur Angélique à Hong-Kong, et elle signait : Sœur Angelina, *chinoise*. Chinoises, ses Sœurs, depuis le début du xxe siècle, ont voulu le devenir; elles se posèrent en plusieurs points que faute de ressources elles durent abandonner; elles sont restées à Pagoda, à Hoi-Hao, à Yunnan-fou, à Ke-sen. En 1901, lorsque venait de se fonder, en Chine, la Sainte-Enfance de Pagoda, près de Fou-tcheou, une vieille femme se glissait à la cuisine, découvrait casseroles et marmites : « J'ai ouï-dire, disait-elle, que vous faisiez cuire les enfants, tantôt pour les manger, tantôt pour fabriquer des médicaments. » On lui montrait l'ouvroir, et elle sortait en criant : « Les

Sœurs, elles ne mangent pas l' enfants, elles leur donnent à manger, et même elles les habillent. » Les Filles de Saint-Paul se plurent à voir en cette vieille païenne, si vite résipiscente, un symbole de ce que serait peut-être la Chine, accessible et sensible aux avances de la charité. Mais quelle douleur leur était réservée, dans un faubourg de Nanning! Il y avait là une agglomération de lépreux : en 1907, les Filles de Saint-Paul commençaient à les catéchiser, à leur distribuer du riz; en 1910, elles sollicitaient l'autorisation d'y fonder une léproserie. Les autorités chinoises répondaient : « Nous bâtirons nous-mêmes, et nous seuls, une léproserie en un lieu plus propice. Défense aux Européens de s'en occuper. » Des effervescences populaires commençaient; sur les murs de la ville, des placards proclamaient : « Les lépreux sont une engeance rejetée du ciel; c'est une impiété que de les secourir. »

Les Sœurs continuaient cette impiété... Et puis, un jour de 1912, des soldats entouraient l'agglomération, ramassaient tous les habitants, les poussaient vers une fosse dont le fond était tapissé de bois, les y fusillaient en bloc, versaient du pétrole; un brasier s'allumait, où disparaissaient dans la fumée les lépreux devenus cadavres et les lépreux qui n'étaient encore que blessés. Et les Sœurs, qui ne reculaient pas devant les horreurs d'une léproserie, reculèrent, devant ces abîmes de cruautés; elles s'éloignèrent de Nanning.

Des lépreux, elles allaient en retrouver aux Philippines : en 1904, elles y étaient appelées par la voix de Mgr Frédéric Rooker, évêque d'Iloïlo. Il les installait à Dumaguète, où des moutons couchaient au pied de l'autel, sur le tapis du sanctuaire, où des caquets, sorte de lézards à grosse tête, se promenaient comme chez eux dans la chambre des Sœurs et se disposaient à sucer leur sang, où les planchers étaient si largement troués, qu'une des Sœurs faillit y laisser une de ses jambes. Il y avait du bien à faire, pourtant : les Sœurs restaient; leur collège indigène de Dumaguète comptera un jour cinq cent cinquante élèves. « Nous pouvons occuper une centaine de vos Sœurs », écrivait à Chartres le délégué apostolique de Manille. L'évêque de Vigan voulait des enseignantes; l'archevêque de Manille, des infirmières; et les Jésuites les acheminaient vers la léproserie de Culion, qu'elles

acceptaient avec allégresse. L'évêque d'Iloïlo, en 1915, créait pour elles un hôpital modèle; elles se sont installées, en 1930 et 1931, dans deux hôpitaux, à Manille et dans celui de Bagnio; en 1932, ce sont les pauvres tuberculeux qui ont attiré leurs regards; et les visites d'infirmières qu'elles font à travers les campagnes leur ont permis d'organiser plusieurs centres d'évangélisation. Cette dernière activité leur est d'autant plus aisée, que la fondation, dès 1910, d'un noviciat où elles accueillent les jeunes filles des Philippines leur assure des collaboratrices indigènes.

Ainsi ont-elles des novices à Manille, comme elles en ont à Hong-Kong, à Saïgon et à Hanoï, comme elles en ont à Tokio, à Séoul et à Taikou, comme elles en ont, depuis juillet 1931, aux Antilles, et, depuis janvier 1932 au Canada. Le Canada, la Nouvelle-France de jadis, voilà le dernier point d'occupation des Filles de Saint-Paul; elles créaient un hôpital en 1930 dans cette Gaspésie où en 1534 Jacques Cartier planta la croix.

L'Institut qui dans ses débuts n'avait d'autre ambition que d'apporter aux populations rurales de la Beauce un peu de culture et un peu de soulagement, et qui, en juin 1931, a reçu du Saint-Siège une approbation définitive, fait aujourd'hui vigie sur les côtes de l'Atlantique, et du Pacifique, et de la mer de Chine; il est l'une des grandes œuvres féminines de l'Extrême-Orient, une école permanente du respect dû à l'enfant, du respect dû à la femme; il prolonge et perpétue, dans cette tâche glorieuse, les traditions apostoliques de la race française, et son imperturbable esprit d'initiative; et les populations qui sont l'objet des bienfaits des Filles de Saint-Paul en font honneur à leur pays d'origine en même temps qu'à leurs impulsions religieuses, à la France en même temps qu'à la civilisation chrétienne.

GEORGES GOYAU,
de l'Académie française.

LES
DÉBUTS DU TROISIÈME REICH

Nous avions laissé prévoir ici-même, à la veille des élections du 5 mars, que la vague d'enthousiasme qui avait déferlé sur l'Allemagne au lendemain de l'accès de M. Adolf Hitler à la Chancellerie aurait pour effet, non seulement de faire regagner au parti national-socialiste le terrain qu'il avait perdu à la consultation du 4 novembre 1932, mais de lui assurer un triomphe électoral. « Ils étaient 196 dans le Reichstag du 4 novembre, écrivions-nous le 1er mars, ils seront 260 dans le prochain Reichstag ». Nous étions même trop timides dans notre pronostic. En fait, les Hitlériens ont totalisé aux élections du 5 mars 17 265 823 suffrages leur donnant droit à 288 sièges. Cela représente 4 millions de voix de plus qu'au scrutin où ils avaient été le plus favorisé, — celui du 30 juillet 1932 — et 6 millions de plus qu'en novembre. On aura beau faire remarquer que le bloc des Nationaux-Allemands Papen-Hugenberg-Seldtle — dont les chefs figuraient cependant dans le ministère — n'a pour ainsi dire pas gagné de voix; on aura beau faire valoir que le Centre a maintenu intactes ses positions; que les socialistes et les communistes ont perdu moins de suffrages que ne l'eussent fait supposer les incroyables conditions d'infériorité dans lesquelles ces partis ont dû se présenter devant les urnes : toutes ces constatations n'ont qu'une importance négligeable en face du résultat massif des élections. Car ce n'est plus de

1. Voir dans le numéro du 1er mars de la *Revue de Paris* : « *Hitler, chancelier* ».

chiffres qu'il s'agit, mais de courants. Or, la très forte poussée hitlérienne qui s'est produite dans toute l'étendue du Reich — y compris dans les États du Sud, et nous reviendrons sur ce point — assure une prédominance absolue aux chefs du parti national-socialiste. Les voici désormais libres de gouverner l'Allemagne comme il leur plaît. Hitler est arrivé à ses fins. Son parti s'empare du pouvoir par les voies légales; il accomplit sa révolution dans le cadre même de la Constitution. La grande lutte entreprise depuis l'été 1930 par le national-socialisme contre les partis du milieu et les partis de gauche se termine par le triomphe incontesté des Nazis. Les hommes d'État allemands qui, pendant trois ans, ont essayé de capter les forces du mouvement hitlérien en louvoyant, en le ménageant, peuvent aujourd'hui mesurer l'étendue des erreurs qu'ils ont commises. Il fallait, dès le début, soit briser ce mouvement en traitant ses chefs comme des factieux menaçant la sûreté de l'État; soit, quand il représentait encore une minorité, associer ces chefs au pouvoir et leur faire partager des responsabilités qui les eussent assagis. Mais, en laissant le national-socialisme se développer parallèlement à la crise qui étreint l'Allemagne et s'implanter avec des milices armées dans le pays, on en est arrivé à cette explosion de fanatisme dont personne à l'heure qu'il est ne peut mesurer les exactes conséquences. Sans doute y a-t-il actuellement outre-Rhin plus d'Allemands qui sont inquiets — même parmi les nationaux qui font partie de la majorité — que d'Allemands qui se réjouissent. Car l'on voit bien comment une dictature commence — et celle-ci est déjà pleine de promesses!... — mais personne ne sait comment elle finit...

Reconnaissons d'ailleurs que les Nazis ont admirablement manœuvré pour faire monter la fièvre hitlérienne sur le thermomètre électoral. On peut leur contester bien des talents. Il en est un toutefois dans lequel ils sont passés maîtres, c'est celui de la mise en scène. Personne ne sait comme eux faire vibrer les fibres profondes de l'âme allemande. Ce sont des Wagnériens qui agissent sur leur public avec tous les thèmes et toutes les fascinations visuelles de la Tétralogie. Les élections du 5 mars étaient pour eux d'une importance extraordinaire. Il fallait qu'ils se dégageassent des alliés

qui les avaient amenés au pouvoir et qu'ils affirmassent souverainement leur hégémonie. L'occasion s'offrait de frapper un coup décisif sur l'imagination des masses. Cette occasion, ils ont su la saisir et l'exploiter au maximum.

On peut distinguer deux phases dans la période qui s'écoule entre le 30 janvier, date de l'avènement au pouvoir du ministère Hitler, et le 5 mars, jour des élections. Dans la première phase, Hitler est encadré par ses collaborateurs «deutchnationalen», M. von Papen, M. Hugenberg, M. Seltdle, le baron von Neurath, le comte von Schwerin-Krosig, etc. L'encadrement du « führer » est tel qu'on peut même se demander quel est celui qui tient l'autre et si toute l'aventure hitlérienne ne va pas sombrer dans un bon ministère réactionnaire préparant gentiment le retour des Hohenzollern. Le premier message que le nouveau Chancelier adresse au peuple allemand frappe par sa modération. Le passage sur la politique extérieure, rédigé de toute évidence par le ministre des affaires étrangères lui-même, n'offre rien qui ne soit dans le ton habituel de la diplomatie allemande. Berlin est calme. Le pays ne bouge pas. On ne signale pas de violences exceptionnelles. Le règne de Hitler commence sans provoquer des bouleversements en Allemagne. Quinze jours passent, et les choses changent. Il semble qu'elles changent surtout sous l'action directe de M. Goehring. Le rôle personnel que joue M. Goehring dans la politique intérieure allemande depuis la mi-février est un fait nouveau qu'il convient d'observer avec la plus extrême attention, car il nous ménage peut-être des surprises. M. Goehring fut l'un des grands « as » de l'aviation de guerre allemande. Il a plus de soixante avions ennemis à son actif. Il a présidé les très éphémères Reichstag de juillet et de novembre 1932 avant d'entrer dans le cabinet Hitler-Papen et de devenir ministre de l'intérieur du gouvernement prussien. « C'est un enfant en politique », m'a dit un jour de lui une personnalité allemande. Savoir. Un enfant terrible en tous cas! Car M. Goehring n'a pas tardé à manifester, en tant que ministre, le même tempérament fougueux qui avait fait de lui un héros allemand de la guerre aérienne. Il semble qu'il reprocha au Chancelier Hitler de se laisser manœuvrer par ses alliés conservateurs

et de ne pas affirmer assez nettement l'autorité du national-socialisme. Lui veut agir. Il est pour la manière forte, l'action brutale, fût-elle illégale. Qu'importe d'ailleurs la soi-disant légalité, puisqu'il s'agit de faire une révolution? Sous l'ardente impulsion de M. Goehring, à partir du 15 février, on entre résolument dans la bataille. Quelques jours plus tard, surgissait le fameux incendie du Reichstag allumé, paraît-il, par la main d'un jeune « communiste hollandais ». Providentiel communiste! Génial communiste! M. Camille Loutre, l'un des meilleurs et des plus consciencieux correspondants de la presse étrangère à Berlin, a failli se faire expulser du territoire prussien pour avoir câblé à son journal que le jeune « communiste hollandais » pourrait bien n'être qu'un incendiaire interposé... Mais la presse anglaise ne se gêne plus aujourd'hui pour écrire que, même en Allemagne, il n'y avait pas un homme sensé pour ajouter foi à la version officielle de l'incendie du Reichstag, et si la presse allemande n'était pas muselée, sans doute posséderions-nous déjà bien des renseignements suggestifs sur cette rocambolesque et sinistre histoire... Elle montre à quel point il est facile à un gouvernement décidé à tout de monter de toutes pièces un incident favorable à ses secrets desseins, et ceci doit être médité sur le plan international... Déjà les preuves abondent de la singularité de l'événement. Pourquoi, en effet, les communistes s'en seraient-ils pris à cet édifice aussi encombrant dans la capitale du Reich qu'il l'est peu dans la vie politique allemande? S'ils avaient voulu perpétrer un attentat, c'est sur le palais de la Chancellerie, le palais de la présidence, une gare, un établissement public, qu'ils eussent porté leur main criminelle. Si stupides qu'ils soient, — et Dieu sait s'ils le sont! — on se refuse à penser que leur stupidité ait été jusqu'à choisir la veille des élections pour incendier le Reichstag, se faire prendre et glisser un tel atout dans le jeu de leurs adversaires. L'incendie symbolique du Reichstag allait frapper l'imagination sur un point directement lié aux élections. Il allait permettre au gouvernement de prendre sur-le-champ des mesures violentes, massives, contre ses adversaires de gauche et de terminer la campagne électorale dans des conditions telles qu'elles garantissaient non seulement le succès, mais le

triomphe des Hitlériens. C'est exactement ce qui s'est passé. Grâce à ce providentiel sabotage, toutes les réunions publiques socialistes et communistes furent interdites; la presse de ces partis bâillonnée; leurs chefs politiques arrêtés ou menacés dans leur existence. Bref, une terreur telle qu'il a fallu un réel courage civique aux onze millions de communistes et de socialistes qui sont sortis de chez eux le 4 mars pour voter.

Si l'on procédait sur le plan technique avec cette brutalité, sur le plan mystique les Nazis frappèrent également un grand coup pour surexciter la sensibilité populaire. La veille du scrutin, on embrasa de feux toute l'Allemagne comme le Walhalla. Hitler survolant en avion le fameux « Corridor » choisit Kœnigsberg — citadelle de l'esprit prussien et ville séparée du Reich par la Pologne — pour y prononcer le discours de clôture de la campagne électorale. Tous les postes de T. S. F. radiodiffusèrent ce discours et l'on posa des haut-parleurs dans toute l'Allemagne pour que la parole du « messie » fût entendue dans la moindre rue du moindre village. Il s'agissait plus d'ailleurs d'une homélie mystico-religieuse que d'une harangue politique. Tel Guillaume II s'écriant en août 1914 : « Avec l'aide de Dieu, je mènerai mon peuple vers des temps magnifiques », Hitler plaça sous la bénédiction du Tout Puissant l'entrée du peuple allemand dans la Terre Promise.

***

Ainsi, en l'espace de quelques semaines, les choses ont déjà considérablement changé en Allemagne. On y est plongé dans une atmosphère de révolution. Il y a un mois, on pouvait encore se demander si c'étaient « les barons » qui continueraient à mener le jeu? Aujourd'hui la réponse est donnée. « Les barons » ne mènent plus. Ils suivent, et péniblement. C'est Hitler, c'est surtout Goehring qui ont pris en mains les destinées du peuple allemand. Et ils n'y sont pas allés par quatre chemins.

« Il faut que le national-socialisme revendique systématiquement le droit d'imposer ses principes à toute la nation allemande sans tenir compte des frontières entre les États fédéraux. » Qui a écrit cette phrase? Adolf Hitler lui-même dans son livre *Mein*

Kampf. En un tour de main, le nouveau Chancelier l'a mise en application. Seulement, il ne s'est pas contenté de « revendiquer » ce droit. Il l'a imposé. A Hambourg, en Hesse, en Saxe, à Stuttgart, à Carlsruhe, à Brême, à Lubeck, à Munich, partout où les gouvernements locaux ne se trouvaient pas encore aux mains des Nazis, ces gouvernements ont été destitués sans ménagement et parfois avec violence par les troupes d'assaut. Des « commissaires » du Reich les ont remplacés en attendant que des gouvernements hitlériens se constituassent. Il n'est guère surprenant que dans les petits États cette révolution se soit effectuée sans encombres. Il l'est plus que la Bavière n'y ait opposé aucune résistance si l'on veut bien se rappeler que, depuis huit mois, le particularisme bavarois s'était réveillé avec vigueur. C'est au lendemain du coup d'État opéré en Prusse le 20 juillet 1932 par le Chancelier von Papen que de vives réactions s'étaient en effet manifestées à Munich. On se souvient des protestations énergiques élevées à cette époque par M. Held, chef du gouvernement bavarois. Les procédés cavaliers dont le Reich avait usé vis-à-vis du gouvernement prussien de M. Braun avaient profondément inquiété la Bavière. Elle se sentait elle-même menacée dans ses prérogatives constitutionnelles par le précédent prussien. L'émotion des Bavarois fut si intense que M. von Papen sentit la nécessité de la calmer. Il se rendit à Stuttgart pour rencontrer M. Held et lui donner des assurances apaisantes et catégoriques. Il rétablit même officieusement à cette époque le poste de délégué du Reich à Munich qui avait été supprimé quelque temps auparavant par mesure d'économie. Cependant la détente fut plus apparente que réelle. La méfiance des Bavarois restait en éveil, et il n'y avait pas de jour où les chefs du parti populiste bavarois ne saisissent l'occasion d'affirmer que la personnalité de la Bavière devait rester intangible dans le cadre du Reich. Le 30 janvier, lorsque M. Hitler prit le pouvoir, le bruit se répandit que le Reich enverrait un « commissaire » à Munich. Aussitôt une émotion sans pareille s'empare du parti populiste bavarois. M. Held déclare solennellement que si un « commissaire » du Reich ose mettre le pied en territoire bavarois, il sera aussitôt arrêté. L'agitation devient si intense que l'idée d'une

restauration monarchique se développe d'heure en heure. Dans une représentation à l'Opéra de Munich, le Prince Rupprecht est acclamé par le public. Inquiets de ces manifestations de particularisme exaspéré, le Chancelier Hitler et M. von Papen viennent eux-mêmes à Munich donner de grandes réunions électorales, M. von Papen s'étant d'ailleurs porté candidat aux élections sur une liste bavaroise. Dans son discours de Munich, comme dans celui qu'il prononçe à Stuttgart, il jette du « lest » et se pose en fédéraliste convaincu, entièrement respectueux des prérogatives des États. Il semble cependant que ces déclarations officielles ne parviendront pas à calmer l'irritation des Bavarois et que le scrutin du 5 mars s'en ressentira.

Il n'en fut rien. En juillet 1932, les voix hitlériennes et les voix populistes s'étaient, à peu de chose près, balancées en Bavière (1 346 000 contre 1 323 000). Le 5 mars, les Hitlériens écrasaient les populistes (1 900 000 contre 1 200 000). Ce fut là sans doute le résultat le plus surprenant des élections. Les conséquences ne se firent pas attendre. Huit jours plus tard, le général von Epp arrivait à Munich — et personne ne l'arrêtait! — mais c'est lui qui destituait le gouvernement de M. Held, entièrement composé de populistes, ainsi que le préfet de police et d'autres autorités locales. Le ministre de l'intérieur, M. Stutzel, et le chef du parti populiste, M. Schaeffer, furent même brutalisés par les Nazis. Aucune réaction dans la population. Comme hébétée par le résultat des élections, la Bavière se laissa faire sans opposer la moindre résistance. Ainsi les protestations, les fières attitudes, les menaces, tout cela fut submergé en un instant par le raz de marée hitlérien. Il semble que le mouvement monarchique lui-même se soit figé. Il est vrai que le Prince Rupprecht ne se serait peut-être pas prêté à une restauration ouvertement dirigée contre Berlin, car il est loyal Allemand et a exercé un grand commandement pendant la guerre. Il est vrai aussi qu'il a noué depuis longtemps des relations étroites avec les Nazis, et qu'il a peut-être des raisons d'être rassuré sur son avenir... Très certainement d'ailleurs, beaucoup d'électeurs bavarois ont voté « Hitler » le 5 mars en restant dans leur cœur monarchistes convaincus. Il y

a toujours eu une nuance, d'ailleurs, entre les Hitlériens prussiens et les Hitlériens bavarois. Ces derniers ont certainement des tendances monarchistes beaucoup plus accentuées que les autres.

Tout cela est bel et bien. Mais ces événements n'en sont pas moins d'une incalculable portée en ce qui concerne les États du Sud et l'ensemble du système fédéral allemand. Car enfin, la Bavière est matée. Berlin lui impose ses volontés. Le général von Epp a beau dire qu'il est bavarois de naissance et il a beau être personnellement très monarchiste de sentiments; on a beau affirmer qu'il n'est là que pour permettre à un nouveau gouvernement local, conforme au vote du 5 mars, de se constituer, c'est la mainmise brutale, complète du Reich sur le second État allemand; la suppression du particularisme bavarois; une tentative d'unification du Reich aux allures dictatoriales et socialisantes, telle que Hitler lui-même l'avait bel et bien annoncée. Il sera prodigieusement intéressant de voir comment les choses évolueront. Qu'ont dû penser, en effet, les Catholiques bavarois du discours prononcé il y a quelques jours par M. Goehring, et qui était une véritable déclaration de guerre à l'Église Romaine? Qu'en a pensé le cardinal Faulhaber, cette grande figure de l'épiscopat allemand que vénèrent justement les Bavarois? Qu'ont pensé les conservateurs bavarois du vote émis au Landtag il y a un mois par les nationaux-socialistes et les socialistes bavarois — alliés pour la circonstance — et tendant au contrôle des grandes banques dans l'État bavarois? Et que pensent les monarchistes bavarois qui, il y a quelques semaines, secouaient fébrilement la poussière de leurs uniformes de cour et doivent se contenter aujourd'hui de la chemise brune... pour combien de temps?

Pour combien de temps? Le problème de la Bavière est le problème de l'Allemagne. Tout est inconnues, incertitudes. Depuis quinze ans nous perdons notre souffle à suivre une Allemagne qui se transforme de mois en mois. Cette évolution continuera-t-elle à ce rythme? Et comment? Verrons-nous la Bavière, d'autres États du Sud, se ressaisir peu à peu, résister contre la tutelle de Berlin et retrouver leurs réflexes particularistes séculaires? Ou verrons-nous au contraire l'Alle-

magne se figer dans une dictature unitaire et tous les aspects, toutes les diversités qui faisaient la valeur historique, la richesse spirituelle, et l'originalité même de la grande communauté allemande, disparaître dans je ne sais quelle rationalisation qui permettra à la Prusse, la trique d'une main, la Bible de l'autre, de gouverner l'Allemagne sans appel?

En attendant, une véritable terreur règne sur l'Allemagne. Le *Berliner Tageblatt* a été interdit pour plusieurs jours parce qu'il avait osé publier, sans commentaires, la liste des tués, des assassinés et des blessés qui jonchent le sol depuis que l'Allemagne s'est « réveillée dans la pleine restauration de ses forces nationales ». L'antisémitisme qui était un des articles de foi du National-Socialisme et qui ne s'était pas déployé dès le début, sous l'action de M. Goehring a pris subitement un tour aigu. Menaces de mort, fermeture forcée des magasins appartenant à des Juifs, l'agitation antisémite est telle qu'elle a contraint Hitler à rappeler déjà deux fois ses partisans à l'ordre et à leur ordonner la modération. Mais peut-on contenir les passions déchaînées? Une atmosphère de guerre civile s'est répandue dans tout le pays. Personne ne s'y sent en sécurité. Berlin se vide. Les conservateurs allemands qui ont assumé la responsabilité d'introduire ce régime ne sont-ils pas comme des « apprentis sorciers » qui ne savent plus comment arrêter la machine qu'ils ont mise en mouvement?

***

Cependant si la terreur est un moyen de gouvernement, elle ne constitue pas à elle seule une politique et l'on ne peut, non plus, se contenter de gouverner avec des cérémonies wagnériennes et des discours pathétiques. Le règne de Hitler a commencé. Les difficultés de ce règne commencent aussi.

Le National-Socialisme est fait de deux mots qui représentent parfaitement l'un et l'autre les tendances et les aspirations profondes de la nation allemande.

Le mot « National » s'explique par lui-même. Il signifie que l'Allemagne entend se poser dans le monde dans sa pleine personnalité politique. Ce sentiment est trop naturel pour

qu'on puisse s'en montrer surpris. Ce qui est plus étonnant, c'est que les Allemands croient de bonne foi qu'ils ont sur ce point un redressement de leur politique à opérer, alors que bien au contraire, le fait dominant de ces dernières années est que ce redressement n'a cessé de s'effectuer. Cependant les Allemands sont aussi dépourvus de sens politique qu'ils sont dépourvus de jugement. Depuis quinze ans leurs dirigeants, leur presse, leurs élites, n'ont cessé de les persuader qu'ils étaient les victimes du monde entier et que des adversaires implacables les maintenaient sous une tutelle humiliante. Dès lors, ce peuple est absolument convaincu qu'il se trouve, en effet, dans un état d'infériorité scandaleuse vis-à-vis de ces anciens adversaires et voisins. Il se croit complètement désarmé au milieu d'un monde d'ennemis armés jusqu'aux dents. On lui a tellement répété qu'il ne retrouverait les « libertés matérielles et morales » conformes à sa dignité que par la tension maxima de ses énergies nationales qu'il est hanté par l'idée de cette « libération ». Le Hitlérisme, en fouettant ces sentiments, les a portés au paroxysme. « L'Allemagne, réveille-toi » de Hitler est un appel aux illusions les plus folles, les plus romantiques. Or l'âme allemande est toujours prête à s'en nourrir. Stresemann — qui, lui, était un réaliste (ce que ses compatriotes actuels lui dénient) avait l'habitude de dire : « J'ai affaire à un peuple qui se réveille tous les matins en disant : « Mon Dieu, donnez-moi mon illusion quotidienne ». Le plus grand attrait de cette politique pour ceux qui la dirigent, c'est qu'elle est la plus facile. Aussi, avec des nuances, tous les gouvernements qui se sont succédé depuis la guerre en Allemagne l'ont-ils suivie. Il est tellement plus simple de faire porter sur les épaules d'autrui les responsabilités qu'on n'ose pas prendre et de charger l'étranger de toutes les épreuves dont on souffre! Les hommes d'État allemands connaissent leur peuple. Ils savent quel est son degré de crédulité. Ils préfèrent flatter ses penchants que de tendre à les corriger. On aurait tort de croire, d'ailleurs, que ces errements datent d'hier. La vérité est qu'ils sont fortement enracinés dans la politique allemande. Il ne faut jamais oublier en effet, et c'est ce que les Allemands oublient toujours, qu'entre 1900 et 1914 — alors que l'Allemagne était parvenue à un degré de puissance et de

prospérité inégalables et qu'elle n'avait qu'à se laisser vivre pour dominer l'Europe et le monde — la plupart des Allemands, cédant à cette fièvre obsidionale qui les a toujours possédés, se croyaient victimes du monde entier. C'est même pour rompre le cercle infernal dans lequel ils se croyaient étranglés qu'ils ont provoqué la guerre de 1914. Si de telles dispositions d'esprit existaient en Allemagne avant la guerre, comment veut-on qu'elles n'existent pas aujourd'hui, où les circonstances se prêtent évidemment bien plus à cette interprétation maladive et déraisonnable des faits. Et comment espérer qu'un peuple qui s'entend ressasser soir et matin par ses dirigeants, par sa presse, qu'il est lésé dans tous ses intérêts, soumis à une tutelle humiliante, ne finisse pas par s'exaspérer et par réagir? En mettant l'accent sur le côté nationaliste de leur programme, les Hitlériens sont sûrs de grouper derrière eux une masse compacte d'Allemands et d'intimider les autres. Aussi l'action nationaliste ne fera-t-elle que s'intensifier outre-Rhin et personne n'osera la modérer. Ceci présage dans l'ordre international des répercussions dont on ne saurait sous-estimer la gravité.

Cependant dans le terme « national-socialisme » il y a aussi le mot « socialisme » et si ce n'est sans doute plus l'essentiel, c'est cependant le plus difficile. Hitler s'est borné jusqu'ici à formuler une critique passionnée de tout ce qui avait été fait depuis quinze ans par les gouvernements « marxistes » — ce qui est une bonne plaisanterie, car il s'en faut que le « marxisme » ait gouverné l'Allemagne depuis la guerre et on ne sache pas précisément — pour ne citer qu'eux — que les Chanceliers Cuno, Luther, Stresemann, Marx, Brüning et von Papen fussent « marxistes »! Au fur et à mesure que le temps passera, que fera à son tour le Chancelier Hitler? Son fameux programme, quel est-il? Il a demandé — déjà! — un délai de quatre ans pour l'appliquer (il faudrait d'abord savoir en quoi il consiste). Quatre ans? C'est trop long ou c'est trop court. Trop long parce qu'une religion veut des miracles et que c'est un mouvement mystique qui a fait la fortune du « Führer » et qui la fait encore. Trop court, parce que ce n'est pas en quatre ans que l'Allemagne pourra surmonter les difficultés qui l'accablent. Les questions politiques, on ne le

dira jamais assez, ne constituent que la couche *superficielle* du problème allemand; dès qu'on creuse ce problème on se trouve en présence de difficultés internes à peu près inextricables. J'ai trop souvent traité ce thème dans cette revue pour y revenir une fois de plus. J'insiste cependant sur le fait qu'aucun gouvernement allemand, quel qu'il soit, ne pourra jamais se maintenir au pouvoir en Allemagne, s'il prend une attitude anti-sociale ou s'il gouverne contre l'intérêt des masses ouvrières. *A fortiori*, un gouvernement comptant parmi ses partisans fanatiques quelques millions de prolétaires qui attendent de lui une révolution miraculeuse. En outre, les organisations syndicales catholiques et socialistes sont des faits qu'on ne peut éliminer du jour au lendemain. Il est possible, il est probable même que le gouvernement Hitlérien s'en tirera — du moins momentanément — par l'inflation et si ce n'est par une inflation monétaire, du moins par une inflation de crédits (si tant est que celle-ci ne conduise pas tôt ou tard à celle-là). Le remplacement du Dr Lüther — financier classique — par le Dr Schacht — esprit inventif, aimant le risque — à la tête de la Reichbank est à cet égard significatif. On cherchera à donner du travail aux chômeurs. On enrôlera la jeunesse inoccupée dans des formations militaires. Déjà le Chancelier Hitler se flatte d'avoir fait diminuer le chômage de 45 000 unités, ce qui est une plaisanterie si forte que la presse conservatrice l'a elle-même relevée. Depuis quatre ans en effet, à partir du 15 février, les statistiques sont toujours les mêmes; elles prouvent que le chômage commence à décroître vers le 1er mars. Comme nous entrons dans la belle saison, l'immense armée des sans-travail diminuera pendant les prochains mois de quelques centaines de mille unités. Le Hitlérisme se parera de ce soulagement saisonnier. On passera l'été. Puis ce sera l'automne, et la courbe du chômage qui remontera dans le mauvais sens. C'est alors qu'il faudra attendre les nouveaux dirigeants de l'Allemagne à leurs actes. Mais d'ici là, bien des événements ne se produiront-ils pas? L'Allemagne est emportée dans un tel tourbillon passionnel qu'il est vraiment impossible de prévoir comment les choses évolueront, si la frénésie hitlérienne se calmera peu à peu ou bien au contraire, si nous

allons à de rudes accidents. Un Allemand haut placé m'a dit un jour : « La révolution n'est pas inscrite dans nos règlements ». Il y a une profonde vérité dans cette boutade. S'il en est ainsi, il est probable que les résistances des États, les résistances des partis de gauche ne se manifesteront pas plus demain qu'elles ne se sont manifestées hier. Le parti communiste a de forts effectifs, mais pas de têtes et ses soi-disant chefs sont d'une rare imbécillité. D'ailleurs si les Hitlériens nourrissent les communistes, il est certain que beaucoup de ces farouches « camarades » passeront sous la bannière de la croix gammée. Déjà aux élections du 5 mars, il semble certain que plusieurs centaines de mille d'entre eux aient opéré cette volte-face. L'identité des contraires est une loi allemande. Les socialistes si puissants, si bien organisés qu'ils soient, sont frappés d'aboulie. Ils n'ont rien fait. Ils ne feront rien. Ils ne peuvent rien faire. Avec leurs syndicats, leurs paperasseries, leurs cartes d'assurance et leurs tarifs, ils sont devenus une vaste bureaucratie. Elle représente à l'heure qu'il est le seul élément « bourgeois » qui subsiste en Allemagne. Il n'y a plus ni flamme, ni jeunesse, ni spiritualité, dans le socialisme allemand. C'est un parti pour temps prospères, comme toutes les formations bourgeoises. Ce n'est pas un parti pour temps durs. Et c'est bien de la disproportion qui existe entre ce qu'offre la social-démocratie et ce qu'attendent les jeunes qu'est née sa décadence, au profit de ses rivaux révolutionnaires d'extrême droite ou d'extrême gauche. Le Centre se sent terriblement gêné. Il est loin d'abord d'être homogène; il a une aile gauche et une aile droite, et l'aile droite, du point de vue nationaliste, hurle avec les loups. Depuis deux ans, les chefs du Centre dirigent secrètement leurs efforts vers une entente avec les Hitlériens avec l'espoir de les freiner et de maintenir l'Allemagne sur le plan républicain et constitutionnel qui a été si favorable jusqu'ici aux intérêts du Catholicisme. Il ne semble pas qu'ils aient encore abandonné cet espoir — malgré les coups que leur assène M. Goehring. Même si le Centre parvient un jour à pénétrer dans une coalition gouvernementale, il est peu probable qu'il puisse y tenir le rôle pondérateur auquel il aspire. Cependant, le Chancelier Brüning a prononcé la veille des

élections un discours significatif à Berlin. Avec un courage civique auquel il faut rendre hommage, il s'est véritablement posé comme le champion des libertés publiques et de la modération allemandes. Si l'on croit qu'ici-bas certaines positions finissent, par leur force morale, par triompher des épreuves de l'heure et que la raison parvient toujours à avoir raison, peut-être le jour viendra-t-il où cet homme d'État rejouera un grand rôle dans son pays et où les Allemands comprendront que nul ne servait mieux que lui leurs véritables intérêts... Mais que nous sommes loin de ce retour au bon sens!...

Moins que jamais, à l'heure actuelle, il est possible de faire des pronostics. Même en temps normal, l'Allemagne du samedi n'est jamais celle du lundi. *A fortiori* dans la fermentation hitlérienne... Tout le problème est de savoir dans quel sens, sous quelles influences les choses, maintenant, vont évoluer? Vers la violence, la terreur, la dictature sans phrases? Vers l'apaisement, le compromis? Déjà un vif mouvement d'inquiétude ne se dessine-t-il pas dans les milieux purement conservateurs, et ces milieux qui tiennent à la grande industrie et à l'économie — or l'économie n'aime pas précisément compromettre ses intérêts — ne sont-ils pas en mesure de gêner considérablement le gouvernement? La balance commerciale faiblit de mois en mois, ce qui est un signe très sérieux d'aggravation de la crise. Au fur et à mesure que le temps passera, les antinomies profondes qui sont à la base de la doctrine conservatrice et de l'idéologie hitlérienne ne s'accentueront-elles pas? perçoit-on pas une sorte d'irritation sourde dans la Reichswehr vis-à-vis de la jeune armée hitlérienne, turbulente, insolente, qui se croit tout permis et à qui, effectivement, tout est permis? Les États du Sud, malgré leur passivité, ont-ils renoncé à leur personnalité? Les catholiques, à leurs privilèges? Les monarchistes, à leurs convictions? Non. Tout n'est pas dit. Il y a encore bien des éléments de grabuge outre-Rhin — sans compter l'exode des Israélites — qui se vengent toujours et qui se vengent « à froid » — et la fuite clandestine des capitaux... Il n'est pas interdit de penser que sous la surface dictatoriale, un sourd mécontentement germera dans beaucoup de couches de la

population. Tout dépendra, pour que ce mécontentement devienne agissant ou pour qu'il reste impuissant, des fautes que les dirigeants commettront on ne commettront pas et des fluctuations de l'économie.

S'il fallait, malgré tout, se risquer à une prédiction (quel jeu dangereux!) celle qui apparaîtrait comme la plus logique est que tôt ou tard, ces bouillonnements allemands se termineront par une restauration monarchique et que la monarchie se présentera dès lors en Allemagne comme un arbitrage suprême entre les factions et sous le signe de l'apaisement général. Et comme nous sommes dans un temps, où, selon le mot de Montaigne « il suffit de vivre pour voir tout et le contraire de tout » l'heure viendra sans doute où le retour des Hohenzollern sera considéré comme un « coup de barre à gauche », où les démocrates et les socialistes allemands le favoriseront et où, dans l'ensemble du monde, on le saluera avec un « ouf » de soulagement. Guillaume III s'écriera : « L'empire, c'est la paix »; et de New-York à Tokio — en passant par Londres — tout le monde le croira...

Mais d'ici là? Mais d'ici là?

Car que se passera-t-il d'ici là? Et quand on voit les bandes hitlériennes multiplier les gestes de défi; quand on sait quelles sont les intentions de M. Goehring — notamment en ce qui concerne le « réveil » de l'aviation allemande (parce qu'il paraît que tout dormait en Allemagne); quand on sait, surtout, que le gouvernement hitlérien ne pourra *rien faire* pour améliorer sensiblement la situation des masses allemandes et qu'il lui faudra cependant, s'il veut les maintenir en état d'exaltation, leur donner à manger tous les jours, faute de grives, du « Français » et du « Polonais »; quand on connaît la crédulité, la passivité, la puissance d'illusion de ces malheureuses masses; la folie xénophobique qu'on a allumée en elles; quand on devine, par ailleurs, comment se prépare pour les besoins de la cause, un incendie en plein Berlin... on est en droit de se demander ce que nous ménage le proche avenir et vers quelles incroyables et criminelles absurdités nous allons — surtout si nous commettons la folie de ne pas rester forts et de ne pas poser notre force comme une garantie de paix que personne en provoquera impunément...

Je sais bien. Les Allemands protesteront de leurs sentiments pacifiques. Les Hitlériens eux-mêmes diront, non seulement qu'ils écartent absolument l'idée d'une guerre, mais qu'ils ne désirent rien tant qu'une solide entente franco-allemande, à la condition que cette entente soit fondée sur la pleine égalité de droits et de forces et que les « injustices » du Traité de Versailles soient corrigées. Peut-on les croire? Et même si dans leur ensemble, ils sont sincères, peut-on négliger leurs instincts — ces instincts que le Hitlérisme, se greffant sur la détresse née de la crise, a déchaînés et dont ils ne mesurent pas eux-mêmes les conséquences? Tout récemment, mon ami Pierre Viénot demandait à un jeune Hitlérien de lui définir la vraie substance de la mystique national-socialiste. Après avoir réfléchi, l'Allemand répondit par ces deux mots : « *Zusammen marchieren*[1]. » Formule saisissante. Elle exprime parfaitement les aspirations confuses, indéterminées, complexes de la jeunesse allemande, son idéal, son tourment. On ne peut même se défendre d'accueillir avec intérêt une telle formule, car elle contient de belles puissances d'énergie et d'humanité et, sous cet angle, il y a, certes, dans le mouvement de la jeunesse allemande, quelque chose qui est grand et qui vous touche. Mais de quelles inconnues ces deux mots ne sont-ils pas chargés! Surtout chez un peuple aussi totalement dépourvu de sens politique et de sens critique. Car *zusammen marchieren*, c'est fort bien. Mais pour aller où?

WLADIMIR D'ORMESSON

1. Littéralement : « marcher ensemble » — peut-être vaudrait-il mieux traduire : aller de l'avant coude à coude.

L'ART ET LE MÉTIER

DES ARCHAÏSMES

L'admirable archaïsme de la Bible anglaise présente, en pratique, un inconvénient : il fige les textes sacrés dans une sorte d'état hiératique incompatible avec un style simple, je veux dire non soutenu. Si j'écris en français : « Je ne crains pas la mort, car je sais que mon Rédempteur est vivant », le lecteur reconnaît immédiatement la citation biblique et voit où elle commence, sans qu'il y ait un brusque changement de ton entre la première partie de la phrase et la seconde. Mais si j'écris en anglais : *I don't fear death, for I know that my Redeemer liveth,* je suis gêné par le contraste que fait la citation biblique avec la simplicité du début de la proposition : il me semble qu'il y a du mauvais goût dans cette soudure. Si, pour éviter cette fausse note, j'écris : ... *that my Redeemer is living* ou *lives,* je choque, peut-être davantage, mon lecteur, en lui donnant l'impression que j'estropie par ignorance le texte sacré, ou que j'en fais une paraphrase vulgaire. (Le seul moyen, je pense, de ne pas tomber dans ces erreurs, serait de relever le ton du début de la phrase par une inversion : *Death I do not fear, for I know...*)

Ainsi Lemaistre de Sacy et les versions qui le suivent, tout en ayant moins d'éclat que la Bible anglaise, ont plus de souplesse à l'usage : les citations qu'on en fait ne sont déplacées dans aucun ton de prose ou de poésie. On peut d'ailleurs avoir recours, dans les cas où on veut suggérer le

caractère hiératique, à un élégant et discret archaïsme tel que la graphie « oi » pour « ai » dans les imparfaits, — obtenant ainsi, atténué, l'effet produit par le « th » de la troisième personne du présent anglais. Enfin, si on tient à conserver au texte sacré qu'on cite toute sa majesté et sa splendeur, on peut toujours transcrire la Vulgate elle-même : « Je ne crains pas la mort : *Scio enim quod Redemptor meus vivit.* »

Ces réflexions nous conduisent à la question des archaïsmes et de leur usage en littérature. Il est sûr que leur abus est toujours senti comme une marque de mauvais goût et de vulgarité pédante. C'est en littérature ce qu'est en ameublement l'imitation des styles anciens : un luxe tout en apparence, qui ne fait illusion qu'aux pauvres de culture. Le dédain des vrais lettrés, voilà ce que mérite et acquiert l'auteur qui s'est patiemment composé un répertoire de mots, d'expressions et de tournures prises chez les écrivains anciens depuis Villon jusqu'à Mathurin Régnier et qui nous les sert à chaque instant, avec ostentation, dans sa prose ou dans ses vers. Peut-être espère-t-il que cette richesse empruntée nous cachera sous une forme imposante l'inanité ou la bassesse de ses pensées, alors qu'en réalité ces joyaux non siens les font ressortir; et son style est une chambrière parée des atours d'une belle dame, sa maîtresse. Ce qui nous intéressera dans son ouvrage, ce sera uniquement le catalogue d'archaïsmes qu'il contient, — et nous regretterons qu'il ne les ait pas rangés par ordre alphabétique au lieu de les disperser dans son livre, — à moins que nous ne prenions un plaisir assurément pervers, et de courte durée, au contraste des bijoux de grand prix et des grosses mains rouges. Et, presque toujours, on sort de la lecture d'un archaïsant systématique dans le même état d'esprit et de nerfs qu'on sort d'une séance de ventriloquie.

En réalité, le seul archaïsme qui soit en toute circonstance supportable est celui qui ne se fait pas remarquer, celui que le lecteur, non ou mal instruit du passé de la langue, ou bien n'aperçoit pas, ou bien prend pour une invention de l'auteur, une trouvaille dont il pensera même que c'est un mot ou un tour « bien moderne ». Mais Quintilien avait déjà vu cela; et la recette, somme des constatations de sa longue expérience,

qu'il donne dans son paragraphe sur les archaïsmes : Préférer ce qu'il y a d'ancien dans le moderne et de moderne dans l'ancien, est encore universellement valable.

L'INFINITIF DE NARRATION

C'est une ressource du français à laquelle les traducteurs modernes ne songent guère. L'avons-nous vu une seule fois chez eux? Rien en anglais n'y ressemble ou le suggère. Mais en espagnol, dans certains cas où le pronom sujet est séparé de son verbe par une virgule, l'infinitif de narration serait tout indiqué et d'une exactitude, surtout d'une légèreté, plus grandes que la tournure « quant à... ».

Il est vrai que ce gallicisme a subi une longue éclipse. Les bons auteurs de la période 1880-1900 l'avaient abandonné comme prétentieux, trop « écrit » (comme on dit d'un vêtement qu'il est trop « habillé » pour la circonstance où il est porté). Pierre Loti, en notant l'aversion que ce tour lui inspirait chaque fois qu'il le rencontrait dans les leçons et les dictées de ses années d'études (le passage doit se trouver au début de son *Roman d'un enfant*) n'avait fait qu'exprimer le sentiment de toute une génération d'écrivains et de lettrés. On pardonnait à La Fontaine : « Et les grenouilles de se plaindre... Et Jupin de leur dire... » parce que c'était La Fontaine, et que cela pouvait passer, chez lui, pour un de ces archaïsmes qu'il manie si bien et avec un si fin sourire, mais personne n'aurait consenti à l'écrire : c'était trop loin de ce langage supposé parlé qui sert de norme au français littéraire; une lourde élégance de cuistre, voisine du « subséquemment » et du « nonobstant » attribués à la maréchaussée; et enfin, décidément, de 1900 à 1914 environ, une marque de mauvais goût et même d'inculture.

Les années 1919-1922 l'ont vu revenir sous les plumes de débutants qui avaient assez de talent pour le réhabiliter et le rajeunir. De ces livres à succès il s'est répandu très vite dans les journaux, et s'y est même corrompu, perdant la vivacité d'allure qui justifiait son emploi. Nous avons pu le rencontrer

embourbé dans des périodes comme : « Et elle de se demander, en regardant son amie avec inquiétude, si ... » ou comme : « Et nous de rechercher et par tous les moyens de tâcher d'obtenir... » ou bien encore employé comme l'infinitif à tout faire qui est la caractéristique supposée des « parlers nègres », dans : « Si vous croyez que je vais me laisser persuader de, etc. », *de dire* le colonel en prenant son air le plus, etc. »

Serait-ce là le commencement d'une extension d'usage, qui conduirait l'infinitif de narration jusque dans la langue parlée, ou bien le signe avant-coureur d'un nouveau et peut-être irréparable discrédit?

VERS L'INTERNATIONALE

L'annonce du *Précis d'Histoire littéraire de l'Europe depuis la Renaissance*, par Paul Van Tieghem, m'avait donné une vive curiosité, et je me souviens des conversations que j'eus avec Henri Mérimée au sujet du plan probable de ce livre, peu de temps avant sa publication, en 1924-25. Lecteurs de Georg Brandes et de Joseph Texte, nous avions souvent rêvé d'un ouvrage de ce genre et nous l'appelions de tous nos vœux; nous ne doutions pas non plus des capacités de Paul Van Tieghem, de l'espèce de droit moral qu'il avait de prendre l'initiative d'un manuel ainsi conçu; mais les difficultés de cette tâche nous semblaient si grandes que parfois nous inclinions à penser que ce premier essai d'histoire de la littérature européenne serait un échec.

Le *Précis* parut après que H. Mérimée fut rentré à Madrid; je ne devais plus revoir ce bon ami, et nous n'eûmes pas le loisir de nous faire part de nos impressions. Les miennes furent, après une première lecture, plutôt défavorables.

D'abord je m'étais attendu à trouver plusieurs chapitres consacrés à la Littérature latine moderne, cette région un peu secrète et négligée des Lettres dont les programmes de l'Enseignement Secondaire et de la Sorbonne nous avaient si peu entretenus, comme s'il s'agissait de protéger notre latin contre celui des Humanistes, comme si on avait craint

de nous voir négliger Cicéron pour Erasme... Sûrement la Renaissance s'était d'abord fait sentir dans la littérature latine : à la cursive des Scolastiques on avait essayé de substituer un latin nourri du vocabulaire et de la syntaxe des grands écrivains de la République et de la latinité d'argent :

Le signe européen, c'est la langue latine

a dit Joseph de Maistre (un des rares alexandrins qu'on trouve dans sa prose, et la preuve qu'il était très excité). Le *Précis* allait donc m'apprendre des tas de choses sur la littérature latine moderne de Jérôme Cardan à Léon XIII. Je cherchai à l'index les noms de Nicolas Bourbon, d'Erasme, de Marsile Ficin, de Pontanus, de De Thou. Ils n'y étaient pas. Le nom de Huet me redonna un peu d'espoir; mais à la page indiquée il n'était pas du tout question de l'illustre évêque d'Avranches : ce Huet était un critique hollandais contemporain de Francesco De Sanctis et de Matthew Arnold : Busken Huet. Dante, Boccace, Pétrarque, Giordano Bruno et Politien étaient nommés, mais comme écrivains italiens, et Francis Bacon, mais comme écrivain anglais. Première déception.

Seconde déception : la pauvreté et le caractère superficiel des notices concernant les auteurs : « Maurice Scève imite Pétrarque dans *Délie*, long recueil de dizains obscurs et quintessenciés, mais d'une inspiration élevée... Héroët et Scève offrent une inspiration pure et élevée, mais abstraite, condensée, un peu trouble et très froide... ». « Nature franche et sympathique, Arioste.... » C'est le portrait-jugement à la minute, à la seconde même; c'est la brève analyse pharmaceutique; c'est l'écho résumé des jugements portés par la critique dogmatique ou systématique ou impressionniste depuis qu'il existe une critique et qu'elle a pris une de ces trois formes tout en prétendant être scientifique. Il y a même un genre qui s'appelle « la Prose Sérieuse »... « Robert Browning étudia beaucoup, voyagea, habita surtout l'Italie... Profond psychologue, évocateur incomparable, il est souvent prolixe, maniéré, subtil, obscur; qualités et défauts qui font de lui le poète préféré d'une élite raffinée. » N'est-ce pas là une de ces cascades d'épithètes qui peuvent s'appliquer à dix, à

vingt poètes de première grandeur? — et de la filiation W. S. Landor-Robert Browning, fait réel, élément solide d'une description précise, pas un mot. Erreur matérielle : « Nathaniel Hawthorne... vécut *longtemps* en Europe. » Bouleversement de l'ordre chronologique : de sainte Thérèse et de saint François de Sales nous sautons à Jeremy Taylor, « ministre anglican, d'une haute valeur morale et d'un grand talent » qui « écrivit beaucoup »; mais nous voilà en plein XVIIe siècle, et le chapitre suivant nous présente Montaigne. Et toujours ces portraits-jugements au lieu des descriptions que nous attendions, que nous sommes en droit d'exiger. Et même la cote du jour s'inscrit dans ce livre qui se veut objectif : il enregistre la défaveur de François Coppée et du Parnasse français, la promotion de Baudelaire au rang de classique... Et les brimades traditionnelles à l'égard des contemporains ne sont pas absentes non plus : « Francis Jammes, notaire », « Paul Claudel, ambassadeur », et « Paul Fort, prince des poètes », sont donnés comme valeurs douteuses... C'étaient, étendus à la Littérature européenne, tous les défauts que nous reprochions aux vieux manuels scolaires. Cette seconde déception fut si forte que la troisième et dernière : l'absence complète des littératures américaines de langues espagnole et portugaise, — alors qu'une place était faite à la littérature américaine de langue anglaise, — me laissa presque indifférent.

Pourtant, à relire un an plus tard ce *Précis*, je m'aperçus que les intentions de son auteur étaient bien dirigées et que, pour une première tentative de synthèse de l'histoire de la littérature européenne, on ne pouvait guère espérer quelque chose de mieux. Et d'abord ce n'était pas une simple juxtaposition de manuels des différentes littératures nationales. L'ordre chronologique était assez généralement suivi, et on avait l'agréable surprise de trouver le poète polonais Koschanowski et le poète hongrois Balassa à côté de Chiabrera et de Herrera et à la suite de la Pléiade française. Il y avait même d'excellents paragraphes d'une nouveauté charmante, comme celui qui réunit la Religieuse portugaise, la princesse Léonore-Christine de Danemark, Natalia Dolgoroukaïa et madame de Maintenon...

En somme ce qui manque à ce manuel, en dehors des deux énormes lacunes signalées plus haut, c'est une plus grande netteté dans le tracé chronologique des courants d'idées, de formes et de styles, et une réforme radicale qui substituerait aux portraits-jugements des descriptions nettes et précises.

Il est vrai que ce dernier desideratum est malaisé à satisfaire, et il y a des jugements qui ont valeur de descriptions, comme celui qui est porté, page 157, sur le duc de Saint-Simon. Mais, en ce qui concerne le tracé des grands courants et des filiations en fait d'idées, de formes (ou « genres ») et de styles, il importe et il est relativement facile de substituer à l'explication, à la dissertation résumée, des tableaux synoptiques et des graphiques. On conçoit si bien l'histoire, par exemple, de l'expansion européenne du Pétrarquisme exposée « sur le terrain », au moyen de lignes et de flèches tracées sur une carte d'Europe divisée en domaines linguistiques. Et comme cette géographie littéraire serait plus attachante et plus claire que ces rapides indications écrites que leur rapidité même rend monotones et qui ont toujours la rébarbative sécheresse des leçons qu'on fait apprendre par cœur aux écoliers des petites classes!

Ces cartes seraient complétées par les tableaux synoptiques où les filiations pourraient être indiquées au moyen des traits et des accolades qui sont d'usage courant dans les tableaux généalogiques. Il serait aisé aussi de créer des schémas capables de montrer clairement tout un réseau d'influences et de courants entre « émetteurs », « intermédiaires » et « récepteurs ». En tout cas il ne serait pas difficile de transposer sous forme de tableaux chronologiques divisés en plusieurs colonnes tous les renseignements contenus dans le *Précis* de Paul Van Tieghem.

Sans doute « l'état actuel de la science » laisse et laissera encore longtemps une place à l'arbitraire, à l'à peu près, aux hypothèses hardies et fragiles, dans ces tracés et dans ces tableaux, et il y aurait une assez forte proportion de *terrae incognitae*, de lignes pointillées et de points d'interrogation dans cette géographie littéraire. Mais toute cette part d'incer-

titude, de fantaisie ou tout au moins de conclusions prématurées, se trouve déjà, moins visible, moins facilement dénonçable, dans les gros ouvrages des comparatistes les plus perspicaces et les plus « objectifs », qui, tous, ont à lutter contre la tentation de tirer la couverture de leur côté, c'est-à-dire d'agrandir exagérément l'aire d'influence des « émetteurs » dont ils étudient la « fortune » à l'étranger.

Si j'ai ici pris comme texte et comme exemple le *Précis* de Paul Van Tieghem, c'est parce que, en dépit de ses lacunes et de ses défauts très visibles, et contre lesquels l'auteur lui-même dans sa Préface nous met en garde, il constitue une tentative très hardie dans une direction toute nouvelle et sur un territoire dont on peut dire qu'il a un grand et fécond avenir. Du reste M. Paul Van Tieghem est le premier à désirer, comme beaucoup d'entre nous, et à croire possible, une Histoire littéraire qui serait une synthèse des résultats obtenus par la littérature comparée. Le dernier chapitre du petit manuel de *Littérature comparée*, à l'usage d'un très large public, qu'il a donné en 1931 dans la « Collection Armand Colin » est intitulé avec optimisme : « Vers l'histoire littéraire internationale ». Et on sent bien en effet que la future science de la Littérature, — renonçant enfin à toute critique autre que descriptive, — ne pourra aboutir qu'à la constitution d'un ensemble toujours croissant qui répondra à ces deux termes : *histoire* et *internationale*. L'accord est ici complet entre le spécialiste et les nombreux amateurs qui attendent de lui et de ses pareils les manuels dignes de confiance, les guides sûrs et pratiques qui leur deviennent et leur deviendront de plus en plus indispensables. Mes critiques et mes suggestions ne sont que celles d'un de ces amateurs, — qui s'est quelquefois amusé à tracer des itinéraires, des tableaux synoptiques et des cartes de géographie littéraire — et qui croit exprimer en les précisant les vœux de la plupart de ses confrères.

LE PURGATOIRE DE STENDHAL

Il est, depuis une vingtaine d'années (et depuis dix ans avec Baudelaire), le seul classique français connu et fréquenté

des lecteurs de troisième zone, c'est-à-dire de ceux qui ne lisent guère que les plus connus des auteurs contemporains. Et c'est en quelque sorte son Purgatoire (en tant qu'écrivain) que cette ferveur d'un si grand public autour de lui. Si la fortune de Rabelais, de Racine, de Diderot, de madame de Staël, était la même dans le même temps, on pourrait penser que le nombre des lecteurs de première et seconde zones s'est énormément accru; mais il n'en est rien. A côté des Stendhaliens qui sont aussi de très chauds lecteurs de Rabelais, Racine, etc., il y a les *Beylants* qui s'intéressent surtout aux côtés anecdotiques de sa biographie, à ces éléments de commérages que leur fournit le « Journal », et qui, après avoir rapidement chargé l'œuvre d'éloges exclamatifs et superficiels, se mettent à parler de l'homme qu'ils se figurent que Stendhal était. Au fond, pour beaucoup d'entre eux, avoir lu Stendhal et parler de lui, c'est posséder et montrer un diplôme de culture littéraire, et bien entendu l'effet produit est tout opposé à celui qu'ils veulent produire : parlez-leur de Pierre Corneille et vous leur présentez la tête de Méduse. L'œuvre de Pierre Corneille est pourtant plus riche, plus belle et plus excitante que celle de Stendhal. Mais ils ne le savent pas; leur culture ne va pas jusque-là.

On peut croire que Stendhal lui-même vomirait ces admirateurs. Il se dirait peut-être comme Fabrice Del Dongo à Bologne après l'incident où sa dignité est un peu malmenée : « Je n'ai que ce que je mérite : je me suis frotté à la canaille. » En réalité il n'y est pour rien : c'est cette foule de demi ou simili-lettrés qui se frotte à lui. Il est probable que leur nombre diminuera dans les vingt prochaines années. Alors il rejoindra les grands classiques dont les chapelles ne sont fréquentées que par les lecteurs de la première zone, et, comme Stace dans le *Purgatoire* de Dante, aux acclamations des Anges, aux cantiques des élus, quand tonnent les canons de l'Infini, on le verra entrer dans la Gloire.

UNE VIEILLE RECETTE

Le meilleur moyen d'apprendre à discerner les ressources et les possibilités littéraires d'une langue, c'est d'y chercher

l'or qu'elle roule (« Toutes les langues roulent de l'or », a dit Joubert), et pour cela il suffit de lire toujours en elle la langue étrangère que révèlent les étymologies : le latin pour nous Français.

Comme je disais de X. : « Voilà un grand Poète! » on me répondit : « Poète oui, grand c'est une autre affaire : il sait bien son français, mais il ne sait que le français, et, à talents égaux, un écrivain polyglotte aura toujours un immense avantage sur un écrivain unilingue. »

Cela peut se discuter; mais le fait est que X. n'est pas unilingue : il a été « bon en version latine » au temps de ses études à Janson, et il sait encore, il lit le latin inclus dans le français.

Sans qu'il y paraisse d'abord, c'est pour la même raison que la connaissance d'une langue comme l'anglais nous est utile : non seulement parce que nous y pouvons reprendre d'anciens mots (*manager* = *ménager*) et d'anciennes expressions (*avoir le meilleure de...* = *l'emporter sur...*) plus ou moins tombés en désuétude dans notre français actuel, mais surtout parce que tant de mots empruntés directement au latin, et bien vivants, et étymologiquement sentis et employés, dont l'anglais est rempli, nous rendent plus attentifs au latin plus ou moins dégénéré qui transparaît sous le français courant. A ce point de vue, l'anglais, et à plus forte raison l'italien et l'espagnol, agissent sur nous, sur notre langage écrit, comme un tonique. « Si le sel s'affadit... » L'étymologie est le sel des langues littéraires : elle seule donne saveur et durée au matériel verbal.

Un exemple de mot depuis assez longtemps affadi est *désobligeant*, à présent simple synonyme (un peu prétentieux et endimanché peut-être) de mots comme : blessant, désagréable, impoli... Un dictionnaire populaire comme le Petit Larousse n'hésite pas à définir *désobliger* : « causer de la peine, du déplaisir »; et dans ce titre : « Histoires désobligeantes », l'adjectif est employé dans ce même sens vague et lâche, comme un équivalent de cet autre mot affadi : impertinent.

En quoi le lecteur que ces « Histoires... » doivent désobliger était-il obligé à, ou envers, l'auteur? Ce serait plutôt l'auteur qui serait obligé au lecteur qui a acheté son livre. Mais il n'en a pas pensé si long. (En réalité, Léon Bloy, car je crois que ce livre est de lui, a voulu trouver quelque chose dans le genre du titre du recueil de Villiers de l'Isle-Adam : *Contes cruels*, qui était une de ses sources.)

Pourtant *désobliger* et *désobligeant* sont des mots précis, et précieux par leur précision même : par quoi les remplacer? Je me sentais *obligé* envers Z. parce qu'il m'avait souvent invité chez lui et qu'il me donnait des marques d'une vive sympathie et d'une amitié sincère. Mais un jour, quelque chose dans sa conduite, dans son attitude à mon égard, m'a fait comprendre qu'il s'était laissé monter la tête contre moi. A-t-il été blessant, impoli, désagréable, sarcastique, grossier à mon égard? Peut-être un peu tout cela à la fois; mais pour être tout à fait exact je dirai qu'il m'a traité d'une manière *désobligeante* : le mot dit tout, et résume toute la situation. Sans doute cela m'a « causé de la peine, du déplaisir » (au sens fort de ce mot), mais c'est parce que j'avais de l'amitié pour lui. Si je n'en avais pas eu, j'aurais probablement été bien aise de me trouver quitte envers lui, de n'avoir plus de reconnaissance à lui devoir, de me sentir *désobligé*.

Au XVIIe siècle, l'usage avait déjà affadi *désobligeant* pris comme le contraire d'un *obligeant* affaibli aussi et qui signifiait « serviable ». *Désobliger* c'était « rendre un mauvais office » (Littré) ou simplement déplaire. Cependant l'idée d'un lien moral noué et dénoué était encore présente aux esprits. Elle est seule présente dans la citation d'Antoine de la Salle que donne Littré (il l'attribue à Louis XI).

De nos jours on l'a perdue de vue : l'idée de contrainte non morale a envahi le verbe *obliger* et « je vous serais très obligé si vous vouliez bien... » est devenu une formule épistolaire toute mécanique dont le sens n'est plus perçu que par réflexion ou par substitution de « reconnaissant », mieux compris.

Villiers de l'Isle-Adam écrivait : « Je vous suis grat d'avoir.... » Sans doute le cœur y était; mais, « gras » barrait

la route à son latinisme, comme le verbe « gratter » eût barré la route au féminin qu'il implique.

A considérer l'affadissement de mots comme « désobligeant » ou la corruption de mots comme « naïf », devenu pour le peuple synonyme de « niais », on se sent ému d'une grande pitié pour la foule de nos compatriotes qui, parlant la même langue que nous, sont incapables d'en discerner les étymologies. Mais se peut-il que cette langue, ce français, soit le même pour eux que pour nous? A eux, tous les mots doivent apparaître comme ne reposant sur rien, de purs et absurdes assemblages conventionnels de syllabes : mots en l'air; et l'orthographe, avec ses trop réelles anomalies, un infernal casse-tête. Ah, vite quelques milliards de plus au budget de l'Instruction publique et un tirage de trente millions d'exemplaires du *De Viris Illustribus Urbis Romae*!

Mais on voit bien, en écoutant les primaires, que l'usage et la tradition orale, sans parler des morceaux choisis qu'ils ont pu lire à l'école, leur font, la plupart du temps, deviner ce que nous savons; et les gens des corps de métier, pour ce qui est du vocabulaire, nous rendraient tous les jours des points... « Cette mouche, après avoir remonté et redescendu la vitre, à présent se promène sur le..., sur la..., le long de...? » Je n'ai pas l'intention d'écrire cette phrase au début pascalien, mais je voudrais tout de même savoir comment s'appelle cette partie du châssis d'une fenêtre. Le menuisier, ou le plâtrier, venait le lendemain. « Ça? C'est le congé de la fenêtre ». Merci. L'expression n'a rien de rébarbatif et, dans un écrit, elle aura le mérite de me dispenser d'expliquer que cette vitre est celle d'une fenêtre. Non, ils ne sont pas aussi dénués et malheureux que nous le pensions.

Pourtant, dès qu'il s'agit du maniement littéraire d'un langage, on voit l'homme capable de sentir les étymologies et d'y être attentif reprendre l'avantage sur celui qui ne les connaît pas et même sur celui qui, les connaissant, les néglige et par là se prive à la fois d'une ressource très précieuse, et d'un plaisir. Car il y a un plaisir dans ce regard à fond sur le

sens ou les sens des mots. Certains d'entre nous, je le sais, s'en font même une sorte de jeu, et tout naturellement, et sciemment, voient un sens imaginaire dans le son ou l'aspect des mots étrangers qu'ils ne comprennent pas, et des noms propres. Paul Valéry lit le nom du peintre Manet et songe aussitôt : « ... *et manebit* ». Et dans le nom de Carpeaux, qui n'évoquera qu'une idée ou une image de poissons chez le plâtrier du congé de la fenêtre, l'homme teinté, si peu que ce soit, de culture gréco-latine, verra l'abondance et les récoltes des mois révolutionnaires en « dor »; des vergers et des vignes; des mains en train de cueillir des pommes et des grappes; des doigts tendus vers des fleurs, des fruits, des seins, des ailes... Accessoirement il pensera, s'il est écrivain, aux réserves et à la sévérité de la critique.

LA LANGUE MATERNELLE

L'acteur génois Govi et sa troupe donnaient une représentation en dialecte au théâtre de Santa Margherita, et la salle était pleine à craquer. Pleine d'Argentins. On les reconnaissait pour tels, hommes et femmes, du premier coup d'œil. Même quelqu'un qui n'aurait jamais vu, en fait de figures argentines, que les portraits d'hommes d'État, de diplomates et de femmes du monde qu'on trouve dans les manuels d'histoire et les journaux et revues illustrés, aurait pensé : « Amérique du Sud, côté Atlantique. » Du reste, tous et toutes, aux entractes, ne s'exprimaient qu'en espagnol avec tous les « modismes » et la pure prononciation de l'Argentine : *ll* comme *j* français, *vos*, *a lo de*, *Adiosito*... On n'entendait que le génois sur la scène et que l'espagnol de Buenos-Ayres dans la salle.

A la sortie, à quelques pas de nous dans le couloir, un de ces Argentins dit à un autre, et cette fois en génois : *Fa piaxei sentî a lingua matêrna!* (Cela fait plaisir d'entendre la langue maternelle).

Cette simple phrase, entendue dans ces circonstances, restitua tout d'un coup en nous la notion de l'unité encore vivante du latin; cette unité réalisée autrefois par le maître d'école, par le rhéteur, par la littérature, en somme.

Ces Argentins d'origine ligure, et qui revenaient encore, — peut-être tous les ans, — au pays, si bien naturalisés qu'ils fussent, avaient conservé, à côté du latin de Buenos-Ayres qui était leur idiome acquis et habituel, et sans établir de hiérarchie entre les deux formes, entre langue et dialecte, avec fierté plutôt, comme on conserve les portraits des aïeux, les bijoux des aïeules et l'argenterie familiale, cette autre forme du latin, ligure ou génoise, ce latin de Gênes et de Christophe Colomb, — qui était véritablement « le latin de leurs mères ».

« TUER LE COCHON »

En Bourbonnais la chasse est encore le principal divertissement, la grande affaire de la noblesse et de la bourgeoisie qui résident de façon permanente sur leurs terres. Ainsi une sorte de clan, ou d'ordre, ou de confrérie Saint-Hubertique s'est formée, avec ses coutumes, son protocole et même ses expressions particulières, comme « tuer le cochon » pour dire « chasser le sanglier ».

La formule n'est pas gracieuse; mais, considérée dans son milieu d'origine, elle ne manque pas d'allure : c'est l'injure homérique à l'adversaire, à l'ennemi; et il me semble y voir aussi une rude et hautaine modestie si on tient compte de tout l'appareil magnifique et coûteux, de chevaux, de meutes, de piqueurs, de trompes, et le vaste décor champêtre et forestier, qu'évoquent pour les initiés les mots « tuer le cochon ».

J'y vois encore un exemple et un précepte applicable au métier d'écrivain : éviter la grandiloquence, maintenir l'expression en deçà de l'émotion ressentie et qu'il s'agit de communiquer. En marge d'un brouillon, « tuer le cochon » signifiera : « A récrire en baissant le ton. »

C'est l'étude des maîtres qui nous apprend quelles forces et quelles ressources il y a dans la simplicité et la nudité des mots. Et, si on me demandait un exemple, je répondrais en citant les vers bien connus de Dryden sur l'invention de la lyre dans l' « Ode pour le jour de Sainte-Cécile » :

Less than a god....

dont le sens est à peu près : « Nul de moins grand qu'un Dieu, croyaient-ils, ne pouvait habiter — Au creux de cette conque — Qui parlait avec tant de douceur et si bien » :

That spoke so sweetly and so well.

L'élan aquiléen de la strophe, arrivé à son apogée, se contient tout à coup et, recueillant deux mots des plus simples, des plus communs, de la langue parlée, il s'en couronne. Voilà, je crois, ce qu'on peut appeler « tuer le cochon », au son de toutes les trompes d'Angleterre.

LA PIERRE PONCE ET LA PÉPITE

Une grande dépense de souffle et beaucoup de tapage, voilà le souvenir que m'a laissé cette lecture. Pourtant l'auteur a du talent, du savoir et de l'habileté, et il a certainement fait de son mieux pour m'émouvoir et, sinon me convaincre, du moins m'irriter. A chaque page des mots réputés grossiers ou obscènes et qu'on n'a pas l'habitude de voir imprimés; de temps en temps des injures ordurières à l'adresse de gens connus, de groupes sociaux, d'institutions et de corps constitués tels que la police, l'armée, le gouvernement, le clergé... Tous ses compatriotes sont des pantins ridicules ou infâmes. Sa patrie le dégoûte; il voudrait la trahir; il se soulage dans son drapeau national... etc.

En réalité, ce qui m'a le plus frappé dans ce déploiement sonore et parfois amusant d'éloquence littéraire, c'est le désir de scandaliser qui le domine et l'inspire. On pense à une ivresse feinte; à l'ivresse postiche des jeunes soldats pauvres qui rentrent à la chambrée en titubant pour faire croire à leurs camarades qu'ils ont, eux aussi, les moyens de boire avec excès. Des grands écrivains qui ont exprimé la révolte de l'individu contre la société (J.-J. Rousseau, H. D. Thoreau, Jules Vallès et, si on veut bien y regarder de près, Louis Veuillot et Léon Bloy), on n'a ici que la forme, débilement reproduite, sans le fond humain. Et tout ce fracas équivaut exactement pour moi, qui n'ai jamais vraiment goûté dans les livres que l'humain, à des éloges outrés de gens

connus, à de niais panégyriques d'institutions sociales et de corps constitués, le tout se terminant par des couplets patriotiques.

Quitté ce lieu bruyant, j'ai pris un autre livre où dès les premières phrases, et dans les premières phrases, j'ai reconnu l'intonation et la substance humaines, comme j'aurais dû reconnaître d'abord, dans le premier livre, le manque de densité, l'absence de substance, et la froideur d'une autre sorte d'académisme. Sans recherches d'effets, sans autre artifice qu'un tissu serré de petits détails vrais et de mots justes; — avec le portrait d'une enfant morose, avec la description d'une vieille dame cérémonieuse, d'un homme trahi et abandonné par la femme qu'il aimait, avec la vision d'un rang de peupliers au bord d'un ruisseau en pleine campagne, — l'auteur de ce livre m'a constamment intéressé, ému, maintenu dans un état de veille très active. Et quand je me suis détaché enfin, à regret, de cette lecture, je me suis aperçu que de ces deux livres celui qui est vraiment révolutionnaire, subversif, c'est celui-ci, l'œuvre simple et sans prétention, mais géniale, d'une femme dont je ne sais rien, sinon qu'elle se nomme Gianna Manzini et qu'elle habite Florence. Mais je sais bien que Charles-Louis Philippe eût aimé ce qu'elle écrit.

C'est que là, enfin, après tant de déclamation et de vaine violence, des vérités m'étaient dites, des observations m'étaient faites, qui me touchaient au plus intime de moi-même, qui éclairaient pour moi mes faiblesses et mes fautes, mon manque de douceur et de charité, mon inattention à la vie, mon mépris de la beauté, ma vanité, ma sottise, ma méchanceté... Voilà ce que me découvrait, à chaque ligne, ce livre, sans colère, sans mots obscènes, — sans pruderie non plus dans ses peintures du péché, — mais suavement aussi, et tristement, comme le ferait notre ange gardien, comme le fait notre juge intérieur, nous laissant à la fois si meurtris et si réconfortés que le plus amer châtiment nous paraît doux et mérité, et nous rachète. Clarté de justice, lecture pénitentielle qui m'apportait en même temps la réconciliation, augmentait en moi la patience, le bon vouloir et la paix, — ô lumière toscane sur la mer et sur les oliviers! — qui me rendait

plus attentif, en me les faisant mieux voir, — et de plus près, — aux enfants, aux vieilles gens, aux âmes souffrantes et méconnues, aux peines silencieuses, à la beauté méprisée. Et nous étions alors, ce livre, et son auteur, et moi, et tous les hommes en nous, si loin des gens célèbres, et des groupes sociaux, et des institutions politiques et des drapeaux et armoiries de tous les pays, et si au-dessus de toutes les frontières de tous les pays, que c'était comme si rien de tout cela n'eût jamais existé : fantômes, pauvres apparences éphémères, pitoyables artifices, décors et armatures et jouets et défroques de la grande, libre, violente et patiente Vie humaine, en nous seuls contenue.

« ENNIUS UT NOSTER... »

La reconnaissance d'un grand écrivain par un de ses pairs a toujours quelque chose d'émouvant, et on retient par cœur, et on cite volontiers, le passage où l'illustre ancêtre, le grand devancier, le contemporain génial et méconnu par son temps, sont nommés avec honneur par celui que la postérité tient pour leur égal : hommage de Lucrèce à Ennius, ceux de La Fontaine à Malherbe et Racan, à Honoré d'Urfé, etc...

Une anthologie de ces saluts entre têtes laurées, d'une génération à la précédente ou à la suivante, d'un siècle au siècle antérieur, serait intéressante. Un de ceux qui m'ont le plus frappé est celui de Bossuet à d'Aubigné : on y voit à quel point l'Aigle de Meaux était homme de lettres et quel bon juge il pouvait être de l'ouvrage d'autrui. Les termes exacts dont il se sert m'échappent, mais le passage se trouve dans *l'Histoire des Variations...*, et si je l'avais sous la main, j'aurais plaisir à le transcrire ici. En tout cas, je bénirais l'anthologiste qui me le livrerait instantanément, me rendant l'heureuse impression que j'ai eue lorsque je l'ai rencontré pour la première fois : celle de voir le visage sévère et fervent de Bossuet s'éclairer soudain, pour un hérétique, pour un militant de l'hérésie, d'un si vif et si beau sourire.

DES CITATIONS

— Vous abusez des citations d'auteurs étrangers et classiques. — Examinez mieux mes ouvrages à ce point de vue, et je pense que vous reconnaîtrez que je n'en abuse pas : elles ne sont pas en aussi grand nombre que vous le croyez, et c'est leur qualité, leur justesse, leur rareté et leur éclat, qui vous ont donné l'illusion de leur fréquence. — Mais je n'en voudrais voir aucune : même chez Montaigne, où les connaisseurs sont d'accord pour les trouver succulentes, elles me gênent, et à plus forte raison chez un contemporain. Et puis on pourrait croire que vous faites parade de vos lectures...

— Et l'on ne se tromperait pas. Un beau vers, une phrase bien venue, que j'ai retenus, que je me suis souvent récités, c'est comme un objet d'art ou un tableau que j'aurais achetés : un sentiment où entrent à la fois la vanité du propriétaire, l'amour-propre du connaisseur, et le désir de faire partager mon admiration et mon plaisir, m'engage à les montrer, à en faire parade, comme vous dites. Et même si par un effort d'humilité je parvenais à étouffer ce sentiment, deux raisons me feraient passer outre et me décideraient à maintenir ces citations.

L'une regarde surtout le présent, le lecteur d'aujourd'hui, celui auprès de qui je n'ai accès que parce que je suis son contemporain et qu'il trouve mes livres parmi les nouveautés chez son libraire. Je souhaite que celui-ci, cet amateur du « vient de paraître », ce suiveur de la mode, s'il a des loisirs aille plus loin, remonte plus haut, dans les domaines de la littérature. Et je le souhaite d'abord pour lui, parce que je lui veux du bien, à cet inconnu qui s'intéresse à mon ouvrage, et parce que je sais que plus sa culture sera étendue et plus il aura de chances d'être heureux; et je le souhaite en second lieu pour moi-même, afin que mon ouvrage soit repris, relu, et jugé par un esprit, — celui-là même, — qui sera devenu plus capable, étant plus cultivé, de voir ce que j'ai voulu faire et d'apprécier ce que j'ai fait. Car, franchement, les éloges d'un lecteur qui n'aurait jamais lu, disons Racine, me seraient bien moins agréables que l'approbation réservée d'un autre

qui l'aurait lu, et même que les critiques non tout à fait défavorables d'un lecteur versé dans les littératures classiques et dans quelques-unes des littératures modernes.

L'autre raison regarde l'avenir, c'est-à-dire mon ouvrage en lui-même, dans une sorte d'absolu où il me plaît de l'imaginer entre les mains d'un petit nombre de lettrés pour lesquels « contemporain » et « moderne » et « vient de paraître » sont sans prestiges, et qui, peut-être, me liront comme je lis Héroët et Jean de Lingendes et les quatrains de Pierre Mathieu et les poésies de Pierre Patrix (c'est beaucoup demander, c'est grandement « présumer », je le sais, mais tout écrivain qui ne doute pas de sa vocation en est là). Considérée de ce point de vue, une citation bien choisie enrichit et éclaire le paragraphe où elle paraît comme un rayon de soleil enrichit un paysage : les rayons des fins d'après-midi dessinant, précisant, embellissant même des paysages nus et monotones comme les monts de l'Épire vus de la mer ou de la baie de Corfou. Le fait même que cela, ce vers, cette phrase entre guillemets, vient d'ailleurs, élargit l'horizon intellectuel que je trace autour du lecteur. C'est un appel ou un rappel, une communication établie : toute la poésie, tout le trésor de la littérature évoquée brièvement, mis en relation avec mon ouvrage dans la pensée de celui qui le lit. Même pays. *In no strange land.*

Il y a un art de la citation, et chez nous Montaigne semble le posséder au suprême degré : cela se reconnaît au fait qu'on n'en voudrait supprimer aucune, à tel point texte et citations se commentent et s'éclairent mutuellement, et s'additionnent.

Et il est probable en effet que cet art ne s'acquiert que par la très fréquente répétition mentale ou orale des phrases, strophes et paragraphes dont l'écrivain a été particulièrement frappé. La citation, si on ose dire, improvisée, rencontrée la veille ou sur le moment, en feuilletant un livre pris au hasard, se dénonce par je ne sais quel air de pièce rapportée, plaquée, d'ornement de barbare. En général, chez les grands écrivains où elles sont rares ou très clairsemées, elles nous

émeuvent fortement : on dirait qu'elles leur ont fait violence pour entrer dans leurs écrits. Faut-il que Joseph de Maistre se soit imprégné de Métastase et l'ait aimé, pour citer comme « inexprimablement beaux » (mais à mon tour, je cite de mémoire) les vers où il est question de l'eau qui, répandue sur toute la terre, s'écoule en gémissant jusqu'à ce qu'elle retourne à la mer :

Al mar dove ella nacque,
Dove acquistò gli umori,
Dove da' lunghi errori
Spera di riposar.

C'est là encore, comme chez Montaigne, une doublement belle citation : et par elle-même et par le sens que lui donne Joseph de Maistre : l'âme chrétienne qui n'a de repos qu'en Dieu.

A côté de l'art de la citation il faudrait mettre celui de la citation volontairement altérée, la *misquotation* préméditée où Samuel Butler, l'auteur d'*Erewhon* et d'*Ainsi va toute chair*, excelle. Mais si on la pratique un peu on ne tarde pas à en être excédé : elle vient sans que nous la cherchions, et nous faisons chanter aux grenadiers de la Vieille Garde :

Où peut-on être mieux que loin *de sa famille?*

L'AIR ÉTRANGER

On se trompe bien lorsqu'on croit en avoir fini une fois pour toutes avec la *Poétique* et la *Rhétorique* : pour peu qu'on lise avec soin les grands écrivains, à chaque instant on s'aperçoit que les constatations d'Aristote sont bien plus souvent et universellement valables qu'on ne l'avait pensé, et que le temps n'a rien fait à l'affaire. De Lemaire de Belges à Isidore Ducasse, à Saint-John Perse, — et c'est la même chose en littérature anglaise, espagnole,... etc., et peut-être, probablement même, dans des littératures qui n'ont rien à voir avec celles d'où les nôtres proviennent, — tous les meilleurs auteurs paraissent s'être conformés, sciemment ou non (mais peu importe) à ses préceptes. Mallarmé, par exemple, a systématiquement mis en pratique et illustré dans toutes ses

poésies « τὸ λόγῳ χρῆσθαι ἀντ' ὀνόματος » : se servir de la définition au lieu du nom, « ne pas dire « un cercle » mais : « un plan limité par une courbe dont tous les points sont équidistants du centre. » Et Paul Valéry, après Mallarmé, fait de même : il fera dire, en passant, « Mon ombre » à sa Jeune Parque, mais aussitôt après il *obtiendra* cette ombre, il la mettra sous nos yeux, par une série d'images qui sont autant de définitions : « la mobile et la souple momie », « mon absence peinte », « glisse, barque funèbre », en sorte qu'il pouvait aussi bien se dispenser de nommer l'« ombre » : nous l'aurions reconnue à ses attributs, à ses propriétés. Et il serait trop aisé de placer ainsi en face de chacune des recettes de la *Poétique* et de la *Rhétorique* des exemples pris dans tous les écrivains contemporains.

On peut même se demander si quelques-uns des conseils d'Aristote n'auraient pas jusqu'à présent été négligés à tort par les modernes, la tradition des commentateurs les ayant classés, mis de côté, comme trop spéciaux pour être suivis par d'autres écrivains que ceux de langue grecque. Nous songeons à cela surtout à propos des γλῶτται, des « mots étrangers », et de la recommandation de donner, en poésie et en prose poétique, un « air étranger » à ce qu'on écrit, d'être, en somme, aussi ξενικός que possible tout en restant clair. On s'est dit que cela ne regardait que les Grecs, à cause des facilités que leur offraient les nombreuses variétés des dialectes entre lesquels leur langue se partageait : le mot « lance » écrit en chypriote pour des lecteurs athéniens les surprenait agréablement sans les embarrasser. Mais cela n'était applicable que dans une bien faible mesure à la poétique de langues communes en formation, et seulement à l'intérieur du domaine de chacune d'elles une fois constituée : pour nous Français il s'agirait d'emprunter timidement, de loin en loin, quelques mots aux patois provinciaux, quelques expressions archaïques encore en usage dans les vieilles colonies, au Canada, à Saint-Domingue, en Louisiane...

Mais pourquoi ne pas considérer les langues de civilisation euro-américaines comme les Grecs considéraient leurs dialectes? Ainsi chacune d'elles pourrait emprunter aux autres

bien des mots et des tournures qui, tout en restant claires, rempliraient les conditions de rareté, d' « étrangeté » que demande Aristote.

En fait, ces emprunts ont lieu, et sur une assez grande échelle, dans le langage parlé et la cursive écrite : le vocabulaire français, paraît-il, est en train d'envahir la production journalistique allemande, et les puristes français protestent depuis longtemps contre l'entrée en masse de mots et de tours anglais dans la cursive française, tandis que les « casticistes » espagnols et la nouvelle Académie italienne font la guerre aux gallicismes.

Sans doute il s'agit d'emprunts « ignorants » qui transportent presque toujours d'un domaine à l'autre des mots inutiles, des barbarismes, des solécismes, des formes incompatibles avec le génie de la langue réceptrice, et le cachet de vulgarité, de bassesse « plébée », qui marque ces emprunts fait qu'ils sont assez rapidement éliminés. Pourtant il en est qui sont heureux, et ceux-là sont, la plupart du temps, assimilés.

Mais les emprunts d'origine littéraire et faits à la langue littéraire sont de vraies γλῶτται qui enrichissent incontestablement les langues où elles sont introduites. Les traducteurs s'en rendent bien compte lorsqu'ils se trouvent en présence de locutions toutes faites, de proverbes, de dictons, et même de simples idiotismes, dont l'équivalent dans leur langue serait sans caractère, et qui en acquièrent beaucoup si on les traduit littéralement. Bien entendu, il y faut du tact, de la mesure, le souci de l'harmonie et de la convenance que recommande, justement à propos de l'« air étranger », Aristote. D'autre part, les protestations des puristes sont souvent entachées de préjugé national, de ce nationalisme étroit qui est plus dangereux pour l'essentiel de la culture que la plus rustique et la plus farouche ignorance.

Or c'est un fait que les langues vivent d'emprunts, et il serait à souhaiter qu'on fît lire, non aux étudiants des langues

classiques seulement, mais à tous les écoliers d'Europe et d'Amérique ces réflexions d'Antoine Meillet à propos de la formation et des caractères de la Koïnè hellénistique :

Une langue donnée n'admet qu'un nombre limité d'effets littéraires, et, quand tous les tours de phrases, toutes les associations de mots qui sortent naturellement de l'usage de la langue ont été utilisés par la littérature et ont perdu avec leur nouveauté leur valeur expressive, les écrivains en sont réduits à toutes sortes d'artifices. Par le fait que la Koïnè n'était qu'une continuation de l'attique et de l'ionien, elle était impropre à fournir l'instrument d'une littérature poétique nouvelle. Les écrivains l'ont senti. Ils s'efforcent alors, — naturellement en vain, — pour donner à leurs œuvres l'accent qu'une langue comme la Koinè ne pouvait leur prêter, de recourir à de vieilles langues littéraires abandonnées... Tous ces essais pleins d'artifice manquent par là même de force et de vie... (A. Meillet, *Aperçu d'une histoire de la langue grecque*, p. 191).

Et à ces lignes il ne serait pas mauvais d'ajouter ce passage qu'on ne citera jamais assez, du *Discours* de Buffon :

Toutes les beautés intellectuelles qui se trouvent dans un beau style, tous les rapports dont il est composé sont autant de vérités aussi utiles, et peut-être plus précieuses pour l'esprit humain, que celles qui peuvent faire le fond du sujet.

Un « beau style » ne peut sortir que d'une langue bien vivante et saine, et donc bien nourrie d'emprunts. Avec les archaïsants à outrance, le français (l'espagnol, l'anglais...) tend à vivre sur son propre fonds et à dévorer sa propre substance : c'est l'artifice stérile dénoncé par A. Meillet chez les écrivains de la Koïnè impériale. Au contraire ceux qui empruntent largement et sans scrupules, mais d'une manière savante, aux domaines voisins, — soit directement, soit à travers l'ouvrage des traducteurs, — apportent à leur langue des éléments, du tissu, *vivants*, et la possibilité d'associations, de rapports nouveaux.

Il ne serait pas bon, non plus, de limiter le champ de ces emprunts, et de substituer à un préjugé national un pré-

jugé d'origine : « slave » en Russie, « latin » en Espagne, France, Brésil, Italie... « saxon » ou « germanique » en Angleterre, Allemagne, Hollande, Australie... En domaine roman, les langues germaniques peuvent fournir de bonnes greffes, l'anglais surtout, qui est pour moitié du très ancien français et du latin bien vivants et en plein usage. Quant aux langues germaniques, littérairement plus jeunes que les romanes, leur tendance naturelle est de se latiniser toujours plus, et, en considérant l'anglais littéraire et en particulier celui de la « prose flamboyante » de Jeremy Taylor et de Thomas Browne, tout rempli de merveilleuses γλῶτται à vingt-quatre carats, on ne voit pas ce qu'elles y pourraient perdre.

Enfin pour ce qui est de l'avenir, un avenir très lointain sans doute, et d'autant plus lointain que nos langues auront été mieux nourries, qui donc, considérant ce que nous savons du passé, pourrait croire que le jour ne viendra jamais où il faudra dire : « C'est toujours le français (l'allemand, le portugais...) mais ce n'est plus le même? »

« J'AI DEUX AMOURS »

En ce moment toutes les machines parlantes et musicales, d'un bout à l'autre de la France, versent sur les assis et les passants une chanson, — plutôt vulgaire que populaire, — dont le refrain commence par la traduction exacte des quatre premiers mots d'un des plus célèbres sonnets de Shakespeare :

Two loves have I...

Cette chanson a beaucoup de succès et même les servantes d'auberge, dans les campagnes, ont surnommé la chanteuse qui l'a lancée « la dame aux deux amours ».

Cela rappelle le succès encore plus grand, vers 1900, d'une valse chantée dont les paroles, composées par un Sociétaire de la Comédie-Française, étaient presque un centon d'expressions raciniennes : on y retrouvait par exemple les « yeux distraits » de Bérénice :

Je fuis des yeux distraits
Qui, me voyant toujours, ne me voyaient jamais,

dans quelque chose comme :

En vain dans mes yeux distraits
Tu cherches à lire en moi-même...

A l'époque de la grande popularité de cette valse, on a pu voir dans les bals publics et les cafés-concerts de Paris des jeunes gens émus jusqu'aux larmes par ces expressions cueillies dans Racine, par ces paroles de Racine, qu'ils n'avaient pas lu et ne devaient sans doute jamais lire.

Quatre mots de Shakespeare, deux mots de Racine, comme une aumône des Muses, et voici tout un peuple qui, dans la profondeur de ses ténèbres esthétiques, reconnaît soudain une voix céleste et s'ouvre à la grâce poétique. Il y a bien là de quoi nous émouvoir, à notre tour, jusqu'aux larmes : devant cette pauvreté, devant cette espérance.

VALERY LARBAUD

LE « DEUTSCHLAND »

Le début de cette année a marqué une date importante dans l'histoire de la marine allemande d'après-guerre. Le bâtiment cuirassé allemand (*Panzerschiff*, pour l'appeler par sa désignation officielle) *Deutschland* a commencé ses essais à l'arsenal de Wilhelmshaven, le 19 janvier; il entre en service le 1er avril. A la même date, a été lancé un bâtiment similaire destiné à remplacer le vieux cuirassé *Lothringen* : l'*Ersatz Lothringen*.

L'État-Major de la marine allemande poursuit donc, régulièrement, imperturbablement, la réalisation du programme naval que lui a concédé le traité de Versailles; six bâtiments de ligne, d'un déplacement n'excédant pas 10 000 tonnes — (mais non point huit, comme le *Reich* voudrait le faire admettre, en se fondant sur une décision de la Conférence des Ambassadeurs, qui l'autorise à posséder deux navires de ligne de réserve, non armés); six croiseurs de 6 000 tonnes; douze torpilleurs de 800 tonnes; douze autres de 200; un certain nombre de bâtiments de servitude — comme le *Bremse*, bâtiment-école de canonnage ou le *Niobe*, navire-école, destiné à l'instruction des aspirants.

Sur les six croiseurs neufs, cinq ont été en service l'an dernier : l'*Emden*, le *Königsberg*, le *Karlsruhe*, le *Köln* et le *Leipzig*. Le *Leipzig* avait été incorporé dans la flotte à la fin de 1931. Au début de cette année, les arsenaux et chantiers allemands avaient sur cale ou en essais : trois bâtiments cuirassés : le *Deutschland*, l'*Ersatz Lothringen*, l'*Ersatz Braunschweig*.

C'est donc dans la catégorie des navires cuirassés que va

se déployer, dorénavant, l'effort de construction de l'Amirauté allemande. C'est comme le point culminant vers lequel converge l'évolution de la marine allemande, d'après-guerre.

On peut, d'ailleurs, considérer, à certains égards, la construction de tous les navires, petits ou grands, qui ont, jusqu'ici, précédé le *Deutschland* dans ces dernières années, sur les cales de construction, comme la préparation technique, et comme un entraînement méthodique des ingénieurs et des constructeurs allemands, en vue de cette performance définitive, qui, dans leur esprit, doit inaugurer une ère nouvelle dans les constructions navales allemandes, et même modernes.

Les caractéristiques du *Deutschland* sont connues, et ont été, maintes fois, données par la presse quotidienne et technique allemandes. Déplacement 10 000 tonnes, dites Washington — c'est-à-dire, aux termes même du Traité naval de ce nom, 10 160 tonnes métriques, sans combustible, ou eau de réserve. En réalité, ce déplacement nominal de 10 000 tonnes correspond à 12 000 ou 13 000 tonnes : cette définition de la tonne du traité de Washington, a dû être hautement appréciée par les techniciens allemands, et elle a, sans aucun doute, grandement facilité leur tâche, très ardue par ailleurs, puisque l'Amirauté leur demande de faire tenir le maximum de puissance offensive et de rayon d'action dans un tonnage impérativement limité par le Traité de paix (qui omit, lui, de définir la tonne à employer).

Ce même traité de paix autorise — par une étrange aberration — la marine allemande à armer ses bâtiments cuirassés de pièces d'un calibre maximum de 280 millimètres. Celui-ci eût pourtant mérité plus de méfiance, de la part des experts navals britanniques, principaux auteurs responsables du Traité naval de Versailles; c'est avec ce calibre que les croiseurs de bataille allemands de von Hipper infligèrent de si cruelles pertes à l'escadre de croiseurs de bataille de Beatty, coulèrent le *Queen Mary* et l'*Indefatigable*. C'est grâce à lui que le *Deutschland* surclassera, du coup, tous les croiseurs du type dit « Washington », qui ne peuvent, réglementairement, porter que des canons d'un calibre de 203 millimètres, et ses nouveaux canons de 280 millimètres auront, paraît-il, une portée double de ceux du Jutland.

L'artillerie principale du *Deutschland* comprend six canons de 280 millimètres, disposés en deux tourelles triples, d'une portée approximative de 32 000 mètres[1]. L'artillerie moyenne se compose de huit canons de 152 millimètres, pouvant, sans doute, être également employés pour la défense anti-aérienne; l'artillerie anti-aérienne proprement dite compte notamment quatre pièces de 88 millimètres. Six tubes lance-torpilles aériens, de 550 millimètres de diamètre, compléteront cet armement redoutable. La vitesse contractuelle maxima devait être de 26 nœuds; elle paraît avoir été assez largement dépassée aux essais. Le rayon d'action du navire est considérable : 10 000 milles, à 20 nœuds, et 18 000 milles à 14 nœuds.

La propulsion est assurée par huit grands moteurs Diesel de 6 750 chevaux, fournissant, par conséquent, un total de 54 000 chevaux, et actionnant deux lignes d'arbres porte-hélices.

C'est la première fois qu'un bâtiment de guerre d'un pareil tonnage est mû, uniquement, par des Diesel, — mode de propulsion devenu courant, et même banal dans la marine marchande du monde entier, et pour les navires d'un tonnage infiniment supérieur.

L'économie de poids, nécessaire pour obtenir un pareil rendement de puissance offensive, a pu être le résultat de nouvelles méthodes de soudure substituées au rivetage, ainsi que de l'emploi d'alliages nouveaux, et d'aciers à haute résistance. Cela n'a rien, non plus, de mystérieux et ces procédés originaux ont été employés, avec le même succès, dans d'autres marines, à commencer par la nôtre. Le poids même auquel les techniciens allemands se flattent d'être parvenus par cheval-vapeur, dans les moteurs Diesel du *Deutschland*, est loin d'être miraculeux. Si l'on tient compte de tous les auxiliaires, des lignes d'arbres, des hélices, et autres accessoires on obtient, paraît-il, un poids global de 20 kilogrammes, qui arrive même à dépasser le poids d'un appareil moteur à turbine.

Le gros avantage recherché, et, semble-t-il, obtenu par les

1. Certains renseignements, de source anglaise, indiquent même plus de 43 000 mètres.

Allemands, avec ce système de propulsion, est l'économie considérable du poids en combustibles : le Diesel, comme on sait, consomme environ moitié moins, en poids, que la turbine à vapeur. C'est ce qui permettra à un *Deutschland* de posséder un rayon d'action infiniment supérieur à celui de tous les navires, de grand et moyen tonnage, en service dans les différentes flottes du monde : il peut, à sa vitesse économique, parcourir, sans se réapprovisionner en combustible, la distance, pour la première fois aussi élevée, de 33 000 kilomètres, soit six fois le parcours de New-York au Havre.

Là est la très grande originalité du *Deutschland*. Avant d'essayer de distinguer quelles raisons, politiques et stratégiques, ont inspiré une pareille conception aux auteurs du bâtiment cuirassé allemand, tentons de retracer les principales phases de l'évolution technique, qui leur a permis d'aboutir à pareil résultat.

Les Allemands n'ont certainement pas plus de génie que la plupart de leurs émules; ils ont même souvent moins d'imagination et d'esprit d'invention. Mais on ne saurait leur dénier méthode et patience, qui sont aussi, un des aspects, et souvent le plus fructueux, du génie scientifique.

Le *Deutschland* n'eût pas été possible sans une longue pratique et une minutieuse mise au point de la technique du moteur Diesel. Voici, déjà, de très longues années que l'industrie allemande, poussée, d'ailleurs, dans cette voie, par le Département de la marine, travaille le problème du moteur Diesel dans ses applications à la navigation, et, à cette forme, très particulière, de navigation qui représente la marche, en route, et au combat, d'un navire de guerre. Dès 1910, le *Reichs-Marine-Amt*, sous l'impulsion de l'amiral von Tirpitz, qui, quoi qu'en aient dit ses détracteurs, a été à l'origine de la plupart des progrès techniques et militaires de l'ancienne marine impériale, commandait à la grande fabrique *Augsburg-Nürnberg* (M. A. N.), ainsi qu'au *Germaniawerft*, de Kiel, deux grands moteurs Diesel, de 12 000 chevaux chacun, destinés à être montés sur des bâtiments de ligne, dotés, par ailleurs, de la chauffe à vapeur.

Les autorités navales allemandes escomptaient de ce mode de propulsion un vaste rayon d'action, à la marche à vitesse

économique, et, étant donnée la souplesse du moteur Diesel, des avantages sérieux pour le maniement des bâtiments en manœuvres et au combat : la décision de l'Amirauté allemande ne manquait pas d'originalité ni d'audace, puisque le plus grand moteur à huile lourde, alors employé à bord d'un navire, ne dépassait pas encore la puissance de 850 chevaux. Le poids obtenu, pour le moteur nu, atteignait encore 50 kilogrammes par cheval : il ne paraissait pas exagéré, pour l'époque.

Aucun de ces deux grands moteurs, dont la construction n'était pas encore terminée, au moment de la guerre, ne put être installé à bord d'un navire de combat : ils furent démolis à la paix. L'industrie allemande ne tarda pas, cependant, à reprendre le problème, notamment, du point de vue de la réduction du poids par unité. Les usines d'*Augsburg-Nürnberg* avaient pu, au cours de la guerre, réaliser d'importants progrès, en ce qui concerne les moteurs de sous-marins, et en tirer parti, une fois la paix revenue.

Ce n'est, cependant, qu'à propos de l'équipement des petits croiseurs de 6 000 tonnes du nouveau programme naval allemand, que l'Amirauté revint à son idée, de 1909, de doter de moteurs Diesel les navires de surface d'un important tonnage. C'est à ce titre, que la construction des croiseurs légers, qui précéda celle du *Deutschland*, fut pour les créateurs de ce dernier, une école excellente, indispensable, et qui leur assura sans doute sur leurs émules étrangers, une avance considérable.

Les différences techniques, que l'on peut, en effet, constater, entre le premier des six croiseurs légers allemands, l'*Emden*, et les trois unités de la classe *Königsberg* : *Königsberg*, *Karlsruhe*, *Köln*, sont sensibles. Pour le même déplacement réglementaire — 6 000 tonnes — l'*Emden* n'a qu'une longueur de 150 m. 50; le *Königsberg* en a une de 169 mètres. La largeur du premier est de 14 m. 25; celle du second est de 15 m. 30. La puissance de l'*Emden* n'est que de 45 000 chevaux; celle d'un *Königsberg* est de 65 000 chevaux, par turbines, et de 1 600 chevaux, par moteurs Diesel à vitesse économique.

C'est, en effet, par cette innovation que se distingue surtout le *Königsberg* de son prédécesseur, l'*Emden*. Celui-ci

possède encore la chauffe mixte, et chauffe encore au charbon dans quatre chaudières sur dix. Pour la première fois sur un navire de guerre, de tonnage relativement élevé, était adoptée, sur le *Königsberg*, en vue de la marche à vitesse économique, une installation de deux Diesels, de poids léger, et d'un nombre de tours relativement très élevé : la puissance maxima obtenue par chacun des deux moteurs est de 900 chevaux. Ces moteurs ne peuvent pas donner au navire une vitesse supérieure à 10 nœuds; ils constituent, bien qu'à un faible degré, étant donné leur poids unitaire très modeste, une surcharge pour l'ensemble du navire. Mais ils lui confèrent l'avantage d'un immense rayon d'action. Le *Königsberg* peut, à la marche de croisière, parcourir, lui aussi, 18 000 milles, sans refaire son plein de combustible. On voit quelle redoutable endurance l'adoption de cette propulsion auxiliaire par Diesels, a donné à ce croiseur, de dimensions moyennes : il est devenu, grâce à cette adjonction, un corsaire infiniment mieux équipé pour la course lointaine que son prédécesseur, de célèbre et triste mémoire, l'*Emden*, de l'océan Indien.

Sur le *Leipzig*, mis en service à Wilhelmshaven, le 8 octobre 1931, de nouveaux perfectionnements furent encore expérimentés. La marche à vitesse économique fut élevée jusqu'à 18 nœuds; la puissance, destinée à l'assurer, fut portée à 12 400 chevaux; celle-ci fut fournie par quatre grands moteurs Diesel, d'une puissance respective de 3 000 chevaux, à sept cylindres, sans compresseurs, à deux temps et à double effet, actionnant un arbre central d'hélice, tandis que les turbines à vapeur travaillent, avec une puissance totale de 60 000 chevaux, sur les deux arbres latéraux : les moteurs Diesel eux-mêmes collaborent à l'obtention de la vitesse maxima du croiseur, au moyen d'un ingénieux dispositif technique.

Mais le premier navire allemand sur lequel la propulsion fut exclusivement assurée par moteurs Diesel, est le bâtiment école de canonnage *Bremse*, récemment mis en service par l'arsenal de Wilhelmshaven, et qui, plus encore que par son rôle de bâtiment d'instruction, paraît avoir été surtout intéressant, pour les ingénieurs navals allemands, parce qu'il leur permit d'expérimenter, pour la première fois, sur une

large échelle, le fonctionnement de grands moteurs Diesel, précurseurs de ceux du *Deutschland*.

Bien qu'il ne déplace que 1 230 tonnes, qu'il ait un armement composé seulement de quatre pièces de 105 millimètres, d'ailleurs, paraît-il, empruntées selon les besoins de l'instruction, à d'autres bâtiments de la flotte, le *Bremse* a une puissance qui n'est pas inférieure à 25 000 chevaux. Ses huit moteurs proviennent également de la fabrique *Augsburg-Nürnberg* : ce sont les mêmes que ceux du *Leipzig*, mais perfectionnés et légèrement poussés, grâce à l'adoption de huit cylindres, au lieu de sept : ils actionnent deux hélices. L'appareil moteur du *Bremse*, longuement expérimenté, et qui semble avoir donné satisfaction, précède immédiatement, dans la série des réalisations de la M. A. N., l'ensemble des moteurs du *Deutschland*.

Comme sur le *Bremse*, on y trouve huit moteurs principaux, aidés de quatre moteurs auxiliaires; comme sur le petit navire école, quatre moteurs principaux travaillent par l'intermédiaire d'un engrenage Vulcan, sur chacun des deux arbres d'hélices.

Mais les moteurs principaux sont encore plus puissants que ceux du *Bremse* : ils n'ont pas moins de neuf cylindres; la puissance de chaque moteur a été portée à 7 250 chevaux. Chaque groupe de quatre moteurs principaux peut être dirigé d'un poste centralisé. L'ensemble de la puissance obtenue s'élève à 54 000 chevaux. Elle était de 1 600 sur le *Königsberg*, de 12 000 sur le *Leipzig*, de 25 000 sur le *Bremse*. Ce résultat a donc été longuement et soigneusement préparé; c'est le point d'aboutissement de travaux qui ont duré plus de vingt années. Loin de nous la pensée de prétendre que des constructeurs autres que les allemands — il n'en manque pas en France — ne pourraient point prétendre à des performances analogues. Il est, cependant, probable, que, dans ce domaine très spécial, les Allemands ont pour eux l'avantage d'une très ancienne pratique et ont su s'assurer une avance que la plupart des autres techniques étrangères auraient à rattraper. Le traité de Versailles, pour lequel ils n'ont que mépris et rancœur, leur a du moins rendu un signalé service : enfermés dans les bornes étroites de déplacements imposés, et de limites infranchissables, ils ont été contraints d'en

tirer toutes les virtualités possibles de progrès, et d'approfondir complètement une gamme de recherches, qui leur ont donné le *Deutschland* actuel.

Quels seraient les rôles auxquels les qualités techniques, dont nous avons esquissé l'origine, le désigneraient spécialement, dans l'éventualité d'une guerre navale?

Ces rôles ont été définis, au cours de débats approfondis, qui se sont déroulés, le 15 et 16 novembre 1928, à propos de la construction du bâtiment cuirassé, devenu le *Deutschland*, par le ministre de la Reichswehr, le général Grœner : on sait que le *Reich* ne possède plus de ministère de la marine autonome, et que la marine est régie par une *Marine-Leitung*, qui constitue, avec la direction de l'Armée, le Ministère de la Défense de l'Empire.

Le général Grœner fit, au sujet du futur *Deutschland*, d'intéressantes déclarations : « Je ne suis pas, dit-il, un enthousiaste de la marine. Cependant deux arguments, en faveur de son relèvement, me paraissent fondés : tout d'abord l'augmentation de forces qu'apportera la marine à la défense du pays, ensuite, la liberté de la Baltique... » « Sans doute, poursuivit-il, ce serait une utopie que de vouloir maintenir la Baltique libre, si l'une des grandes puissances y intervenait. Je trouve risible d'envisager l'éventualité d'une lutte contre une de ces dernières. Mais il est des possibilités de conflits, où les grandes puissances militaires peuvent ne pas intervenir. Deux cas peuvent être, selon moi, envisagés : tout d'abord, l'attaque du territoire allemand; deuxièmement, la défense de sa neutralité... Tous ici sont d'avis que l'Allemagne doit chercher, par tous les moyens, à protéger ses frontières jusqu'à ce que la Société des Nations ou une grande puissance intervienne en sa faveur : dans une telle éventualité, la marine constitue une arme précieuse, que rien ne peut remplacer. »

Précisant alors les missions qui, à son avis, incombent à cette marine, le général Grœner les énumérait comme suit : « 1° Conduite et protection des transports maritimes, essentiels à la vie du pays; 2° intervention dans les combats de défense des côtes; 3° couverture des forces terrestres, dans une attaque menée par mer... La mission de la flotte allemande consistera à protéger les eaux territoriales du *Reich*, ainsi que ses ports,

à empêcher qu'ils ne servent à l'un des belligérants. Le maintien de la neutralité de l'Allemagne exige que sa marine assure la liberté complète de la flotte de commerce : en ce cas, un rôle, particulièrement important, est réservé à la mer Baltique. »

C'est donc par ces considérations, volontairement très modestes et prudentes, que le général Grœner essayait de justifier la mise en chantier d'un bâtiment de ligne cuirassé de 10 000 tonnes. « Le nouveau type de bâtiment, ajoutait-il, doit avoir une vitesse suffisante, pour pouvoir travailler en liaison tactique avec les croiseurs, et, en même temps, pour éviter la rencontre des grands bâtiments de combat ennemis. Il doit, en outre, posséder des qualités offensives, être supérieur aux croiseurs de 10 000 tonnes, et même, en cas de rencontre inopinée, avec des grands bâtiments de ligne, de nuit ou dans la brume, être en état de leur porter des coups mortels, dans un combat rapproché... »

Appliquant ces idées à la guerre éventuelle en Baltique, le ministre vantait l'efficacité de leur artillerie principale, dont la portée dépassera de douze kilomètres celles des pièces des anciens cuirassés, l'excellence de leur protection contre les torpilles, dont l'emploi est, d'ailleurs, rendu difficile, en Baltique, par les faibles fonds. Enfin il soulignait que les dangers que couraient, dans cette mer, les transports allemands, diminueraient le jour où ils seraient convoyés par des bâtiments cuirassés rapides. Ces transports pourraient, par exemple, transporter, de jour, des troupes de Swinemünde à Pillau, et, par conséquent, échapper au plus grand danger sous-marin, l'attaque de nuit.

C'est donc à une tâche très humble, quand on la compare à celle que réservait à ses escadres le tintamarresque Guillaume II, que Grœner paraissait vouer le futur bâtiment de combat : la défense des côtes et de la Baltique. Grœner parlait alors, comme, jadis, le général von Caprivi, à l'aube de l'essor naval impérial.

Le lancement du *Deutschland*, le 19 mai 1931, provoqua un gros enthousiasme, en Allemagne, et déchaîna jusque dans la presse technique, des explosions de chauvinisme dithyrambique, auprès desquelles l'éloquence de Grœner paraît fade.

Voici, par exemple, comment s'exprima, à ce sujet, la grande revue de constructions navales *Schiffbau*, généralement beaucoup plus objective, et vouée à l'étude de problèmes purement professionnels, scientifiques et techniques. Après avoir vanté, comme elle en avait le droit, la très grande audace de conception de ce navire — économie de poids, réalisée grâce à la soudure électrique, adoption du moteur Diesel à poids spécifique faible, et d'un haut degré de rendement thermique, emploi d'engrenages entre le moteur et l'arbre d'hélice, permettant de répartir l'effort total entre un grand nombre de moteurs, bonnes qualités manœuvrières, vitesse de marche économique, régularité de rotation des hélices — la revue allemande conclut : « Les regards du monde entier sont fixés sur le *Deutschland*. Ce navire peut devenir l'origine d'une classe nouvelle dans toutes les marines : on remarque déjà la tendance des grandes puissances navales à renoncer aux déplacements gigantesques. Mais elles ne songent point à redescendre jusqu'au tonnage de 10 000 tonnes, car elles veulent posséder des navires de meilleure qualité, plus fortement armés et plus rapides que les Allemands; ces tendances amèneront, un jour ou l'autre, un relâchement des liens insupportables du traité de Versailles et donneront, tôt ou tard, à l'Allemagne, le droit de faire ce qu'exige sa situation géographique, au milieu de voisins dangereux!... » Le développement technique s'achève donc en une sorte d'hymne à la force allemande et à la violence.

En Angleterre, les critiques maritimes qui passent pour refléter les opinions de l'Amirauté, ont commencé par se montrer singulièrement dédaigneux à l'égard du *Deutschland*; ils l'ont surnommé le « *pocket battleship* ». « Pour notre part, écrit par exemple la revue navale britannique *Naval and military Record*, le 12 août 1931, nous considérons le bâtiment de ligne de poche avec intérêt, mais sans inquiétude, car nous avons plusieurs réponses prêtes, bien que nous ayons admis de démolir l'une d'elles, le *Tiger*, encore en pleine possession de ses moyens... Le *Deutschland* n'a rien de particulier, comme bâtiment de ligne. Les Allemands ont fait des miracles dans les limites du tonnage alloué : ils n'ont pas tout fait. Mettre une grande puissance d'artillerie sur une petite coque est très

bien, mais surcharger en artillerie une plate-forme flottante est peut-être compromettre la stabilité nécessaire à un excellent tir. Il est fort possible que, comme les vieux navires de la classe *Royal Sovereign*, le *Deutschland* roule prodigieusement. Les qualités défensives paraissent médiocres. Nous ne savons pas jusqu'à quel point le bâtiment est compartimenté, mais nous savons qu'il ne possède pas de cuirasse latérale. Sa meilleure défense est sa vitesse, relativement élevée. Comme bâtiment de ligne, il ne pourrait guère se mesurer avec les bâtiments de ligne existants. L'idée que le *Deutschland* pourrait avoir créé une orientation nouvelle est absurde; comme à tout type nouveau de navire, il faut, simplement, créer une réponse, au moyen d'une classe de navires, capables de lui répliquer... »

L'auteur de l'article, reconnaît, cependant, que « dans une guérilla navale, il pourrait faire un mal immense, à cause de son rayon d'action énorme : mais il n'y a vraiment rien de neuf dans tout cela ». Le critique maritime, bien connu H. C. Bywater n'est pas de cet avis : « Le cuirassé de poche est tel, écrit-il, par exemple, dans le *Baltimore Sun* (dans un article reproduit et critiqué dans la grande revue maritime américaine *United States Naval Institute Proceedings* du mois de mai 1929), qu'aucune des marines signataires de Washington ne serait, désormais, en état de se mesurer à lui, s'il était envoyé sur les océans pour y détruire le tonnage marchand. » C'est également la conclusion à laquelle aboutit, récemment, dans un article du *Naval and military Record* du 1er février 1933, intitulé la *Défense du Commerce*, Sir Herbert Russell, qui avait déjà, antérieurement, qualifié le *Deutschland* de *Super-Emden*. Pour le théoricien anglais, le nouveau navire cuirassé allemand est, en puissance, un véritable destructeur de commerce. Le fait qu'il peut n'avoir pas été construit dans ce dessein n'enlève rien à cette vérité, car, dans une guerre navale, on emploierait un bâtiment de guerre de la façon la plus avantageuse que possible, sans tenir compte des qualités spécifiques et des fonctions limitées, en vue desquelles il pourrait avoir été établi... « Si l'on suppose que l'*Emden* soit remplacé par un *Deutschland*, on constate que les bâtiments employés à l'escorte des convois, seraient immédiatement

surclassés par son armement infiniment plus fort. Le seul élément de supériorité qu'ils pourraient posséder, leur plus grande vitesse, serait inutile, s'ils étaient obligés de défendre le convoi »... On voit donc que les théoriciens anglais, jadis si indifférents à l'égard de la menace du *Deutschland*, ont modifié leur point de vue et l'apprécient, désormais, à sa juste valeur.

L'apparition prochaine d'une division entière de ces navires en Baltique va modifier profondément la situation stratégique de la mer : c'est le premier objectif — et le seul — que leur assignait le ministre de la Reichswehr Grœner.

L'absence de sous-marins dans la flotte allemande permettait, jusqu'à un certain point, un blocus maritime rapproché des ports de la baie d'Héligoland et des côtes prussiennes. La création d'une flotte cuirassée libère l'Allemagne de cette menace. Une guerre au commerce allemand, menée, par exemple, d'une base polonaise, avec les concours d'une puissance maritime alliée, dans les parages de la Baltique, serait rendue bien plus difficile par les sorties qu'exécuterait une division neuve de navires cuirassés allemands. Il faudrait leur opposer des bâtiments de ligne, au moins équivalents : mais on sait quelle répugnance les marines occidentales — notamment la britannique — ont, au cours de la dernière guerre, constamment manifestée pour détacher des fractions importantes de leurs forces dans les Belts et au large des côtes de Prusse orientale. La domination de la Baltique paraît pratiquement assurée à l'Allemagne par la création des *Deutschland*, à moins que la Russie soviétique ne trouve la force morale et matérielle nécessaire, pour reconstituer à Kronstadt une flotte de guerre de premier ordre.

Mais — les théoriciens anglais que nous avons cité plus haut l'ont parfaitement compris — le grand rayon d'action est un élément décisif de la guerre navale. C'est ce que vient de démontrer lumineusement le contre-amiral Castex dans le quatrième tome de ses *Théories stratégiques*[1]. « Le rayon d'action permet la continuité, la constance, la ténacité, la persistance des mouvements... Il fournit la faculté de se déplacer loin et longtemps, donc de manœuvrer, de pouvoir

1. Page 188 et suivantes.

monter des combinaisons, suppléer à l'insuffisance numérique, exploiter les positions avantageuses... Sans lui, on est réduit à l'impuissance. Avec lui on peut tirer un rendement maximum de ce qu'on possède... Sans rayon d'action, il n'est possible de mener qu'une guerre défensive : c'est une qualité stratégique de premier ordre, bien qu'effacée et modeste... En temps normal, on est peu porté à faire attention à lui. Ce n'est qu'au moment de l'action qu'il prend sa revanche, et une revanche éclatante. » Et l'amiral Castex de formuler la conclusion qui saute aux yeux, et s'impose aux esprits les moins familiers avec la stratégie navale : « Si les Allemands donnent un très grand rayon d'action à leurs bâtiments récents, c'est, de toute évidence, pour travailler sur nos lignes de communication de l'Atlantique. »

C'est là le nœud même du problème, qui intéresse aussi bien l'Angleterre que la France. Ce n'est pas uniquement pour dominer le lac balte que l'Allemagne construit le navire le plus cher du monde (il revient à 45 000 francs la tonne), qu'elle l'arme d'une artillerie dont le coût peut être évalué à deux cents millions de francs. C'est pour pouvoir, éventuellement, reprendre, avec des chances de succès infiniment accrues, des campagnes de course analogues à celles menées dans l'océan Indien, au début de la guerre, contre les transports de troupes et de ravitaillement britanniques ou français.

Contre une pareille menace, les Anglais ne disposent que du *Hood*, du *Nelson*, du *Rodney*, évidemment capables de pulvériser un *Deutschland* d'un seul de leurs obus. Mais, seul, le *Hood* file 32 nœuds, les deux autres ne dépassent pas 23 nœuds et demi. Les deux croiseurs de bataille que la marine britannique conserve en service, le *Renown* et le *Repulse*, datent de 1916; leur armement est à peine supérieur aux pièces dernier modèle de 280 millimètres allemandes; leur vitesse n'est pas inférieure à 32 nœuds. Mais que représentent quatre ou cinq bâtiments, même puissants, pour donner la chasse à un nombre, bientôt équivalent, de cuirassés de poche rapides, quand on songe au nombre, considérable, de navires de tous types, et de toutes nations, que l'Entente dut mobiliser en 1914 pour poursuivre à travers les océans et

réduire à l'impuissance les quelques petits croiseurs corsaires allemands?

L'Angleterre sent si bien la nécessité d'une riposte, qu'elle a déjà mis au point un type de bâtiment de ligne moderne, dont les caractéristiques essentielles ne divergeront, sans doute, pas sensiblement de celles exposées dans le dernier volume paru du *Brassey 's Naval and Shipping Annual*, sous la signature d'un des confidents les plus sûrs de l'Amirauté, Sir George Thurston. Le nouveau bâtiment de ligne britannique déplacerait, à peu près, comme le français, 25 000 tonnes; il aurait 170 mètres de longueur, 28 de largeur, un tirant d'eau de 8 m. 90, une puissance de 30 000 chevaux, encore fournie, comme sur le *Dunkerque*, par des turbines à engrenage et par des chaudières à petits tubes, qui lui donneraient une vitesse modérée de 22 nœuds. Par contre, le cuirassé anglais porterait douze canons de 300 millimètres, douze de 152 millimètres, douze de 101 millimètres, anti-aériens, deux tubes lance-torpilles de 533 ou 605 millimètres; et surtout, il serait protégé, aussi parfaitement que possible, contre les attaques sous-marines et aériennes, alors que ceci paraît être le point faible du « super-corsaire » germanique.

Le *Dunkerque* français, qui ne restera certainement pas, la seule parade opposée par nous au *Deutschland*, répond au vœu, que formulait en 1931, la Commission de la marine du Sénat, quand celle-ci demandait « qu'on ne perdît pas un jour, une heure, pour nous mettre en état de répondre à la menace extrêmement inquiétante de l'Allemagne ».

La réponse ne sera, d'ailleurs, prête que dans trois ans. Sous quelle forme se présente-t-elle? Le *Dunkerque* aura un déplacement de 26 500 tonnes « Washington ». Ses caractéristiques principales sont les suivantes : une artillerie principale de huit canons de 330 millimètres, disposés à l'avant, en deux tourelles quadruples; une artillerie moyenne et anti-aérienne aussi puissante qu'homogène; une solide protection verticale et horizontale, contre les obus de 280 millimètres, les bombes d'avion, les torpilles, les mines, un appareil moteur à turbines, de 100 000 chevaux, donnant une vitesse de 29 nœuds et demi, un rayon d'action de 7 000 milles à 15 nœuds.

La supériorité offensive sur le *Deutschland* est très nette, décisive : huit canons de 330 millimètres, contre six de 280 millimètres. Mais l'histoire la plus récente de la guerre ne démontre-t-elle, sur mer, la nécessité d'une domination foudroyante, totale? (les Falkland, Coronel...). La protection absorbe un poids considérable. La protection horizontale, très soignée, mettra les parties vitales du navire à l'abri des bombes de l'aviation et du tir aux grandes incidences. La vitesse de 29 nœuds et demi n'est nullement exagérée pour surclasser le corsaire allemand. Le rayon d'action est très grand, si on compare le *Dunkerque* aux autres unités légères de notre flotte, mais il est inférieur à celui du *Deutschland*. Un avenir, peut-être assez proche, verra l'adoption des grands moteurs Diesel rapides à bord des navires britanniques ou français : elle leur permettra les mêmes immenses possibilités d'action lointaine qu'à leur émule allemand. Malgré tout, elles sont loin d'être à dédaigner.

La différence de 16 500 tonnes (en admettant que le navire allemand n'excède pas 10 000 tonnes), en faveur du *Dunkerque*, a permis de lui donner la supériorité incontestée d'artillerie, de vitesse, de protection. Elle ne saurait étonner que ceux qui ignorent que, sur un navire de cette classe, tout poids supplémentaire introduit à bord, entraîne une augmentation de déplacement égale à deux fois et demie la valeur de ce poids : d'où la nécessité d'augmenter en conséquence les dimensions du navire. La majoration constatée sur le *Dunkerque* n'a donc rien que de très normal. Les Allemands ont joué la difficulté, parce qu'ils ne pouvaient faire autrement : ils étaient enfermés dans les limites étroites du *Diktat* de Versailles. Ils en sont sortis, à force d'ingéniosité et d'argent. Leur petit cuirassé de poche revient à 450 millions de francs; le *Dunkerque*, infiniment plus grand et puissant, coûtera environ 600 millions.

Un seul *Dunkerque* suffira-t-il? Évidemment non. Le traité même autorise l'Allemagne à posséder six cuirassés; elle les fabriquera certainement. Elle aura trois unités prêtes en 1936, contre un seul croiseur de combat français. Elle envisage déjà la mise en chantier de la quatrième, l'*Ersatz Elsass*. S'ensuit-il que nous devions, comme l'a récemment proposé le distingué spécialiste des questions navales à la Chambre des députés, M. Le Cour-Grandmaison, mettre immédiatement

un second *Dunkerque* en chantier et renoncer à la construction des quatre croiseurs de 7 500 tonnes, prévus à la tranche des constructions navales de 1932? Nous ne le croyons pas.

Il n'est sans doute pas déraisonnable de craindre que l'Allemagne — sera-t-elle à ce moment hitlérienne ou impériale? — mise en appétit par l'octroi du principe de la *Gleichberechtigung*, ne se contente plus, après 1935, des bâtiments de 10 000 tonnes du traité de Versailles, mais prétende s'arroger le droit de posséder — comme les autres — des bâtiments de ligne de 25 000 tonnes. En admettant même qu'elle n'aille pas jusque-là, il est peu probable qu'un seul *Dunkerque*, terminé en 1936, soit en état, en cas de difficultés internationales, de tenir tête à trois *Deutschland*. Comme l'Allemagne aura vraisemblablement en service quatre cuirassés en 1937, la prudence élémentaire nous conseille de préparer deux *Dunkerque* pour cette date.

C'est pour parer à ce danger que M. Le Cour-Grandmaison, a déposé sa proposition de loi. Elle aurait, selon lui, outre l'avantage d'assurer complètement notre sécurité, sur mer, vis-à-vis de l'Allemagne, celui de permettre au budget de constructions navales de réaliser une économie de 400 millions de francs, sur la construction des quatre croiseurs de 7 500 tonnes, ainsi que d'importantes économies annuelles d'entretien et de personnel.

Il est clair que dans une guerre navale contre l'Allemagne seule, un commandant en chef français, richement doté de forces légères, préférerait un second *Dunkerque* à quatre nouveaux *Jean de Vienne*, mais c'est en Méditerranée qu'est, jusqu'à nouvel ordre, basée la plus grande partie de notre flotte; c'est contre des forces légères, extrêmement rapides, qu'elles auraient à opérer. L'appoint de quatre nouveaux bâtiments, légers, de 7 500 tonnes, nettement supérieurs à des unités du type *Condottieri*, serait décisif. Il a paru indispensable à l'État-Major général de la marine; il serait, croyons-nous, peu sage d'intervertir, cette année, l'ordre d'urgence dans les constructions nouvelles, et de donner le pas au second *Dunkerque*.

D'autant plus qu'une considération pratique, décisive, à nos yeux, paraît avoir échappé aux partisans du deuxième bâtiment de ligne immédiat : où le construirait-on? La seule

cale, susceptible de recevoir une unité de pareilles dimensions, ne saurait être fournie que par l'industrie privée. Or, on estime que les préparatifs techniques, indispensables à la mise en chantier d'un second bâtiment de ligne, ne dureraient guère moins d'un an — un an, pendant lequel nous aurions renoncé à pousser vigoureusement la réalisation de la série des quatre croiseurs de 7 500 tonnes, dont les crédits ont été votés par le Parlement, et qui est, techniquement, prête. La raison conseille donc de s'en tenir au plan primitif, et de n'entreprendre la construction du second *Dunkerque*, que l'an prochain : trois ans devront suffire à son achèvement.

La flotte française de 1937 aura donc, nous l'espérons, à la fois, le noyau de bâtiments porteurs de la grosse artillerie qu'il lui faut, et, en même temps, les navires légers, rapides, bien armés et protégés, qu'elle réclame pour la Méditerranée.

De toute façon, nous assistons en France, comme à l'étranger, à un revirement complet d'opinion en faveur du navire de ligne, du *Capital Ship* qui paraissait définitivement condamné à la Conférence de Washington. La naissance du *Deutschland* n'a certainement pas été étrangère à cette véritable révolution dans les théories et constructions navales d'après-guerre.

EDMOND DELAGE

VALET, DAME, ROI

Je dépassai le porche de l'Élysée Palace Hôtel, rue Bassano; parmi les fiacres inondés, un cocher à moustache de morse riait sous son cylindre blanc; je m'engouffrai dans cette joviale Urbaine. La giboulée fouettait, le métro, tout neuf, serait bondé, j'étais en retard... Je me donnai des excuses car, vu la mince pension de mes vingt ans, je m'imposais le plus possible les transports en commun. Mais il me fallait un instant de solitude. La boîte de drap roulante aux vitres perlées servirait d'abri à mes songes, d'ici au Palais de Glace; le bruit quadruple des sabots, la clochette berceraient l'émoi d'une rencontre prochaine. Car, grâce aux dieux, j'avais encore de l'émoi.

Huguette, c'était presque ma première liaison, moins facile, plus flatteuse qu'un abordage de promenoir aux Folies, ou même que la petite bonne du Würtemberg, rose et superstitieuse, qui cachait dans sa malle une *zither* (cithare) de table et des bretzels amers, noués du même dessin que ses nattes blondes sur sa nuque. Voilà : au moment de revoir une femme, quand je voudrais me recueillir, je pense à toutes les autres. Une façon de n'être fidèle que dans le passé.

Plus de cinq heures! Ce cheval trottait sur place. Heureusement que les Champs-Élysées descendent. J'enviai, me dépassant dans le crépuscule mauve et rincé, le coupé électrique haut perché qui faisait, comme un fou, près de trente à l'heure. Un chirurgien sans doute, volant vers quelque « urgence ». Que serait Paris dans un an ou deux, avec

beaucoup de fiacres automobiles? Jusqu'alors ils étaient rares et coûteux. Sanchez de Ayaldo en avait pris un l'avant-veille, avec Jules et moi, en sortant du bal Hudson-Lee. (Ayaldo ne disposait pas, ce soir-là, du coupé de la légation : sa mère était à l'Opéra dans la loge de M. Loubet.) D'ailleurs Ayaldo aimait bien à nous étonner : comme s'il lui suffisait d'avoir dix-huit mois de plus que nous, des cigares bagués à ses armes, des boutons de diamant, une maîtresse en titre, (Clara, mannequin de luxe) et de pouvoir s'offrir quelquefois un souper chez Maxim's! Jules et moi, quoique ses cadets, savions garder devant lui notre air détaché. Cependant il avait payé le taximètre.

On a beau dire, cela aiderait bien d'avoir un peu plus d'argent — quoique Huguette, justement, ne soit pas du tout « comme ça ». Ma pension, même avec les étrennes (et j'ai un parrain de la bonne espèce) ne me mène pas loin. Et puis les étrennes, qu'en reste-t-il en mars?

Huguette? Voyons : elle est à moi. Jules s'est effacé. Nous avons tiré au sort chez *Jimmy's* : une paille, la dernière, un peu collante encore d'avoir plongé dans ce *baltimore* où de la crème glacée, une tombée de café et de rhum, sont allégés d'un jet de soda et poudrés de cannelle. — « Bien. Je te la laisse », a dit Jules magnanime. Désormais, sans rival — du moins sans rival connu — je devrais être paisible. Or cela m'inquiète : la présence de Jules et même sa concurrence possible me rassuraient, tenaient compagnie à mon amour et sauvegardaient un peu de ma liberté. Cette fois, je vais être seul : c'est bien différent, c'est peut-être pire. D'autant qu'il s'agit vraiment d'un « amour », je le sens. Oui, tout partage eût été inadmissible, encore qu'à deux reprises déjà, Jules et moi, nous ayons su avoir la même petite amie en gardant chacun notre dignité, grâce à une façon affectueuse de fermer les yeux, de supprimer pour un temps les confidences, donc de ne point nous obliger à mentir.

J'aime énormément Jules. Nous n'avons pas les mêmes goûts, il est plus gros que moi, nos familles ne se connaissent point. Ces cinq dernières années, nous les avons vécues côte à côte, sauf les vacances (il va à Louveciennes). Trois ans de lycée, et les communes sueurs du bachot — deux de Sorbonne

et une licence dans la petite moyenne, en novembre dernier. Cette année-ci — 190... — prolonge notre amitié-camaraderie dans une sorte d'oisiveté. Jules se croit poète et, mystérieusement, il écrit; du moins l'assure-t-il. Moi, je fais un petit stage dans les bureaux de mon père et, dès juin, j'irai en Allemagne pour quelques mois, avant la caserne. « Il faut connaître la fabrication allemande du papier », m'a-t-on dit d'un air implacable. C'est un impératif que je ne songe plus à discuter; je n'entends même plus cette phrase quand on me la répète. Elle n'impressionne que Lili, ma sœur de treize ans, qui voudrait bien être un garçon, dit-elle, parce qu'elle serait « soldat », mais ajoute que « dans une fabrique de papier elle mourrait... » Les petites filles ne réfléchissent pas.

Or Huguette, — *Huguette Laroche*, annonce la carte de visite imprimée qu'elle m'a remise, je ne sais pourquoi, le premier jour (avec son adresse : *Hôtel Select et du Passage*, au crayon, d'une main primaire) — Huguette montre souvent, dans la moue qui prépare son rire, dans ses souhaits saugrenus et sa gourmandise, quelque chose d'une enfant. C'est pourquoi je me sens le devoir de la guider. Quand elle m'a dit, au fond de notre premier fiacre, après un baiser assez prolongé : « C'est un vrai malheur, ce chignon qui ne tient jamais! » je lui ai demandé si elle s'en faisait un depuis longtemps. Ça l'a choquée. Sous la toque de velours bordée d'une très petite fourrure, la torsade brun roux gardait un air de catogan. J'avais remarqué cela non sans plaisir, huit jours avant, comme nous sortions du bistro Carriol, où j'avais retrouvé Jules et elle.

Il faut reconnaître que Jules sait mille fois mieux que moi engager une intrigue; il y apporte une telle aisance, et une admirable ferveur à peine feinte! Mais il est capricieux et pense vite à autre chose. C'est avantageux, parce qu'on souffre moins; mais les femmes, au fond, aiment que l'on « y pense » — ou qu'on en ait l'air — qu'on les entoure, qu'on leur parle. Surtout qu'on leur parle, d'elles. Jules dit : « Moi je suis désinvolte », et il touche la perle de sa cravate en fermant un œil. A propos d'Huguette, il a décrété : « Mon vieux Georges, elle est bien, elle a du tempérament... (le savait-il? je ne crois pas) elle ne sera pas embêtante pour des cadeaux... Mais elle est plutôt dans ton genre... » D'abord cette condes-

cendance m'a vexé, mais je me console en me rappelant le jour où Jules, pris de regrets, s'est piqué au jeu trop tard à propos d'Eva Blackfield, et a reçu un terrible coup, à me voir partir avec elle, le soir de l'hortensia, devant la sortie des artistes à l'*Apollo*. Il n'avait pas cru que « son pauvre Georges » prendrait ainsi la place qu'il lui cédait négligemment.

Oui, Jules et moi, nous nous aimons énormément : nous nous voyons chaque jour, c'est tout dire.

« A cinq heures et quart, au Palais de Glace. » Voilà le Rond-Point, et je n'ai pas réussi à fixer ma pensée sur Huguette, ni à préparer mon plan; or il m'en faut un puisque, cette fois, c'est de l'amour. Je voudrais qu'elle eût un grand sentiment, elle aussi, qu'elle fût un peu malheureuse. J'organiserais sa vie, la nôtre. J'aimerais lui donner des conseils, causer avec elle, combiner... J'ai une affreuse habitude : chercher à prévoir. Or, dès que je l'essaie, je deviens aveugle. Dans les moments comme celui-ci, au lieu de pouvoir fixer mon attention, je vagabonde et j'arrive sur le terrain la tête vide; alors j'improvise, et plutôt mal. Ma seule qualité, c'est mon accent convaincu. Jules le sceptique me l'a dit souvent avec envie.

...Dès l'entrée, à voir virer sur la piste ronde toute la foule patineuse, on croyait à une nouvelle loi de gravitation silencieuse, dans le sifflement gelé des lames. Au centre, des virtuoses, que regardaient de loin les débutants torturés, s'essayaient à des « figures ». Mais plus près de la balustrade où s'agrippaient à la peluche les demi-paralytiques, je regardai défiler vivement, œil fixe et mains unies, des couples balancés qu'enivrait un interminable flirt circulaire. Quand éclatait l'orchestre, tout s'accélérait et l'on voyait de plus jolies chutes. Les professeurs en dolman et toque, tziganes vert-bouteille, la moustache aiguë, fascinaient les dames d'un jarret irrésistible que moulait la culotte serrée. Mais, suivant le pourtour garni de chaises et de guéridons, je me mis à chercher Huguette.

Je la vis enfin, assise : au sac à main posé sur la table s'appuyait un petit miroir où Huguette faisait avec minutie l'inventaire de son charmant visage. Cinq heures vingt-deux, c'était le moment « creux » du Palais de Glace, entre le départ

d'un public : enfants, lycéens, jeunes personnes pures avec Anglaises — et l'arrivée d'un autre : le monde de « cinq à sept », le monde corrompu. « L'heure des grues », disaient à mi-voix dans les familles les personnes qui n'avaient pas peur des mots — telle ma vieille tante d'Haubillon qui, châtelaine près de Saumur, avait un parler de cavalerie. Jamais ma sœur Lili n'eût songé à rester un jeudi, avec Fraülein, un instant après quatre heures trois quarts. Et ma douce maman déclarait, l'air convaincu : « Vers cinq heures le Palais de Glace devient très malsain, parce qu'on ne change pas l'air, et que tous ces gens qui font de l'exercice... »

Huguette m'attendait sans patience. De vifs reproches me le prouvèrent; mais, sous des sourcils froncés avec importance, les yeux châtaigne souriaient déjà. Huguette ne voulait qu'inscrire officiellement ma négligence, mon retard, sur ce registre invisible, toujours ouvert, où les jeunes dames tiennent la comptabilité tendancieuse de leurs mérites et de nos torts.

— J'ai une faim! — conclut-elle en gonflant ses petites narines vers un valseur-sur-glace dont le passage, avec sa partenaire, nous éventa :

— Il patine comme un zèbre, — ajouta-t-elle, extasiée, pour m'inquiéter. Puis elle résolut, sans un regard pour moi :

— Je vais prendre du chocolat.

Lorsque la minute présente pouvait lui offrir quelque agrément, Huguette ne s'attardait point dans le passé. (Ainsi l'avant-veille, quand elle avait brisé devant moi, juste avant de se mettre au lit, son joli lapin-vaporisateur.) Je savais aussi qu'elle aimait le plum-cake « avec d'énormes fruits ». J'en obtins du garçon qu'elle regardait pourtant avec méfiance.

De sa vie — elle avouait dix-neuf ans, presque mon âge, mais les avait-elle? — Huguette ne parlait pas. Je ne l'avais d'ailleurs interrogée que mollement, une ou deux fois. Ma curiosité naturelle s'était, jusque-là, portée toute sur les juvéniles mystères qu'enfermaient un tailleur à longue jaquette, une blouse en guipure d'Irlande au col baleiné, et d'autres vêtements plus secrets. Oh! les surprises que vous offre une jupe très longue; vivacité d'un buste qui, échappé

au corset droit, vous paraît d'autant plus souple et comme fugace. Agrafes, lacets, bottines à boutons, dans quelles ravissantes impatiences vous nous jetiez, pour mieux préparer l'enchantement d'un instant après, quand nous capturions enfin, telle une petite bête ignorée, le corps, surpris par nous seul, de notre amoureuse. Après cinq ou six de ces entrevues, j'en étais avec Huguette au point où ces secrets-là vont devenir de douces familiarités sans avoir perdu déjà les charmes de la découverte.

— « Avez-vous un métier, Huguette? » Question ridicule posée quelques jours avant en un de ces moments de répit, de demi-indifférence où l'on dit « vous » de nouveau à une compagne que, cinq minutes plus tôt, on a tutoyée pour la première fois, en des phrases d'ailleurs peu ordonnées. Oui, un moment de bêtise béate, où j'avais la manie de parler au lieu de me ressaisir, d'écouter battre le long de moi la vie d'un jeune être qui s'apaise. Pourquoi tenter dans son passé une incursion qui ne me vaudra que de menus ou de gros mensonges, alors que le présent est là, livré, de bonne foi, la peau fraîche, qu'il a un drôle de profil retroussé parmi des boucles d'acajou naturel, sur un oreiller en désordre; que le présent fait doucement glisser son pied nu vers le bord du lit, non certes pour s'éloigner, mais pour prendre possession de cet espace et y installer sa jeune jambe avec un sans-gêne de bon augure?

« Un métier? » Huguette, un métier? Vite, mais vaguement, elle m'avait parlé de couture. A cette époque certaines enfants de Paris alléguaient volontiers le théâtre ou la couture, alibis toujours flatteurs selon elles. Souvent elles ajoutaient sans préciser : « Rue de la Paix ». Aussitôt nous voyions un paradis d'adolescentes ou de femmes tout juste écloses, un monde étourdiment libertin, mais surveillé et d'accès capricieux; des ateliers délivrant de jolies filles encore un peu maigres, bien mises « avec quatre sous », gentiment vaines de leur corps et de leur figure, quoique insouciantes au point d'offrir parfois leur premier abandon à quelque galopin — elles qui deviendront si vite ambitieuses. Déjeuners à deux francs chez le bistro, ou même petits pains, saucisson et oranges aux Tuileries. Puis la « grosse veine » : plusieurs bijoux, un mobilier laqué gris et de la langouste à chaque

repas si on veut. « Rue de la Paix », c'est-à-dire, pour les sentimentaux peu argentés comme nous autres, toutes les espérances, mais tout le risque : peut-être la plus facile des compagnes de jeu, et son imprévoyance, et le primesaut de son cœur. Mais peut-être aussi les exigences et les refus d'une innocente pour qui chaque faiblesse doit être une étape vers l'opulence. Histoires merveilleuses de petites mangeuses d'épingles qui, à genoux devant des dames en cache-corset, se trouvent, en se relevant, face à face avec la Fortune. Salons sans meubles où l'on défile sous le lustre, en mannequin, avec une provocante froideur, devant une cliente qui ne regarde que la robe, tandis que près d'elle, parfois, un homme élégant évalue de vous tout autre chose, comme si vous vous promeniez sans robe. Aimable marché, à boiseries faux-Louis XV, où de jeunes esclaves tournent, offertes et intangibles. Fiévreux univers des miroirs croisés dans lesquels presque toutes guettent le hasard — puisque, d'une enfant qui ne sait que porter son visage, ses jolis seins et mouvoir ses jambes sans défauts dans une longue jupe complice, le hasard peut faire en un clin d'œil une favorite coûteuse dont chatoieront bientôt la victoria, les alezans et les perles, sous les Acacias vanillés.

Huguette m'a donc dit qu'il y a deux mois elle travaillait encore rue de la Paix. Je l'ai crue. A certains détails, on sentait que son oisiveté (mère de tous les vices) était récente : quelque chose de débrouillard et d'ingénu, sa façon de parler parfois d'économie, d' « exactitude » ou de « métier », et l'air soigneux que sa figure prenait alors, une seconde. Cette nuance de dignité juvénile était bien le reflet d'une vie où il faut compter avec le patron et le mois. D'ailleurs, selon l'usage, elle avait aussitôt fait allusion, sans préciser, à son conflit avec un chef-dessinateur empressé et « tout ce qu'il y a de sale type ».

— Et ça m'a mise mal avec ma famille.

J'eus même l'intuition qu'elle ne s'intitulait « Huguette » que depuis peu. Ce devait être une simple Jeanne, Louise ou Marie qu'avait bannie un père courroucé. Mais à quoi bon supposer? Le lendemain elle me déclara qu'elle était orpheline. Cette enfant changeante, moins elle disait la vérité, plus elle

me semblait sans défense et m'attendrissait. A cette époque déjà, j'étais possédé du désir de rendre éternels mes sentiments ou mes plaisirs. Dès que mon cœur était en cause, au lieu de mettre à profit le présent, même agréable, je m'occupais anxieusement d'assurer l'avenir de mes amours, ou du moins leur durée. A douze ans j'empoisonnai l'ivresse due à ma première bicyclette par le souci de savoir sur-le-champ comment empêcher cette machine d'être démodée ou trop petite pour moi l'année suivante (D'ailleurs elle fut broyée dans un accident de chemin de fer avant que je grandisse). Et, de dix-sept à vingt ans, nulle jeune fille du monde ne me plut sans qu'aussitôt je me demandasse quelle figure ferait sa mère au bras de mon père, sur un chemin de tapis rouge, dans mon propre cortège nuptial.

Heureusement, avec Huguette, cette question-là ne se posait point. Et pourtant j'arrivais au Palais de Glace avec l'espoir d'organiser sa vie et la mienne. Comment? Je n'eusse pu le dire. Cela rentrait dans ce que je nommais les « souhaits-élans » qui ne mènent pas loin, mais toujours m'excitaient assez. Quoique entre Huguette et moi, je ne voulusse rien de trop définitif, la petite chambre de l'*Hôtel Select et du Passage* me paraissait bien hasardeuse, à cause de la facilité même avec laquelle j'avais pu y être content toute une frileuse fin de jour — et Huguette aussi — sans que nous ayons à nous imposer des précautions de silence ni d'immobilité. Et la dame du petit bureau avait eu, à mon arrivée comme à ma sortie, une égale dignité d'aveugle qui me laissait un souvenir ambigu. Évidemment Huguette n'habitait que depuis peu, et non pas pour toujours, cette pièce où tout parlait de départ : deux pâles chaises errantes, la commode-lavabo qui laissait volontiers ouvrir ses tiroirs, mais non pas les refermer, et jusqu'au papier des murs, d'une fraîcheur inespérée, tout semé d'hirondelles et de bateaux à voiles. Enfin — surtout — au pied d'un lit indiscrètement spacieux, la médiocre malle d'Huguette au couvercle soulevé, où elle avait laissé du linge et une petite boîte à musique... (Décidément l'amour et la musique avaient une façon particulière de se présenter à moi dans des bagages féminins). Et sur la table régnait un sac de voyage à flacons dont la qualité m'étonna :

— On me l'a donné en octobre pour filer à Nice...

Telle fut la réplique sibylline accompagnée d'un air satisfait.

Hôtel Select et du Passage, nom symbolique... Avait-on jamais, jusqu'ici chéri Huguette comme j'étais prêt à le faire, avec tant de ferveur et de bons conseils? Non : il m'appartenait de l'aider à se fixer, en me fixant moi-même. Je l'ai beaucoup aimée, Huguette, parmi cent projets faits pour elle ce printemps-là. S'en est-elle aperçue? Moi qui voulait ingénûment apporter quelque sécurité en sa vie, j'ignorais que ma meilleure chance de lui plaire, c'était sans doute mon insouciance; puisque à une enfant de cette sorte la sollicitude masculine est chose insolite qui paraît d'abord pleine d'embûches.

... Et, tandis que les patineuses viraient aux sons alternés de la *Danse macabre*, de la *Veuve joyeuse*, et du *Beau Danube*, tandis que vous essuyiez une fine moustache de chocolat sur vos lèvres où, petite impure de 190..., vous mettiez moins de rouge que les communiantes d'aujourd'hui, oh! comme je vous regardais fièrement, avec une sorte d'ardeur déjà douloureuse... Nous avions presque le même âge : dix-neuf ans, vingt... Par moments, je me demandais lequel des deux mineurs que nous étions détournait l'autre. Et quelle que fût ma fatuité de garçon à faux col très haut, à ravissantes bottines de drap-claquevernie, il me semblait bien que c'était vous qui m'entraîniez par moments loin de l'innocence — pour reprendre tout à coup, même en cherchant, à demi-nue, le vinaigre de toilette, un air de pureté qui me bouleversait.

Je me souviens à peu près de ce dialogue :

— Huguette, si tu retravaillais? Si tu te remettais avec ta famille (petit sifflement d'Huguette). Ça te ferait une jolie vie. Tu pourrais quand même sortir le soir, trois fois par semaine... ou deux? (hochement de tête).

— Avec toi, sortir, bien sûr? — demanda-t-elle.

Je souris modestement. Mais elle :

— C'est une combinaison compliquée. Et puis on voit que tu ne connais pas mon père!

En effet. Or, malgré mon zèle, il m'était difficile d'aller voir ce père, pour me rendre compte — surtout puisqu'elle était orpheline certains jours. J'eusse juré pourtant que dans une

vie mieux réglée, Huguette m'eût plus aisément réservé ma place. Mais je lui dis cela sous une autre forme :

— C'est que je voudrais te mettre à l'abri, Huguette.

— A l'abri de quoi? Tu parles comme le vieux député.

— Quel vieux dép...?

— Oh, ce serait trop long. A l'abri? Je voudrais bien y être. Pourtant tu sais, il me reste encore un peu d'argent : parce qu'il y a eu à Nice...

Je sentis qu'elle n'allait me parler ni de mimosas, ni de mer bleue : le cœur serré, je proposai, pour l'interrompre, de quitter le Palais de Glace.

— Oui... Je vois bien que tu te donnerais volontiers de la peine pour moi, — dit-elle intimidée.

Dehors il faisait nuit, mais il ne pleuvait plus. Sous le globe électrique du porche, des voitures attendaient. Huguette s'arrêta pour rouler le parapluie très long dont elle était fière. Elle me confia cet objet. Puis elle tira le devant de sa jaquette, en étala les revers sur sa poitrine bien située, fit plaquer les basques le long de ses jeunes hanches. Elle respira, dit qu'elle voulait « marcher à pied », et ramassa d'une main preste l'ampleur de sa jupe, ce qui dessina mieux encore sa forme cambrée. Son autre bras balançait un manchon fait de ce qu'elle nommait « de la vraie imitation-loutre ». Alors, me regardant après un très court silence, elle prononça d'une voix un peu sourde quelque chose de flatteur pour ma personne et, tout contre moi, se mit en route.

— Je n'ai pas envie d'être sérieuse, — ajouta-t-elle avec lenteur. — Et pourtant c'est joliment triste, ce soir, ces arbres mouillés... Est-ce que tu aimes la tristesse? Moi, plutôt.

Nous suivîmes un moment, dans le bas-côté des Champs-Élysées, une allée courbe sous des marronniers dont quelques réverbères faisaient parfois luire une branche noire piquée d'un bourgeon. Quand nous passâmes, toujours serrés, sous le long préau toîté qui, de jour, abrite en cas d'averse les nounous réfugiées, les marmots, leurs pleurs, leurs pelles et leurs seaux, je retins Huguette. Les réverbères proches n'éclairaient là qu'une partie du sol, laissant tout le reste dans l'ombre. Longuement j'embrassai une compagne qui

s'y attendait. Quand nos visages se séparèrent, elle baissa les yeux, émue, pensai-je. Mais elle s'écria :

— Oh! Chic!

Déjà elle s'élançait. Près de nous, sur le gravier éclairé qui portait encore la trace des jeux, une balle de celluloïd rose vif, perdue, attendait qu'une autre enfant lui rendît la vie. Or c'est Huguette qui la saisit, me lança son manchon, ravie, et se mit à la faire sauter dans ses mains. Puis la flairant :

— Elle sent le camphre. Crois-tu que je peux la garder? Ça me portera la veine. Rentrons. Tiens-la-moi une minute, mon chéri.

Vexé, je me mis en marche avec Huguette et la balle. A notre gauche défilaient sur l'avenue les feux multicolores des fiacres. Huguette me dit qu'elle m'adorait, cela me plut. Devant la Concorde illuminée, au pied des chevaux de Marly, je proposai, tendre, mais ferme :

— Rentre-la dans ton manchon, à présent...

Je l'avais laissée tomber une fois : comme je la cherchais dans l'obscurité sous un arbre, un sergent de ville s'était approché, ce que je n'aime jamais beaucoup. Mon joli gant était boueux. Digne, sans un mot, Huguette saisit la balle rose et l'introduisit dans sa loutre.

Et dès ce moment, quelles que fussent mes bonnes intentions, je prévis que je ne convaincrai pas Huguette de régulariser sa vie. En eus-je du dépit? Je ne sais plus. Effrayée d'avoir à « traverser », elle tenait mon bras plus étroitement qu'il n'était nécessaire. Son visage délicat, drôle, me regardait de tout près. Elle était grande en somme, Huguette : ses yeux, du même brun roux que les cils, se trouvaient à la hauteur des miens — et sa bouche un peu large, souriante, aux courtes dents parfaites.

— Faut-il vraiment être sérieux, nous deux? — me demanda-t-elle de cette voix changée, sourde, — (« Une voix qui te trahit », lui avais-je dit en la serrant contre moi, et en riant un peu, enfiévré, huit jours avant. Nous montions en ascenseur vers un de ces domiciles fortuits, commodes, sinistrement discrets, desquels il faudrait que l'amour, apaisé, pût perdre à jamais le souvenir.) Oui, une voix légèrement rauque,

où déjà se devinait l'approche du juvénile orage qui en quelques secondes pouvait faire d'Huguette-enfant, une créature muette, sans retenue, à la fois délivrée et asservie et qui semblait, je dois l'avouer, possédée par sa propre ardeur bien plus encore que par rien d'autre.

Ce même soir, vers sept heures, Huguette se recoiffant (sa natte à reflets roux qu'elle tordait fouettait l'air derrière sa nuque) soupira soudain, l'air soucieux.

— C'est toujours ça qui me perdra!

Et son soupir fit monter ses épaules nues hors du cache-corset à jours. Avais-je à demander de quoi elle parlait? Non. La lampe de la chambre-aux-hirondelles éclairait mal, mais, dans la pénombre, la double lueur de lingerie et de peau fraîche en disait long. Les quelques meubles qui n'ignoraient presque plus rien de nos deux personnes et où gisaient encore plusieurs vêtements, ces meubles aussi commentaient la pensée de mon amie : le miroir à cadre-bambou avait déjà reflété plusieurs fois la figure d'une enfant consciente un peu tard de sa faiblesse, de son impétuosité dans le plaisir, et qu'assombrissait alors un nuage... oh! petit et rapide. Elle eut même un ton désespéré pour me demander le tire-bouton. Mais qui peut prévoir sur quelle branche sautera cet oiseau qu'est l'humeur d'une toute jeune femme? Une minute après, Huguette sachant que j'étais libre pour le dîner prenait plusieurs décisions : nous sortirions ensemble, elle retrouva dans son sac l'adresse d'un restaurant « épatant et pas cher », elle prendrait une cervelle et des écrevisses. La vie, souriant de nouveau à cette imprudente, me parut me sourire à moi-même. Et après avoir passé avec Huguette devant la cage en verre où brodait un argus-femelle, gardienne de clés, quand nous fûmes dans la rue, je connaissais de nouveau le goût du bonheur, — le vrai — qui ne réfléchit, ne prévoit, ni ne se souvient.

***

Plusieurs semaines passèrent, les arbres se préparaient au printemps; les jacinthes firent cercle autour du Rond-Point où refleurissaient les jets d'eau. Les *Variétés* reprenaient

Offenbach, Baron y clamait avec douleur que son habit d'amiral suisse avait craqué dans le dos. Tout semblait fait pour charmer. Mais je devais montrer Paris à deux jeunes cousins provinciaux vêtus de sombre. A peu près de mon âge, ils prenaient des notes dans la rue et se couchaient à dix heures, sauf leurs soirs d'Odéon. Leur père, ainsi que leur oncle, mon parrain, les rejoindraient bientôt, venant des Vosges pour leurs affaires. En attendant je les eusse voulus au diable : sans moi, ils restaient exprès à l'hôtel, inertes et lugubres, comme pour m'infliger des remords, — puisqu'il suffisait que je survinsse, même excédé, pour les voir infatigables soudain m'entraîner à la visite de n'importe quoi. (Moi qui, avant leur venue, chérissais les musées!) Et mon père, cruel, me dispensa gaîment du bureau pendant leur séjour! « Car il fallait être gentil », décida-t-il sans pitié. Un samedi de tempête, après les tours de Notre-Dame et l'Arc de Triomphe où l'on ne gelait pas moins, ils m'achevèrent au Grévin, dans les caveaux déjà pleins de crimes. A la sortie je les plaquai sauvagement tandis qu'ils me remerciaient — et je m'élançai vers l'*Hôtel Select*. Il me fallait de la tendresse. Mais je ne pus que corner une carte désolée. Depuis dix jours, en somme, ces touristes m'arrachaient à ma bien-aimée, et j'avais senti poindre en moi l'affreuse idée qu'un arrière-grand-père commun sème plus souvent la haine que l'amour entre ses descendants lointains.

Paris dressait des pylônes dorés et se décorait de guirlandes et d'oriflammes. La ville se faisait belle pour un jeune homme... Déjà maints balcons pavoisés déployaient sur des bandes d'étoffe ces trois mots en hautes lettres : *Visca o Rege Eugenio VIII*. Et le soleil qui faisait se gonfler les feuillages semblait encouragé dans ses folies de magicien par ses couleurs favorites, le rouge-vert-et-jaune qui palpitaient le long des mâts et sur les maisons. Un jeune célibataire, mince — des yeux bleus, un minuscule collier de barbe blonde, pour essayer gentiment de se vieillir... — et un roi! N'y avait-il pas là de quoi rendre plus coquette que jamais une République restée grande dame, et dont la capitale a pour cœur une place de la Concorde où débouche une rue Royale.

— Ce que Sanchez de Ayaldo doit s'agiter! — me dit Jules un samedi. — Monsieur le fils du ministre plénipotentiaire, pense donc!

J'avais toujours senti que Jules était snob, bien qu'il s'en défendît avec orgueil. Au fond, Sanchez l'éblouissait — surtout en un tel moment. Sanchez avait un an de plus que l'hôte royal qui le connaissait personnellement, depuis les régates de Monte-Carlo. Sanchez donnait d'un ton négligent quelques aperçus du caractère de S. M. comme s'il eût reçu d'Elle des confidences. Il avait ainsi surexcité Jules. Moi, j'avoue que j'aimais mieux ma mie ô gué, et n'étais que soucieux d'offrir le plus tôt possible à Huguette, au sujet de ma disparition, une excuse qu'elle jugeât valable. Mes petits bleus, arguant avec désespoir d'obligations familiales, ne l'avaient point arrachée à un silence où je lisais de fatals arrêts. La veille encore, l'argus-femelle de l'*Hôtel Select et du Passage*, m'avait asséné ce mot-couperet : « Absente! » puis était redevenue sourde-muette. Si bien qu'une heure après, dans un dîner de famille, je fus, par représailles, doucement atroce avec mes cousins, ne leur disant, la lèvre en fleur, que les choses qui pouvaient leur inspirer une incurable défiance d'eux-mêmes et leur rendre odieux le séjour de Paris. Du coup, ils renoncèrent au Château de Pierrefonds, aux Catacombes, aux Égouts, dont j'étais menacé, et ne rêvèrent plus qu'à leur province. Heureusement leur oncle Sylvain, mon parrain homme sérieux, arrivé de la veille et enrhumé, n'était pas là : je ne risquais pas de l'indigner en me montrant si cruel.

Ce fut, je crois, le lendemain vers six heures : je quittais le bureau que mon père m'avait fait réintégrer. Derrière la Madeleine, comme je décidais de renoncer pour toujours à Huguette, je la vis sur le trottoir. Elle seule y marchait lentement. Elle parut presque décontenancée, puis son visage prit l'expression mi-bougonne, mi-navrée par laquelle cette chérie tenait à me marquer parfois sa supériorité de femme. Sans m'attarder à cette diplomatie mimée, je passai gaîment mon bras sous le sien et lui proposai du porto. Elle riposta qu'elle n'avait ni soif ni faim, sur un ton destiné, je pense, à

me faire réfléchir. Mais les reproches attendus ne vinrent pas. Elle gardait l'air absent : je lui demandai où elle avait mal. Elle haussa les épaules. Ses yeux brillaient plus que d'habitude, et les devantures allumées l'éclairaient assez pour que je visse une infime ride entre ses sourcils merveilleusement tracés. Nous arrivions rue Caumartin, d'un pas vif : il me sembla qu'elle m'entraînait. Tout à coup, devant un bar :

— Cinq minutes d'arrêt! — dit-elle.

Assise à la petite table, Huguette chantonna. Je sentis qu'il ne fallait point épiloguer sur la quinzaine enfuie. D'ailleurs je discernais en Huguette un singulier état de bien-être, de confiance, jusque dans sa façon de se taire à mon côté. Elle s'appuya même contre mon épaule, comme pour s'y blottir : ma main qu'elle avait prise et qu'elle posa ouverte la paume en l'air sur la table sombre, elle en caressait les doigts, en réfléchissant.

— Crois-tu aux lignes de la main? — dit-elle.

J'assurai que oui pour ne pas la décevoir. Elle interrogea sa propre paume qui ressemblait à un coquillage allongé, puis secoua la tête et repiqua le peigne cintré qui dégageait sa nuque. D'où venait mon émoi tout neuf? Peut-être de ce que j'avais cru perdre Huguette et que, là, elle semblait contente.

— Un drôle de type, Jules! — fit-elle enfin en promenant son index au bord de son verre vide.

Un soupçon désagréable me traversa, qu'elle perçut, je pense, dans la question que je lui posai vite — car elle me livra le regard le plus loyal :

— Oui, je l'ai vu, — répondit-elle. — Il y a cinq jours. Par hasard. Oh! d'ailleurs, il s'agit bien de Jules!...

— De qui s'agit-il? — repris-je, inquiet de sa mine grave.

— Sortons, Georges.

Tandis que j'appelais le garçon, elle s'appuya toute à moi sur la banquette de cuir :

— Oui, tu es le seul qui se donnerait de la peine pour moi...

Comme promesse d'amour, cela était mince : mais quand on a cru tout fini...

— Zut! on verra bien! — lança-t-elle en se levant. — Mais ne file pas tout de suite.

Alors, prenant un autre air, espiègle, câlin, elle déclara que

je devrais bien lui « faire un petit plaisir ». J'acceptai, avec un secret espoir que je crus habile de ne point exprimer sur-le-champ; mais nous allions sans doute chez elle... Il pleuvait si fort qu'elle sauta dans un fiacre arrêté là, en lui jetant non pas son adresse, mais un numéro rue des Martyrs. Sans questionner, dès la portière claquée, je l'embrassai et retrouvai ses lèvres, qu'elle ne donna qu'avec une sorte de retenue : je ne brusquai rien. Même elle se mit à faire la conversation, ce qui n'était guère son genre. Pendant ce temps elle tenait ma main, comme pour s'encourager : elle avait rencontré Clara, son ancienne amie et celle de Ayaldo, chez le photographe. (Le photographe m'étonna, mais je ne dis rien). Elle était allée au théâtre avec une amie et l'ami de celle-ci (qu'il y avait d'amis dans son entourage!) mais ne parut pas entendre que je demandais leurs noms. Elle ajouta qu'elle irait peut-être à la campagne dimanche. Les journaux du soir faisaient clamer les vendeurs. Huguette me dit qu'elle avait peur de ces cris : ne trouvais-je pas que ça ressemblait à une « émeute anarchiste »? Je la rassurai. Elle changea encore de sujet, sans jamais se taire, ce qui gênait un peu mes approches. Elle me parla même, je crois, de la prochaine visite royale, de la décoration de l'avenue de l'Opéra qu'elle trouvait splendide. Une de ses amies — encore!... — travaillait à des toilettes pour la présidente de la République.

— Ce que ça va coûter, tout ça! — dit-elle effrayée. — Mais c'est chic; moi, j'aime bien. Tu penses que tu le verras, toi, le roi?

— Comme tout le monde, peut-être, dans la rue.

— Mais de près?

— Oh, non. Et toi?

Ce qui la fit bien rire — même elle me pinça. J'en fus charmé.

— Je croyais, — dit-elle, le nez à la portière, — que, par ton ami Ayaldo qui est ambassadeur...

— D'abord, c'est son père, — corrigeai-je.

— Mais est-ce que le fils, dans les ambassades, ça ne compte pas?

Expliquer eût été trop long. D'ailleurs, déjà elle pensait à autre chose. Moi aussi : je la tenais, moins distraite. Qu'il est

doux de fermer alors les yeux dans un fiacre sombre, anonyme. Celui-ci s'arrêta, hélas!

— Au moins, tu ne te moqueras pas de moi, — dit-elle avant de remuer.

Je le jurai. Nous descendîmes et, en payant, j'observai la devanture d'un grainetier, marchand d'oignons et de menus outils de jardin que contemplait Huguette. Des jacinthes posées sur des bocaux de verre pleins d'eau y plongeaient leur chevelure de racines nacrées, devant une panoplie de petits râteaux enrubannés. Dans des pots croissaient des trèfles-à-quatre arborescents.

— Ils se sont pas vrais, — décréta Huguette. — Ils ne valent rien, c'est du truc. La pancarte du porte-bonheur, là, n'est pas mise pour eux, — ajouta-t-elle, le doigt tendu.

— Tu connais cet endroit? — fis-je, perplexe, en regardant à travers la glace un panneau de carton où brillaient ces mots en or : « *Ici la veine probable grâce au petit compagnon idéal.* »

« Probable » me parut plein d'astuce. Le magasin où nous entrions sentait la terre humide, les pots et les canaris — car une grande cage occupait tout le fond du local où régnait une énorme dame courte, sur le devant de qui cliquetaient, suspendus, deux pince-nez symétriques. Vêtue d'une blouse gris vert, elle semblait une plante grasse géante. Mais Huguette n'avait d'yeux que pour un guéridon central surmonté d'un arceau de lierre artificiel. Un gamin rougeoyant, soufflant dans un vaporisateur à bouche, y couvrait de poudre d'eau un étrange troupeau aligné. De petits chiens en grès rugueux, poreux (saint-bernard, bassets) recevaient cette aimable pluie assis, ou bien sur leur quatre pattes, la queue fière; les uns gros comme une souris, les autres de taille double ou triple, mais tous de mine débonnaire. La plupart, chose étrange, verdissaient, un gentil pelage couleur d'émeraude ornant leur croupe et leur échine rougeâtre. Ils avaient des yeux d'émail bleu. Huguette, fascinée, les regardait. La dame changeant deux fois de binocle murmura :

— Je vois que Mademoiselle apprécie; elle est revenue...

Un grand cœur découpé pendait de l'arceau de lierre, avec ces mots : « LA VEINE! ».

— Ces petits animaux? — demandai-je à la dame qui acquiesça. — Et qu'ont-ils donc sur le dos?

— Du gazon spécial, — fit Huguette informée. — Tu vois, on sème sur le grès, sans terre. Ça pousse de deux centimètres au plus. Mais pas toujours!

— C'est là que la veine se montre, — dit la dame au sourire encourageant. — N'est-ce-pas, quand ça rate... (son sourire disparut). Oh! naturellement on ne peut pas garantir, — avoua-t-elle. — mais j'ai vu des exemples de chance extraordinaires.

Et l'adolescent joufflu, qui dévorait Huguette du regard, bredouilla :

— C'est bien meilleur que le trèfle à quatre. Pas de comparaison!

Alors un vrai visage de petite fille m'implora :

— Oh! paie m'en un, Georges! Si on se l'achète soi-même, ça coupe l'effet.

— Choisis, — lui dis-je, magnanime.

Elle hésita un moment. La dame et le commis, muets, laissaient le destin décider. Deux des quadrupèdes ne « valaient rien », selon Huguette. Le plus gros, mais le plus cher, la tentait : il avait un socle. Au regard interrogateur d'Huguette, je fis signe que j'étais prêt à un sacrifice.

— Je crois que le gros sera bon, — fit-elle. — Et puis si joli! Regarde, sa cuisse est déjà un peu verte.

— Couleur d'espérance, — dit la dame, — et pour enlever l'affaire : Arsène, apporte celui du docteur! Un docteur qui est en voyage et qui m'a laissé le sien en pension depuis hier. Il est de toute beauté.

C'était vrai. Arsène, religieux, nous présentait un étrange animal, gros comme un cobaye, vert cru, à queue en trompette de grès rouge, aux yeux d'azur, couvert d'un beau pelage gazonné.

— Celui qui plaît à Mademoiselle, — dit Arsène, — deviendra pareil. En moins gros.

— Un docteur, tu vois! — répétait Huguette convaincue.— Oui, je prends celui-là.

— Je vous conseillerai de le mouiller peu, Mademoiselle, — dit la dame. — Voulez-vous un de nos arrosoirs-bijou?

Elle en montra un écarlate, miniature, qui subjugua Huguette. Je consentis encore. Le tout, avec un *mode d'emploi* et de la graine dans un sachet de papier, coûta treize francs. L'animal fut logé en un carton que prit Huguette. Elle me laissa l'arrosoir : je parvins à l'insérer dans la poche de mon pardessus. Il fallut marcher à pas de velours jusqu'à l'*Hôtel Select et du Passage*, heureusement proche. On eût pu prendre Huguette pour une déménageuse de dynamite. Parfois elle murmurait :

— Tu es gentil, toi. C'est fou ce que tu comprends les choses.

Quand le pensionnaire fut installé sur la commode — ce qui demanda beaucoup de soins, — Huguette se laissa si bien embrasser que j'y vis déjà un retour de la chance, pour moi du moins. Notre dîner enjoué, de bon appétit, à la brasserie, n'entama guère mon optimisme, bien qu'Huguette m'expliquât un peu trop la confiance qu'elle avait en moi. Sa façon de me dire : « Je t'aime tellement » me parut préoccupée. Et si, le même soir, je la retrouvai tout entière, je dois avouer qu'elle montra, dans ses abandons même, quelque retenue, et qu'au moment où je la quittai, elle murmura :

— Peut-être que je vais me ranger?...

Elle était, à vrai dire, au lit, mais elle me serra la main avec sérieux et refusa tout nouveau rendez-vous.

— Tu te maries? — fis-je, plus anxieux que railleur, car j'ai toujours eu la perception assez juste de la minute où un sentiment se brise.

Je ne sais si elle sourit : elle se tourna d'un coup vers le mur, le nez caché dans son oreiller que ses cheveux couvraient presque. Jamais ses bras ne me parurent plus ravissants, avec l'épaulette de ruban bleu. Sur le pas de la porte, je lui dis au revoir, à voix basse. « Ici on peut faire tout, sauf trop de bruit », m'avait-elle souvent répété. Elle ne remua ni ne répondit. Mon dernier regard tomba sur la commode. Le saint-bernard impassible qu'éclairait pieusement la lampe verdirait-il pour Huguette et sa veine, à l'écart de moi?

JACQUES CHENEVIÈRE

(*A suivre.*)

LE BRIGANDAGE PENDANT LE DIRECTOIRE

Il n'est pas de mot dont il ait été fait sous la Révolution un usage aussi grand que ceux de brigand, de brigandage, et si le mot fut si employé, c'est que la chose elle-même prit un développement considérable, comme il arrive à toutes les époques de profonds bouleversements économiques et sociaux. Brigands donc, comme toujours, les malfaiteurs qui volent, qui pillent et qui assassinent : la France n'en avait jamais manqué, et, à la veille de la Révolution, elle en comptait tant encore que de très nombreux cahiers de 1789 ont inscrit parmi leurs plus importantes et plus urgentes revendications une augmentation et une réorganisation de la maréchaussée. Mais brigands, en outre, ces envahisseurs mystérieux et indéfinissables dont, à une certaine heure, en juillet 1789, la France entière crut la venue imminente et attendit l'arrivée avec une terreur indicible : brigands de fait, sinon d'intention, ceux qui, s'étant armés pour repousser cette irruption imaginaire, ne voulurent pas s'être armés pour rien et se tournèrent contre le château voisin, trop peu prompt à sacrifier ces droits seigneuriaux dont on avait d'abord annoncé la suppression entière et dont il fallait maintenant payer le rachat; brigands quand ils se soulevèrent contre les nouvelles lois ecclésiastiques ou militaires, les Vendéens et les Chouans ; et brigandes celles de leurs femmes qui prirent part à la guerre civile. Le mot de brigand a donc pris une extension considérable et inusitée : mais la chose en a pris une bien plus considérable encore, lorsque les effectifs ordinaires de l'armée du crime se grossirent de tous ceux qu'y firent entrer le chômage, la misère, la famine, l'affai-

blissement rapide de toute l'action policière et judiciaire, les violences des partis, les proscriptions avec toutes les occasions qu'elles fournissent et toutes les haines qu'elles amènent : enfin, et surtout, l'abaissement du niveau de la moralité publique qu'entraînent forcément de telles secousses.

Mais, à toutes les causes, d'ordre matériel ou d'ordre moral, qui devaient nécessairement amener une effrayante augmentation de la criminalité, d'autres se sont jointes d'ordre exclusivement financier, sur lesquelles ne s'est pas toujours assez portée l'attention. L'État depuis le commencement de la Révolution ne vécut que d'émissions d'assignats : après l'avoir quelque temps soutenu, fort mal d'ailleurs, ces émissions avaient fini par l'accabler. A l'avènement du Directoire, en brumaire an IV, l'assignat de 100 francs ne vaut guère plus de 22 ou 23 sous : continuant ensuite sa course vers le néant, course d'autant plus rapide qu'à mesure qu'il vaut moins on est obligé d'en imprimer davantage, il vaut 5 sous en ventôse an IV, et en prairial on pourrait voir le pain à 150 francs la livre en assignats : si on ne le voit pas, c'est qu'alors il y a déjà beau temps que personne n'en veut plus, et que la monnaie métallique, sortie de ses cachettes, a remplacé dans les transactions courantes le papier complètement effondré. Mais il y a tout de même un endroit où le métal, et pour cause, n'a pas remplacé le papier; ce sont les caisses publiques, qui, elles, n'ont pas pu le refuser, puisque c'est uniquement en en émettant qu'elles ont pu encore conserver un souffle de vie : et l'État ne dispose plus que d'une monnaie complètement illusoire, dénuée de tout pouvoir d'achat, et tombée à un tel état de nullité qu'il est devenu usuel de dire que passé Sèvres on ne trouverait pas un verre d'eau pour des assignats. D'où cette conséquence grave que les fonctionnaires, les agents de tout genre qu'emploient les administrations publiques, payés eux aussi dans la seule monnaie dont ces administrations disposent, sont dénués de tout moyen d'action et mis dans l'impossibilité de remplir leur Mission. Une lettre de l'administration de l'Isère du 22 messidor an IV a fait toucher du doigt cette vérité surprenante qu'il était plus avantageux d'être forçat que d'être chef de bureau : point de paradoxe dans cette assertion singulière, car un forçat est nourri avec

du pain, tandis qu'un chef de bureau ne reçoit que du papier avec lequel il lui est impossible de se procurer le pain nécessaire, à lui et à sa famille. On n'a pas ajouté, mais on aurait pu le faire, qu'une autre raison militait encore en faveur du forçat et contre le bureaucrate : c'est qu'en somme on n'était au bagne qu'autant qu'on voulait bien y rester, tant la désorganisation de toutes choses rendait impossible dans les bagnes et dans les prisons une surveillance et un entretien suffisants, si bien que les évasions étaient pour ainsi dire continuelles et que Dupont de Nemours a pu écrire un jour que tout le bagne de Brest avait quitté la chaîne. Aux organismes nécessaires pour défendre la société contre l'armée du crime, toujours prête à profiter de leurs défaillances, il faut des moyens sûrs d'existence et d'action : il faut des juges, des greffiers, des huissiers, suffisamment payés pour qu'ils n'aient pas la tentation perpétuelle d'aller chercher ailleurs des moyens de vivre; il faut des gendarmes qui ne manquent ni d'armes, ni de monture, ni de vivres, ni surtout de zèle ; il faut une police active disposant de tous les moyens d'action nécessaires ; il faut des communications aussi sûres et aussi rapides que possible entre les différents points du territoire ; il faut des bureaux éclairés et chauffés et munis de quoi écrire ; il faut une foule de choses qui paraissent si simples qu'on a maintenant peine à se figurer qu'elles aient pu ne pas exister, et qui cependant faisaient alors cruellement défaut. La pénurie était telle en cet hiver de l'an IV (1795-1796) que la dissolution de l'État et notamment des armées eût été inévitable si par un bonheur extraordinaire celles-ci n'eussent pas trouvé au dehors, grâce surtout à Bonaparte et à ses foudroyantes victoires, les moyens d'existence que la France était absolument impuissante à leur procurer. Qu'on lise plutôt ce que, dans un message de frimaire an V (décembre 1796), donc bien après Montenotte, Lodi, Salo, Lonato, Castiglione, même Arcole, le Directoire lui-même exposait aux Conseils : « Défenseurs de la patrie livrés aux horreurs de la nudité, leur courage énervé par le sentiment douloureux de leurs besoins, le dégoût qui en est la suite entraînant la désertion, les hôpitaux manquant de fournitures, de feu, de médicaments ; les entrepreneurs chargés de fournir aux besoins des armées n'arrachant que de faibles

parcelles des sommes qui leur sont dues, les routes bouleversées ; les juges, les administrateurs réduits à l'horrible alternative de traîner dans la misère leur existence ou de se déshonorer en se vendant à l'intrigue ; la police sans activité, sans force, faute de moyens pécuniaires, et en bien des lieux l'assassinat s'organisant. »

On ne voudra pas le croire, tant la chose heurte une foule d'idées reçues : la Révolution après avoir fait un si épouvantable, un si horrible abus de la peine de mort, en était arrivée à ce degré de misère de n'avoir pas de quoi faire guillotiner un criminel, la main-d'œuvre, s'il est permis d'employer une telle expression en cette funèbre circonstance, refusant ses services illusoirement payés. « L'exécution des jugements criminels est suspendue dans plusieurs départements, porte un message du Directoire aux Cinq-Cents du 5e jour complémentaire an V : les condamnés languissent dans l'attente cruelle de la peine due à leurs crimes : la cause en provient de ce que beaucoup de départements n'ont pas d'exécuteur et sont obligés d'appeler les exécuteurs des départements voisins » qui, bien entendu, répugnent à des déplacements très coûteux. Le Directoire se propose donc d'employer la rigueur, de punir ceux qui refuseraient leur office, et il ajoute (addition qui laisse supposer des atrocités encore plus grandes que tout ce que l'histoire a enregistré de plus révoltant à cet égard) « de veiller aussi à ce qu'ils ne s'y présentent pas d'une manière atrocement insolente, ou pris de boisson : en pareil cas les condamner à un emprisonnement d'au moins trois jours et d'au plus trois mois, pendant lequel temps ils seront tenus de faire les exécutions nécessaires, à l'effet de quoi ils seront extraits de la maison d'arrêt et de suite y reconduits jusqu'à l'expiration du temps déterminé par le jugement rendu contre eux ».

Un des premiers soins du Directoire, sitôt constitué, fut de faire ajouter un septième ministère, celui de la police générale, aux six ministères prévus par la Constitution de l'an III : dans sa pensée cette création avait surtout pour but la surveillance des partis politiques hostiles, dont le Directoire avait grand'peur. Mais ce ministère, qui allait être à Merlin de Douai en attendant Cochon de Lapparent, inaugura au con-

traire son existence en voulant savoir où en était la sécurité publique en France et adressa le 19 nivôse une circulaire aux commissaires du gouvernement près les administrations municipales, les priant de dire notamment ce que l'on pouvait attendre de la Garde nationale qui venait d'être l'objet d'une loi du 28 prairial an III, ainsi que de la gendarmerie sur laquelle on avait à diverses reprises légiféré au cours de la Révolution et dans laquelle s'étaient introduits bien des éléments indésirables. Les réponses sont curieuses et infiniment instructives : elles donnent une idée fort triste de l'espèce de décomposition dans laquelle la France était tombée. De la garde nationale rien à dire, car elle est inexistante; on n'a pu, ou pas voulu, la constituer. La gendarmerie existe, mais elle n'en vaut pas beaucoup mieux, tant elle est insuffisante, mal payée, manquant de tout et réduite à l'impuissance. Il faut citer quelques extraits de ces réponses qui font si bien toucher du doigt dans quelle erreur sont tombés les historiens qui, sur la foi d'une pièce de vers célèbre, ont voulu faire croire que la France était «belle au beau soleil de messidor». Il s'en faut du tout au tout.

Ham. — Les vols se succèdent; les grandes routes et les chemins de traverse ne sont rien moins que sûrs.

Tourcoing. — Les propriétés sont peu respectées par la misère publique de l'ouvrier et le relâchement de la morale, qui s'imagine que la liberté est de faire ce qui plaît. La gendarmerie fait son service avec assez de lenteur.

Auffay (Seine-Inférieure). — Les personnes et les propriétés ne sont point respectées. Le jour, les brigands se font délivrer forcément des subsistances. La nuit, les domiciles sont assaillis et forcés, les propriétaires maltraités, dépouillés et quelquefois incendiés. La gendarmerie est exempte de reproche, mais que peuvent 5 hommes pour courir 2 cantons où les brigands fourmillent et se multiplient chaque jour? Le nombre des mendiants est effrayant. Le même cultivateur en voit chaque jour plus d'un cent. Tantôt ils prient, tantôt ils menacent de meurtre ou d'incendie.

Auneau (Eure-et-Loir). — La brigade sédentaire en cette commune est composée de 5 cavaliers, encore leurs chevaux sont-ils entièrement ruinés et hors d'état de faire service; 2 ou 300 mendiants ou vagabonds narguent la gendarmerie ou

la supplient de les arrêter, persuadés, disent-ils, qu'on leur donnera du pain. Mais, dans chaque chef-lieu de canton ou du moins dans chaque brigade, il n'existe aucun dépôt ni maison de détention, et la gendarmerie, avare par nécessité de ses démarches se garde bien d'arrêter un vagabond dans la crainte d'être obligée de le transférer dans le chef-lieu du ci-devant district.

Mer (Loir-et-Cher). — Impossible de compter sur une fermeté nécessaire de la gendarmerie, qui a, depuis longtemps, des habitudes préjudiciables au service public, souvent chez les laboureurs avec lesquels ils ne cessent de faire des orgies, et d'être à pain et à pot.

Meymac (Corrèze). — Les gendarmes témoignent d'assez bonne volonté, mais manquent d'une infinité d'objets qu'ils réclament sans cesse. Ils sont dépourvus en partie d'objets d'équipement, d'habillement et d'armement. Il est douteux d'espérer d'elle un service que les circonstances rendent plus pénible que jamais. Le chef de cette brigade composée de 9 hommes ne sait ni lire ni écrire, ce qui est contraire à la loi et très préjudiciable au bien du service.

Champagnole (Jura). — Elle est soupçonnée d'être peu attachée à la chose publique, et surtout le brigadier qui se livre souvent à des murmures inconsidérés sur la modicité de sa paye.

Lons-le-Saulnier (Jura). — Une des causes essentielles de l'inertie de la gendarmerie est qu'elle n'est pas rétribuée. Il est difficile de faire les tournées quand on est obligé de les faire à pied, et de se nourrir souvent chez des citoyens intéressés à sa bienveillance.

Seillan (Var). — La gendarmerie, qui devrait être le fléau des vagabonds, des voleurs, des déserteurs, des émigrés, des prêtres déportés, en un mot de tous les scélérats, n'arrête personne, mange le pain de la nation et ne la sert point.

Saint-Barbat (Haute-Vienne). — La gendarmerie est dans un dénûment extrême : depuis deux mois pas de fourrage, depuis cinq, ni viande ni légumes. Sa détresse l'a engagée à faire un petit négoce pour vivre, ce qui entrave beaucoup son service.

Etc., etc...

Ce dernier cas est fréquent. Le commissaire du Directoire près l'administration départementale d'Ille-et-Vilaine écrit le 25 brumaire an V que plusieurs gendarmes font, au mépris des ordonnances, des métiers et trafics qui les détournent de leurs occupations, ralentissent leur zèle et paralysent leur surveillance. « D'une prompte réorganisation de la gendarmerie dépend le rétablissement et le maintien de la tranquillité publique : les vols se multiplient à l'infini : la terreur est si grande parmi les habitants des campagnes qu'aucun d'eux n'ose dénoncer les coupables... et ce silence enhardit au crime. »

En effet : et voilà pourquoi ils deviennent si nombreux en ces temps malheureux et sont généralement impunis, parce que les bandits, toujours très bien informés des mouvements de troupes qui viennent de se faire ou qui se préparent, ne manquant de rien, assez redoutés des populations pour être sûrs de n'être jamais dénoncés, sachant même que généralement on n'ose pas se plaindre, disposent dans cette lutte d'avantages considérables. Un utile conseil fut donné au gouvernement : stipendier quelques individus pour se faire affilier aux bandits et obtenir d'eux révélation de leurs plans; mais l'argent manquait absolument au Trésor. S'il avait été mieux pourvu, la lutte contre le brigandage lui aurait été infiniment moins difficile. Mais il était placé dans la douloureuse nécessité de faire quelque chose sans argent : aussi, longtemps, n'enregistre-t-il que des échecs.

Cette histoire est en général monotone, se composant presque uniquement d'une série d'assassinats, dont quelques-uns restés célèbres, par suite de circonstances fortuites. L'assassinat du Courrier de Lyon n'eût pas retenu l'attention publique, tant les arrestations et les pillages des diligences étaient alors chose quotidienne, si, pour une fois que la justice put sévir, elle ne s'était trompée et n'avait frappé à côté : la malheureuse ressemblance et la série de fatalités qui ont amené la confusion de Lesurques, dont l'innocence ne paraît pas discutable, avec le coupable Dubosc, est la seule cause pour laquelle cette affaire est restée si connue.

Huit jours auparavant avait eu lieu une effroyable tuerie dans le château de Vitry-sur-Seine, à deux pas de Paris; le propriétaire, le citoyen Petitval, un ci-devant que la Révolution

n'avait nullement atteint jusque-là, sa belle-mère, deux sœurs de celle-ci, trois femmes de chambre, avaient été sauvagement massacrées, sans que, troublante énigme, rien ne parût avoir été dérobé dans la maison; il n'y était resté vivant qu'un enfant de dix ans, maladif et souffreteux ; longtemps le mystère resta inexpliqué, puis l'explication vint enfin : des parents avides avaient intérêt à ce que cet enfant vécût et fût entre leurs mains pour empêcher une grosse fortune dont il était propriétaire de leur échapper. Affaire assez banale par conséquent, mais ce qui porte bien la marque du temps, c'est cette froide immolation de tant de personnes, c'est ce mépris de la vie humaine, cette facilité à verser le sang.

Qu'elles sont fréquentes d'ailleurs ces tueries de sang-froid, ces immolations de familles entières! Il n'est pas de jour où les journaux n'en annoncent. A la Celle-Bruère (Cher), dans une auberge égarée dans les bois, sept personnes sont égorgées et horriblement mutilées : à Porcieux (Var) un fermier est assassiné ainsi que sa femme qui a été tenue longtemps au-dessus d'un grand feu pour lui faire dire où était son argent ; à l'hôpital militaire de Strasbourg, un soldat malade est égorgé par les deux infirmiers qui le soignent et qui lui savent de l'argent. A Rouen un enfant de onze ans, méchant, se plaisant à faire souffrir les animaux et ses camarades, en tue un autre de quatre ans et demi, pour se venger de ce que la mère de celui-ci l'a grondé pour avoir coupé la queue à un chien. Les forfaits les plus épouvantables remplissent littéralement les colonnes de journaux. « Il n'est pas de jour qui ne nous annonce un nouvel assassinat, écrit *l'Ami des Lois* : on ne rencontre pas une connaissance qui ne nous apprenne une semblable nouvelle de son quartier; on craint de demander des nouvelles de ses amis éloignés; et le ministre de la police dort! » A l'autre extrémité de l'horizon politique des feuilles royalistes, *la Gazette française, le Miroir,* confirment ces faits déplorables tout en leur donnant une tout autre explication : leur thèse est que c'est à la Révolution qu'incombe la responsabilité de cette effroyable démoralisation du peuple : les lois sont trop faibles, leur exécution trop lente pour les circonstances où nous nous trouvons; la morale est pervertie, la religion supprimée ; l'idée juste de propriété

flotte entre les lois qui la protègent et les systèmes jacobins qui la regardent comme un vol public. — A en croire au contraire les feuilles républicaines, ce qu'il faut incriminer ce n'est pas la presse, c'est la pusillanimité, c'est la mauvaise composition des administrations, gangrenées d'incivisme, c'est la non-exécution de la loi du 3 brumaire : et elles appellent de tous leurs vœux des lois plus fermes, une politique plus sévère, une répression rigoureuse de ces infâmes libellistes qui empoisonnent l'opinion, ainsi qu'une recomposition de la gendarmerie choisie trop souvent en sens inverse du maintien de l'ordre et de la tranquillité publiques. Soucieuses cependant aussi de ne pas trop laisser croire que les hommes et les choses de la Révolution aient leur part de responsabilité dans cet effroyable développement du crime, elles essaient parfois de contester que la situation soit aussi tragique qu'on le dit : elles tentent quelques essais de statistiques — statistiques singulièrement fragiles — pour établir qu'après tout il n'y a pas tant de différence entre maintenant et autrefois; elles soutiennent par exemple que, sous l'ancien régime, il se commettait dans le territoire correspondant à ce qui était devenu le département de la Seine 900 crimes ou délits, que dans les 4 premiers mois de l'an V il y avait été fait 340 arrestations pour vol, meurtre, etc., ce qui pour une année entière en supposerait 1 020, chiffre qui n'avait rien de tellement excessif. Ce qui ne les empêche pas, en même temps et sans souci de la contradiction, de partir en guerre contre le ministre de la police Cochon de Lapparent auquel elles reprochent trop de mollesse et trop d'indifférence à défendre les bons citoyens contre les « égorgeurs royaux », car il était de doctrine dans le parti gouvernemental de présenter tout assassin comme un royaliste et tout assassiné comme un patriote. En réalité les essais de statistique qui furent alors tentés ne prouvent absolument rien, nul ne pouvant, en l'absence d'éléments sérieux d'information, nombrer ni les crimes d'autrefois, ni ceux du jour, et une seule chose étant certaine : c'est qu'on vivait avant la Révolution dans une sécurité non pas complète mais suffisante, et que depuis quelque temps on vivait dans une insécurité continuelle. On n'a pour s'en convaincre qu'à feuilleter *le Moniteur* de l'an IV et de l'an V et à faire le compte des vols

ou des meurtres qui y sont relatés presque chaque jour, même à Paris.

Puis il resterait à y ajouter tous ceux qui se commettaient à la campagne, précisément ceux qui caractérisent le mieux la méthode préférée des brigands du temps du Directoire. Sous le règne de l'assignat, l'extrême répugnance des cultivateurs à échanger contre un papier misérable les grains, alors si rares et si précieux, avait eu pour résultat de tuer complètement le marché libre (et là est la grande cause de la disette qui tortura la France pendant plusieurs années après 1789) et d'y substituer quantité de transactions plus ou moins dissimulées qui avaient fait affluer les métaux précieux dans les campagnes, où, étant proscrits et couverts de malédictions par la phraséologie officielle en honneur sous le gouvernement révolutionnaire, ils étaient restés, en s'y cachant soigneusement. Vers la fin de la Convention et les commencements du Directoire, on pouvait tenir pour certain, en cherchant bien, de trouver dans ou autour des maisons, dans de bonnes cachettes, plus ou moins de ce bon argent d'autant plus convoité qu'on en était maintenant plus privé. Il n'y avait qu'à faire peur, et, s'il le fallait, à employer la torture pour forcer les gens à parler et à faire connaître ces bienheureuses cachettes. Peu de chose à craindre, puisque la gendarmerie était nulle ou peu s'en faut, et que les voisins, apeurés, en général, ne bougeaient pas. Jamais les circonstances n'avaient été aussi favorables pour faire dans les fermes isolées des opérations très profitables. Il suffisait d'employer, avec tous les perfectionnements nécessaires, une pratique qui n'était pas nouvelle, car de tout temps le chauffage des pieds avait été employé par les bandits pour faire parler leurs victimes ; il n'y avait qu'à y recourir dans une plus large mesure et aussi avec quelques petits perfectionnements dont les brigands ne tardèrent pas à constater la grande efficacité ; ainsi remplacer le chauffage des pieds par des culottes de paille dont on affublait hommes et femmes et auxquelles on mettait le feu, chandelles allumées tenues sous le nez ou sous les aisselles, etc. Autre avantage nullement négligeable : le code pénal de 1791, par un souci louable à certains égards, puéril à d'autres, s'était efforcé d'établir entre le crime et la peine une propor-

tion tellement exacte qu'en cas de violence contre les personnes la peine fût exactement proportionnelle à l'incapacité de travail résultant de cette violence : incapacité de plus de 40 jours, 2 ans de prison ; bras ou jambe cassé, 3 ans ; perte de la vue ou des deux bras et des deux jambes, 6 ans de fers ; les atroces souffrances résultant du chauffage n'entraient pas en ligne de compte. Puis, chose plus grave encore, ces peines si minutieusement graduées de prison et des fers n'effrayaient plus personne, depuis que la preuve était faite de l'extrême facilité des évasions. C'était, a dit le Directoire dans un message, avec les débris de leurs premiers fers que les brigands reforgeaient l'instrument de leurs nouveaux crimes. On a cité au Conseil des Cinq-Cents l'histoire d'un brigand qui s'entendant condamner à 20 ans de fers par le tribunal criminel du Calvados répondit au président : « Citoyen président, au revoir. Si vous passez aux fers tout le temps que je n'y passerai pas, vous y resterez plus longtemps que moi. » Et le pire est qu'il disait vrai : quantité d'exemples en faisaient foi. Tout semblait donc réuni pour assurer aux chauffeurs de grands bénéfices, ou si, par un hasard peu probable, ils étaient arrêtés et condamnés, la perspective quasi certaine d'échapper au châtiment.

Une aggravation de la pénalité contre le chauffage s'imposait avec évidence : toutefois les doctrines soi-disant humanitaires qui, au début de la Révolution, avaient fait partie belle aux malfaiteurs — du moins trop souvent — étaient encore en honneur et elles venaient tout récemment d'inspirer au *Moniteur* (30 frimaire an V) un article singulièrement inopportun tendant à démontrer qu'on affaiblit la sécurité publique, loin de l'accroître, en sacrifiant à des inquiétudes factices les principes conservateurs de la liberté des personnes et de l'inviolabilité de leurs asiles. Ce fut Siméon, cet ancien professeur de droit à l'Université d'Aix et ancien assesseur de Provence, ce sage et ce modéré, échappé par bonheur aux persécutions terroristes qui épargnaient rarement les hommes de ce caractère et dans les Bouches-du-Rhône moins que partout ailleurs, qui eut la gloire de prononcer à ce sujet au Conseil des Cinq-Cents, le 18 germinal an V, le plus beau discours sans doute que jamais la tribune de ce Conseil eût entendu : « Théoriciens trop froids,

entrez avec moi dans cette maison des champs qu'habite un cultivateur aisé. Une troupe de brigands vient de s'y introduire à main armée. Les foyers auprès desquels cette famille infortunée devait trouver un asile vont leur fournir la plus cruelle des armes. Le feu est rallumé : il est lentement et violemment appliqué à interroger tantôt le père, tantôt le fils ou la fille, sur les endroits secrets où ils tiennent l'or et les effets précieux qu'on leur suppose. Ainsi un moyen que la justice employa autrefois contre le crime pour lui arracher, au profit du public, le nom de ses complices, ce moyen que l'humanité a justement proscrit malgré son utilité, le crime lui-même l'a saisi. Juge et bourreau, il commande par le feu et par les supplices... Témoins des cris que jettent les victimes de ces brigands, vous les perceriez de mille coups, châtiment trop doux de leur atrocité, et vous voulez que la loi... couronne leur spéculation en leur conservant la vie, parce que leur ingénieuse cruauté a dédaigné de tuer et mieux aimé torturer des êtres vivants, mieux aimé les rendre indicateurs et en quelque sorte complices des vols qui leur sont faits. Quand un nouveau mal se développe on lui oppose un nouveau remède. Des excès inouïs ou rares jusqu'à présent réclament un nouveau boulevard que sans doute vous ne refuserez pas... Nous avons adouci les peines avant d'avoir adouci les mœurs, et des châtiments assez grands sans doute aux yeux de la philosophie et de la raison sont devenus la dérision des brigands... Ne faites pas dépendre le châtiment non de la tentative consommée du crime mais de son issue, du hasard de la force des malheureux sur lesquels les brigands ont exercé leurs cruautés. Si le malheureux a révélé son secret, sa faiblesse sert doublement à son bourreau : elle lui livre d'abord sa proie et le préserve ensuite de la peine de mort s'il vient à être traduit en justice. A la honte de l'espèce humaine, la rigueur des peines convient plus que l'indulgence des lois. Je n'ai garde d'en conclure qu'il faut revenir à la sévérité de l'ancien code criminel : mais l'expérience nous invite à ne pas nous abandonner non plus à la séduisante douceur d'une philosophie abstraite qui voit les hommes comme elle voudrait qu'ils fussent, même dans leurs égarements et qui ne les voit pas tels qu'ils sont. L'homme féroce qui applique à la question ceux qu'il veut voler est un

loup enragé dont il faut délivrer la société. Qu'un sentiment d'humanité, louable dans ses motifs, mais faux dans son application, cruel envers le citoyen, ne ferme pas nos oreilles à la réclamation universelle. » Les Cinq-Cents votèrent le projet : les Anciens en firent autant peu après et la loi du 26 floréal an V punit de mort les violences exercées dans les maisons par gens armés et s'y étant introduits par la force des armes. L'impression générale des contemporains est que cette loi a un peu diminué le nombre des invasions de maisons par les chauffeurs, mais qu'alors a augmenté celui des agressions sur les routes.

On continua après le 18 fructidor à opposer au développement du crime le plus d'obstacles légaux que l'on put. Une loi du 4 vendémiaire an VI déclara responsables des évasions de détenus tous gendarmes, gardiens, concierges préposés à la conduite ou à la garde des individus arrêtés et les frappa en cas de négligence de peines d'emprisonnement proportionnelles à la durée de la peine dont les évadés étaient susceptibles s'ils avaient été jugés; en cas de connivence, de peines plus sévères encore et pouvant aller jusqu'à 12 ans de fers si l'évadé avait été passible de mort. Tout ceci n'était malheureusement que façade : le seul remède qui eût pu être efficace eût été un paiement exact et en monnaie de bon aloi des gages des gardiens et concierges, et ce temps était encore bien éloigné.

On s'avisa aussi de la grave lacune que contenait encore la loi concernant les chauffeurs : elle frappait bien les violences commises dans les maisons, mais elle était muette sur les attentats commis sur les grandes routes, attentats dont il semble bien que le nombre se soit accru dès que le métier de chauffeur fut devenu plus dangereux. Justement, très peu de temps après l'avènement des nouveaux directeurs issus du coup d'État du 18 fructidor et l'entrée en scène des nouveaux Conseils expurgés, se produisit à Villejuif un incident dont l'opinion fut fortement émue. Une diligence se dirigeant vers Sens fut arrêtée par une bande de 25 à 30 brigands : un des voyageurs ayant tiré un coup de pistolet contre eux fut tué, les autres forcés de descendre, dévalisés de tout ce qu'ils possédaient, et la voiture, rendue inutilisable, fut mise à l'écart.

Un quart d'heure après arrivèrent deux autres diligences, l'une à destination de Montargis et l'autre de Fontainebleau : les voyageurs furent soumis aux mêmes perquisitions, mais personne ne fut ni tué ni blessé, parce que personne n'avait fait aucune tentative de résistance. Même, plusieurs voyageurs ayant réclamé quelques objets sans valeur tels que passeports, cartes de sûreté, etc., on les leur restitua ; l'un d'eux ayant dit que son passeport était dans une petite valise qu'on ne put réussir à ouvrir, cette difficulté et l'exiguïté de la valise firent qu'elle fut rendue intacte à celui qui l'avait réclamée. Ensuite le chef de la bande se montra, dit à ces messieurs que, comme parmi ses *associés*, il pouvait peut-être se trouver des gens manquant un peu de délicatesse, il priait chacun d'eux de lui faire connaître exactement ce qui lui avait été pris afin que les parts fussent bien égales et que nul ne pût profiter de l'événement pour détourner à son profit des biens devenus biens de communauté. Une fois terminées toutes ces formalités, les voyageurs purent remonter en voiture et continuer leur route. — La part du comique l'emportait ici, pour une fois, sur celle du tragique : mais il était loin d'en être toujours ainsi et il n'était pas rare que le sang coulât. Puis un coup de main semblable, à deux pas de Paris, exécuté avec une telle hardiesse et avec des dispositions si bien prises, couvrait le gouvernement d'un tel ridicule qu'il fit peut-être plus d'effet sur l'opinion que n'eût fait un massacre général des voyageurs en question. Le 7 frimaire an VI Jean Debry prononça aux Cinq-Cents un vigoureux réquisitoire contre le brigandage : en lisant ces horribles nouvelles d'attaques à main armée de voitures publiques, d'assassinats de voyageurs et de courriers, ces détails de meurtres et de vols commis avec une espèce d'orgueil et d'effronterie bizarres, on se demandait s'il existait encore un gouvernement : il était devenu indispensable de ne pas laisser dire qu'un gouvernement républicain était peut-être moins apte qu'un gouvernement despotique à assurer ce but essentiel de toute association politique, la sûreté commune; il adjurait donc le Directoire de faire un message pour demander aggravation des peines contre le brigandage commis à main armée. Le Directoire obéit d'autant plus volontiers à cette suggestion qu'en réalité il

l'avait inspirée lui-même, et son message du 13 frimaire demanda peine de mort pour ceux qui arrêtent sur les routes les voyageurs et les voitures publiques, les malles des courriers, et qui cherchent ainsi à paralyser l'action du gouvernement en interceptant ses dépêches et en empêchant l'envoi des ordres les plus pressés : il réclamait en même temps une révision de la loi du 7 germinal an V sur la gendarmerie « rendue à une époque où les conspirateurs royaux commençaient à donner plus de développement à leur système de destruction de la République », une autre loi permettant de purger ce corps « des royalistes, des hommes insouciants, ineptes, immoraux, crapuleux, qui auraient pu s'y glisser et d'empêcher que leurs fonctions devinssent des places perpétuelles et irrévocables » ; enfin la mise des accusateurs publics près des tribunaux criminels sous l'action directe du pouvoir exécutif. Pour le Directoire, en effet, la grande cause du développement du brigandage était la mauvaise composition des autorités judiciaires et leur indépendance excessive à l'égard du pouvoir exécutif.

Tout ce que demandait le Directoire lui fut donné. La loi du 29 nivôse au VI porta peine de mort pour les vols commis à force ouverte sur les routes et voies publiques, pour les vols commis avec effraction extérieure ou escalade, ou par des rassemblements de plus de 2 personnes : une autre du 21 nivôse fixa comme il le voulait la durée des fonctions des présidents, accusateurs publics et greffiers des tribunaux criminels, c'est-à-dire, notamment, chargea le Directoire de remplacer les accusateurs publics et greffiers qui avaient été élus en l'an IV, déclara terminées au moment des élections de l'an VI (c'est-à-dire quelques jours plus tard) celles des accusateurs et greffiers élus en l'an V, et stipula que désormais les présidents des tribunaux criminels seraient élus pour 2 ans, les accusateurs publics pour 3, les greffiers pour 4. Enfin la loi du 28 germinal an VI sur la gendarmerie permit au Directoire de faire dans ce corps un certain nombre de changements auxquels il tenait beaucoup, et qui, malheureusement, ne paraissent pas avoir beaucoup amélioré sa valeur professionnelle et morale, loin de là, à voir les très graves critiques auxquelles elle resta en butte sous le Consulat de la part notamment des conseils généraux,

et les moyens radicaux qu'il fallut employer pour l'épurer. Donc le Directoire fut ainsi pourvu de tous les pouvoirs qu'il avait persévéramment réclamés et s'il était vrai, comme il le répétait, qu'il fallût s'en prendre des excès du brigandage à la mauvaise volonté des tribunaux et aux obstacles qu'il rencontrait dans l'administration, il allait pouvoir, mieux armé, mettre enfin un terme à ces horreurs et rendre à la France l'inestimable bienfait d'une sécurité suffisante.

Or, malheureusement, aucune différence ne distingue à cet égard l'an VI de l'an IV ou de l'an V; les journaux continuent à être remplis du récit des crimes les plus affreux, des plus horribles assassinats, des évasions les plus audacieuses. Des crimes atroces sont jugés au tribunal criminel de la Dyle. *L'Ami des Lois* du 24 prairial raconte l'histoire d'une bande de 5 brigands campés dans la Haute-Saône et détroussant les voyageurs, avec d'horribles détails : un procès monstre s'ensuivit où il ne fut pas posé au jury moins de 649 questions. *L'Ami des Lois* et plusieurs journaux du même parti avaient salué le 18 fructidor comme devant mettre un terme à la rentrée des émigrés, aux plans d'égorgement tramés contre les fonctionnaires républicains, et après le 18 fructidor la sécurité publique ne fut pas mieux assurée qu'avant lui. Même, à vrai dire, le 18 fructidor a plus contribué que nui au développement du brigandage, car il a forcé quantité de gens rayés provisoirement à quitter réellement la France, ou à aller chercher asile dans les déserts et les montagnes et à vivre d'une vie d'aventures : surtout dans les Bouches-du-Rhône (où Siméon déclare qu'on inscrivit sur les listes d'émigrés tous les citoyens ennemis des exagérés), qui doivent à cette circonstance, ainsi que les départements voisins, d'avoir eu alors une histoire particulièrement troublée.

Une prise importante qui signala le cours de l'an VI a pu toutefois consoler jusqu'à un certain point le Directoire de son impuissance à avoir raison du brigandage : ce fut celle de la fameuse bande d'Orgères, dont nombre de récits, et surtout celui de Fouquier dans son *Recueil de Causes célèbres*, ont popularisé le souvenir et qui est certainement l'épisode le plus connu de l'histoire du brigandage sous le Directoire. Voici, sous la plume alerte et expressive de cet auteur, toute la

bande qui se réunit un beau soir de vendémaire an IV à Olivet, près Orléans. Les surnoms — car dans ce monde-là les noms sont chose rare — sont significatifs et montrent à qui on a affaire : le Rouge d'Auneau, le Borgne de Jouy, le Borgne du Mans, Chat Gauthier, le Dragon de Rouvray, le Poitevin Grêlé, Charles de Paris, Berrichon le Noir, Sans Chagrin dit Breton Cul-Sec, qui a, dans l'histoire de l'armée du crime, de superbes états de services, car son père a été roué sous Louis XV et sa mère pendue sous Louis XVI ; puis voici l'élément féminin de la bande, Belle Rose, Belle Victoire, etc. ; puis François Lejeune, le curé des pingres, chargé de marier les couples; Jacques de Pithiviers, l'instituteur des mioches qui doit leur apprendre les secrets du métier, et le père Elouis avec sa machinette, une aiguille qu'il enfonce dans la plante des pieds des malheureux soumis au chauffage, d'une main si experte qu'il est sans exemple qu'on ait pu résister à cette effroyable torture : et tout ce ramassis d'abominables gredins qui va pendant 3 ou 4 ans terroriser l'Orléanais et le pays chartrain, pas assez pour que les populations se soulèvent contre eux, mais assez pour que les habitants témoins de l'audace des criminels et des insuffisances de la répression aiment mieux, trop souvent, acheter un peu de tranquillité, bien précaire d'ailleurs, par certains silences opportuns, ou même par certaines protections occultes qui se révéleront un jour en si grand nombre qu'il faudra renoncer à les poursuivre toutes. Quantité de châteaux, de fermes, seront successivement attaqués, avec des succès d'ailleurs très inégaux et des méthodes très différentes : tantôt on opère à la bombe, tantôt on s'introduit doucereusement sous prétexte de chercher un déserteur, tantôt on enlève un riche butin, tantôt chacun des participants à une affaire emporte pour tout butin une chemise et quatre sous. Çà et là des assassinats car si, en règle générale, les chauffeurs ne tuent pas, cette règle est loin d'être absolue. Çà et là quelques épisodes frappant particulièrement l'attention par leur atrocité, comme l'attaque de la ferme du Millouard près de Cercottes et les horribles traitements dont y furent victimes le fermier Fousset et sa femme, qui n'y survécurent pas ; ou comme l'assassinat des époux Horeau à Lèves, près de Chartres, par les époux Pelletier, qui avaient obtenu d'eux d'importants

secours, avaient ainsi conquis leur confiance, et s'en servirent pour introduire chez eux des assassins.

Cependant le moment approchait où toute cette série de crimes allait enfin trouver son terme. S'il y avait dans la gendarmerie d'alors de très mauvais éléments, il y en avait aussi d'excellents, tels le brigadier Vasseur qui, un jour — 10 pluviôse an VI, 30 janvier 1798 — eut l'heureuse chance de mettre la main sur le Borgne de Jouy, lequel, habilement interrogé, finit par révéler des faits extrêmement importante, les habitudes de la bande, les noms, les lieux de rendez-vous, la retraite secrète au Saut du Diable dans la forêt de Mériville, les affiliés, etc. Peu à peu les révélations se succédèrent en si grande abondance que, dès le 9 ventôse, le commissaire du Directoire près le département d'Eure-et-Loir annonçait l'arrestation de plus de 60 scélérats, le 25 ventôse de 129; le 6 messidor on parlait de 163 inculpés et on estimait que pareil nombre restait encore à saisir : c'était une erreur, car le nombre des inculpés détenus à Chartres monta un moment jusqu'à 760, mais n'y resta pas, il est vrai; quantité de gens dont la culpabilité semblait peu gravement engagée furent laissés de côté. Une instruction extrêmement laborieuse, conduite pendant 18 mois par le citoyen Paillard, juge d'instruction, aboutit à retenir 82 accusés, dont 37 femmes. Il y eut 400 interrogatoires, 95 paragraphes dans l'acte d'accusation dressé par un ex-substitut de Fouquier-Tinville, Gilbert Lieudon : 594 témoins furent entendus, 7 800 questions posées au jury, et c'est seulement le 9 thermidor an VIII que se termina ce procès gigantesque par 23 condamnations à mort dont 4 sur des femmes, 1 à 24 années de fers (le Borgne de Jouy, qui pour prix de ses révélations avait obtenu promesse de vie sauve), 39 autres condamnations aux fers ou à la prison pour des durées diverses et 19 acquittements. « La tempête révolutionnaire, dit au tribunal de cassation Viellard, président de la section criminelle lorsqu'y fut portée cette affaire sans précédent, avait pénétré jusqu'au limon de la société et l'avait soulevé jusqu'à la surface, qui en est encore toute souillée : les passions ont été des haines, les fureurs de tous les partis ont évoqué à leur aide tous les scélérats qu'elles revomissent aujourd'hui de toutes parts; l'impunité a décuplé

l'audace; tous les crimes ont conspiré contre l'ordre social et en ont sapé les fondements. Il est temps que toutes les autorités conspirent pour les raffermir, il est temps que de grands exemples attestent le retour de la justice, inspirent un salutaire effroi à ceux qui seraient prêts à se jeter dans la route du crime, et rassurent ceux qui, pour prix des nombreux sacrifices que le gouvernement exige d'eux, ne lui demandent que sa protection pour leurs personnes et leurs propriétés. » Impossible de mieux résumer les raisons de l'augmentation effrayante de la criminalité par et pendant la Révolution, présentées ici en dehors de toutes les préoccupations politiques, si souvent mêlées à cette question comme pour la compliquer et la dénaturer.

Le jugement reçut son exécution à Chartres, le 12 vendémiaire an IX, en présence d'une foule considérable. Toute la bande n'avait pas été prise : 4 de ses affiliés ne tombèrent que plus tard entre les mains de la justice et furent condamnés à mort par le tribunal criminel de l'Ain, le 21 thermidor an VIII. Dans la nuit du 22 au 23 vendémiaire an IX arriva le rejet de leur pourvoi : quand, le 23 au matin, on pénétra dans leur cachot pour les mener au supplice, on eut la profonde stupéfaction d'en voir 3 libres de fers, armés de coutelas, en train de briser les fers du quatrième et résolus à se défendre en désespérés. La troupe fit feu, ils se frappèrent les uns les autres et furent conduits tout sanglants à l'échafaud : un d'eux, Hyvert, s'était plongé son couteau dans la poitrine.

Il ne semble pas que la capture de la bande d'Orgères ait beaucoup affaibli le brigandage. Les événements continuaient d'ailleurs à le servir. La conscription, établie par la fameuse loi Jourdan du 19 fructidor an VI, était nécessaire, mais elle devait fatalement accroître beaucoup le nombre des insoumis, tous appelés plus ou moins à vivre du brigandage, tant était profonde alors l'horreur de la jeunesse française pour le service militaire. Le découragement était général, l'esprit public complètement affaissé, rien ne restait plus du grand enthousiasme patriotique de 1792-93, sinon la constatation affligeante que le grand effort de ces temps héroïques avait été inutile, puisque tout était à recommencer. On put quelque-

fois — pas toujours — faire partir les conscrits, beaucoup moins les faire arriver, encore moins les faire rester : sans parler des départements ci-devant belges où la résistance alla jusqu'à la guerre, il y eut plusieurs départements français où des insurrections se produisirent contre la gendarmerie chargée de faire partir, et en pareil cas les autorités civiles s'éloignaient volontiers, étant fort peu tentées, et fort peu capables aussi, de sévir. En même temps une désertion considérable tendait à désorganiser les armées, non point par un anéantissement quelconque du sentiment patriotique, une telle allégation dépasserait la vérité, mais par suite de l'effroyable dénûment qui régnait dans les armées. L'armée des Alpes surtout était en proie à une véritable famine qui forçait les hommes à déserter par bandes de 5 à 600 à la fois. Il semblait véritablement que l'armée fût destinée à fondre tout entière. Si critique était la situation que Ricard, commissaire du gouvernement près le département du Var, épouvanté de cette désertion quasi universelle, souhaite qu'on envoie aux îles Sainte-Marguerite les troupes de soldats sans armes et sans pain qu'il voit passer presque quotidiennement sous ses yeux : les renvoyer au front dans une telle pénurie serait sans doute hâter encore davantage la dissolution complète de l'armée. De tous côtés périls et embarras : les royalistes se soulèvent dans la Haute-Garonne, les revers que la France subit un peu partout rallument en Bretagne la grande guerre, à peu près terminée depuis 5 ans. Partout la situation est en l'an VII plus sombre qu'elle n'a jamais été. C'est pour le brigandage une chance de plus de succès.

On ne sait opposer à toutes ces difficultés qu'un redoublement de rigueur : par la loi dite des otages du 24 messidor an VII, les ci-devant nobles, les aïeux et parents d'émigrés ou d'individus notoirement connus pour faire partie des rassemblements et bandes d'assassins sont déclarés personnellement et civilement responsables des assassinats et brigandages commis dans leurs départements, cantons et communes en haine de la République : elle veut qu'ils soient internés à leurs frais dans un même local sous la surveillance des administrations centrales et municipales, et que pour tout assassinat

d'un fonctionnaire public ou d'un défenseur de la patrie soient déportés quatre de ces otages, pris en premier lieu parmi les parents nobles d'émigrés, en second lieu parmi les parents d'individus faisant partie des rassemblements; en outre les otages seront frappés solidairement d'une amende de 4 000 francs pour tout fonctionnaire ou défenseur de la patrie assassiné, plus une indemnité de 6 000 pour la veuve et de 3 000 pour chacun des enfants. L'extrême rigueur de cette loi, déclarée applicable à divers départements de l'Ouest et du Midi, eût déchaîné de nouvelles fureurs : elle était plus faite pour exaspérer que pour intimider. Ce fut peut-être une heureuse chance pour le gouvernement qu'elle fût venue trop tard pour être appliquée; ses embarras en eussent encore été accrus.

Partout, à la veille du 18 brumaire et encore quelques semaines après cette mémorable date, il n'est bruit que de brigandages, d'enlèvement de fonds appartenant à la République, de meurtres accomplis avec une férocité singulière. En Bretagne, en même temps que la vraie guerre se renouvelle, les Chouans redoublent d'audace, et aussi les faux Chouans, ramassis de déserteurs, de mendiants professionnels, de criminels s'affublant au besoin de chapelets et de scapulaires pour mieux tromper, épouvantant par leurs crimes tout le pays jusqu'aux environs de Caen, où opère la bande Cornu, dont Charles Le Goffic a raconté les sinistres exploits. En Vendée la chouannerie a moins de prise, mais la ruine des paysans, le manque de pain, les brigands dont le pays est infesté, les incendies, les vols à main armée prolongent encore les maux de la guerre civile. Le commissaire du gouvernement près le département de Saône-et-Loire relate plusieurs assassinats « dont on ne peut attribuer la cause qu'à la démoralisation générale et à l'affluence des réquisitionnaires et autres militaires déserteurs, soutenus et encouragés par les prêtres et protégés par les tribunaux. » Lyon sert de repaire à des bandes de brigands qui se répandent dans les campagnes, pillent les courriers et les voyageurs, commettent des vols de tout genre et presque chaque jour d'horribles assassinats. Plus on s'avance vers le Midi, surtout dans les parties sauvages et montagneuses du Midi, plus s'allonge la liste des crimes et des brigandages. Les confins du Gard et de l'Hérault sont depuis longtemps le

théâtre des incursions du curé Solier, si justement surnommé Sans Peur, prieur de Solognac, énergique rejeton d'une famille de vingt-neuf enfants dont le père, protestant converti, avait été président à la cour des aides de Montpellier, et qui, à la tête d'une bande toute dévouée, arrêtait les diligences, enlevait les fonds du gouvernement, chauffait et tuait au besoin. Le 20 prairial an IV Antoine Pellet fut une de ses victimes. C'était l'arrière-grand-père de Marcellin Pellet, qui a raconté par le menu, avec un certain ressentiment qui s'explique, mais qui apparaît peut-être un peu trop, l'histoire à coup sûr fort peu ecclésiastique du curé Sans Peur; elle est à la veille de se terminer, car Sans Peur va être pris en floréal an VII, et mis à mort. L'Ardèche, de tout temps assez riche en brigands, l'est plus que jamais dans ces temps troublés et la terreur y est si grande qu'un rapport de l'adjudant général commandant le département note ce trait significatif que, la plupart du temps, les juges de paix n'ont même pas connaissance des vols et des assassinats qui se multiplient : Suchet (un frère du futur maréchal), commissaire du gouvernement près le canton de Largentière, échappe par miracle, son chapeau troué de balles, à une tentative d'assassinat : si elle avait réussi, il eût été le quatrième commissaire de ce canton qui eût péri de mort violente. De la Vaucluse le président du tribunal de police correctionnelle d'Avignon écrit en frimaire an VIII : « Les assassinats et les vols s'y succèdent avec une rapidité étonnante, sans compter une infinité de crimes qu'on tait par frayeur et qui ne parviennent pas aux autorités constituées. La justice est comme paralysée : les témoins n'osent pas venir déposer de crainte d'être assassinés... Les routes sont pleines de voleurs; on y arrête les voyageurs à tout pas, on saisit et on amène à la maison d'arrêt grand nombre d'individus qui n'ont aucun passeport, qui cachent le lieu de leur domicile; on a bien la persuasion que ce sont eux qui commettent tous ces assassinats et tous ces vols, mais on n'a aucune preuve; souvent j'écris aux administrations municipales qui me sont indiquées par eux pour prendre des renseignements sur leur compte, mais la plupart du temps elles ne répondent pas. » Enfin, pour avoir une idée de la situation des Bouches-du-Rhône et des environs, voici un relevé (très incomplet d'ailleurs et très abrégé) des principaux attentats

de fructidor an VII, vendémiaire et brumaire an VIII : 6 fructidor, massacre du président de l'administration départementale de Saint-Zacharie; 10, un adjudant général est dévalisé; 12, un maçon assassiné à Aubagne; 15, un officier de chasseurs est dévalisé par 5 brigands qui le blessent d'un coup de feu; le 18, 50 égorgeurs assaillent à Roquefort une brigade de gendarmerie, tuent un gendarme, en blessent 5 autres; le 21, le général Quentin ne peut atteindre une cinquantaine d'égorgeurs équipés et masqués qui ont arrêté et pillé plusieurs voitures. Puis vient toute une série d'officiers volés, de courriers arrêtés, de percepteurs dévalisés. Comme pour couronner le tout, le 20 brumaire sont arrêtées et pillées, entre Saint-Maximin et Aix, non loin d'un dépôt de gendarmerie, 2 voitures dont l'une contient les couverts, les chandeliers, les armes turques, les châles, l'argent comptant, etc., qu'a rapportés d'Égypte le général Bonaparte.

Cette injure personnelle faite au chef du futur gouvernement de demain était inutile d'ailleurs pour lui rappeler que le premier de tous les devoirs qui s'imposent à un gouvernement est d'assurer l'ordre public et de le défendre vigoureusement contre les scélérats qui se font un métier de le troubler. Il avait une trop haute idée de sa mission pour avoir aucune hésitation à cet égard, et il va en conséquence entreprendre contre le brigandage une lutte qui ne sera pas d'ailleurs la moins dure de celles qu'il aura à soutenir, et où il triomphera, mais non sans peine.

MARCEL MARION,
de l'Institut.

ABSENCE[1]

— J'éteins? — demanda-t-elle.

Chaque soir, ou presque, au moment de se joindre, c'étaient la même demande, la même réponse, rituelles, presque religieuses par le passage qu'elles signifiaient du mode diurne au mode nocturne, d'un état premier de leur amour à un état second. La vérité de leur couple commençait là, habitait là — en ce puits de ténèbres où le bruit du monde extérieur n'arrive plus, où les images extérieures s'effacent plus inconsistantes que celles des rêves, où la réalité unique est l'accomplissement de cette vie unique où s'absorbent deux corps étreints. La nuit et l'amour ne repoussent la lumière que pour mieux émettre, comme la mer ses phosphorescences, leurs propres clartés. De quoi l'amour du jour saurait-il vivre sinon d'un reflet pâle, mais qui demeure, de l'amour des nuits?

Leur couple... C'était là, dans cette chaude obscurité qu'il trouvait sa fusion parfaite. Il arrivait à Juste de songer à d'autres femmes, à d'autres amours qui n'étaient jamais parvenus à le sortir de lui-même, à le délivrer de la solitude, au temps où son incrédulité désespérait d'atteindre l'âme par la chair. Avec elle, dans la nuit, ils n'étaient pas deux, mais un, — grande merveille — un seul être mais cent fois accru, gonflé de puissances confondues et multipliées.

Il n'aimait pleinement que les yeux fermés, dans le mystère clos de cet être obscur qui était elle en étant lui. La lampe allumée, quelles que fussent leurs ardeurs, quelque goût qu'il

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 mars.

eût d'ajouter au plaisir le spectacle de sa beauté, les retenait, les divisait. Les accords essentiels, les serments et promesses qui engagent les êtres et la vie, qui les lient à l'absolu, c'était dans cette nuit de leur amour qu'ils les avaient eus. « Je viendrais à te perdre, je ne pourrais pas y survivre... Je ne serais jamais à un autre qu'à toi. » Grandes paroles, cris sincères (il ne les eût crus d'aucune autre) qui interdisaient le doute, qui le tenaient à la foi.

... Elle venait de les lui redire. Il la sentit glisser hors de ses bras, s'agenouiller comme autrefois quand elle murmurait, pour la seule douceur de cette humble posture : « Merci ou pardon. » Il tenta de la garder.

— Laisse-moi, — dit-elle... — C'est ainsi que j'aime à te parler.

***

Dormait-elle?... Des béatitudes où le plaisir le laissait, il venait brusquement de s'éveiller. Le plus souvent, perdu en son anéantissement, il ne la sentait pas s'arracher la première, ne l'entendait pas partir. Ni d'une caresse, ni d'une parole, elle ne troublait cette perte de conscience qui prolongeait pour lui l'amour jusqu'aux marches du sommeil. Il ne s'endormait que plus tard, quand, par le retombement du drap, la fraîcheur de la place laissée vide, son être dilaté dans la chaleur du couple retrouvait peu à peu la solitude de son corps.

Dormait-elle?... Il devait être très tard ou déjà très tôt. Les fenêtres entre les rideaux tournaient au gris. Il chercha son visage. Elle paraissait morte. Ses cheveux emmêlés, noués par touffes en courts serpents, contournaient l'oreille et la joue, mordaient au sommet du front. Elle semblait sucée de toute vie. La pâleur de l'aube durcissait ses traits, les purifiait : le nez droit dont l'aile était froncée en une immobilité de pierre, la tempe touchée de céruse sous le cerne de l'œil fermé, la bouche lourde dont les lèvres, leur fard perdu, gardaient l'aspiration goulue du baiser. Où avait-il vu, dans le même épuisement, la même pose avide et sans vie, semblable face? Il la reconnaissait... Presque aussitôt il se souvint : *la Furia addormentata.*

Il l'avait sur sa cheminée cette tête de *Furie endormie*, dont à un voyage récent elle avait rapporté de Rome la photographie. Il avait été effleuré par un rapport étrange entre cette figure de Méduse ensevelie dans le sommeil et certains aspects, certains traits du visage d'Anne. Mais jamais comme à cet instant... C'était, sous l'envoûtement de l'amour et du repos, il ne savait quoi de brutal, d'inapaisé, de ravageur, de meurtrier qui transparaissait. Il revit, crut revoir, mais si vite qu'aussitôt il les oublia, d'autres visages d'Anne, de l'Anne du jour, surpris par instants très fugitifs, sous cet angle, dans cette expression rentrée de violence et de dureté sans rapport avec ses façons d'être. Quand Lupé était là, par exemple, à deux ou trois reprises... Et sur ses photographies, ses photographies qu'elle détestait montrer, où elle avait ce regard inhumain de Langle, celui de sa carte de presse où René Sandre avait, disait-elle, une figure de « femme de chambre assassine ».

Ignorait-il quelque chose d'elle? Que réservait-elle à son destin? Elle, l'absence, l'avenir?

Il appuya sa main sur l'épaule nue. Elle était froide. Son sommeil resta insensible; cependant, après un temps, elle se dégourdit tout entière, corps et visage, d'un lent mouvement.

— Tu ne dors pas, — demanda-t-elle —. Quelle heure est-il?

— Presque jour.

— Il faut que je me sauve.

— Non...

— Si, mon chéri. Il faut... Appelle-moi demain matin, ou je viendrai.

Elle s'échappa. La fatigue reploya Haudouard sur l'oreiller. Quand elle sortit, sans bruit, sans aucun signe, il entrouvrit les paupières juste pour apercevoir, s'effaçant dans la porte, l'épaule blanche et la robe de satin noir.

***

Elle vint vers dix heures. Il achevait péniblement un article. Il avait peu dormi, se sentait la tête brumeuse.

— Êtes-vous prêt pour vos courses? Qu'est-ce que vous avez à faire?

Il consulta le carnet.

— Cook... passeport... journal. Un télégramme à mettre... et vous?

— Moi, un essayage... Une course pour mon père. On tâchera de faire tout ensemble. J'ai pris la voiture.

Une petite Mathis qu'une amie lui avait cédée à bon compte. Elle l'y voiturait avec tendresse ou complaisance selon les jours.

— Dépêchez-vous, — fit-elle. — Ce matin votre chauffeur est mal luné..

Il traînassait.

— Qu'est-ce qu'il y a, ma petite Anne pratique?

L' « Anne pratique » était celle des commissions, des épreuves corrigées, la femme modèle qui mettait de l'ordre dans les factures, tarifait les articles, l'Anne de jour, précise, brusque et dévouée qui s'était formée — beaucoup à l'usage de Juste — dans ces derniers mois.

— Rien, j'ai mal dormi... Pressez-vous, — dit-elle.

Elle semblait, en effet, d'humeur assez sombre ce matin.

Elle le posa à la Madeleine, devant l'Agence Cook où elle le retrouva quelques minutes après devant des horaires et des plans de paquebot.

— Voilà, — dit-il... — Un bateau le 20, dans trois jours : Un allemand, le *Rio Panuco*. Un autre le 4 mai : l'*Espagne* de la Transat. C'est le meilleur évidemment, mais c'est dans dix-huit jours, et pas de retour avant octobre par cette voie-là... Qu'est-ce qu'il faut faire?

Il exposait tout cela comme pour un autre, souhaitant qu'elle décidât pour lui de la date... et du départ. Elle trancha.

— Si vous êtes décidé, que ce soit le plus vite... Le 20, pourquoi pas?

Si « vous êtes décidé... » L'était-il?

— Alors *Rio Panuco*? — demanda l'employé. — Vous réservez?

Il tergiversa deux minutes, feuilleta les plans, attendant quelque chose qu'elle ne disait pas.

— Alors? — fit-elle.

— J'ai tout le temps, — dit-il. — Je repasserai.

— Où cela, maintenant? — demanda-t-elle la main au volant.

Il lui allait assez que ce fût elle qui pressât le mouvement, qu'elle pensât : « De lui-même il abandonnerait ce voyage. » Devant l'engrenage du départ il se sentait paralysé par une inertie soudaine, un malaise — remords ou crainte — qu'il ne pouvait pas écarter. En même temps l'idée de ne pas partir ouvrait en lui un abîme de regrets. Il alluma une cigarette.

— Alors où ça? — redemanda-t-elle.

Il resta le nez en l'air, engourdi de fumée et d'incertitude. Enfin...

— Et toi... Où dois-tu aller maintenant?

— Je te l'ai dit... chez Jenny, essayer une robe.

— Encore?... ça fait au moins trois.

C'était lui que l'avait incitée à commander les deux premières.

— J'ai l'intention de beaucoup sortir ce printemps, affirma-t-elle avec décision.

— Drôle d'idée!

— Vous ne voulez pas tout de même que je m'enferme pendant que vous voyagerez, — fit-elle avec une nuance quelque peu aggressive.

— Elle ne veut point que je parte, — traduisit-il.

— Je vous ai dit, mon chéri, que si vous ne voulez pas que je parte, que si je dois garder un doute à votre sujet, j'aime mille fois mieux ne pas partir. Sommes-nous d'accord?...

— Ai-je ta parole? — ajouta-t-il moins impatiemment. — Ta parole de m'attendre. Tu me comprends.

— Voyons, Juste... Je vous l'ai dit et redit cent fois. C'est juré. Pourquoi en reparler... et surtout à propos de robes...? Et bien, où allons-nous maintenant?

Elle ne voulait décidément rien faire pour entraver le cours des choses.

— Passons au journal, — dit-il, plus résigné que soulagé.

Il y avait encore un espoir qu'au journal les choses ne s'arrangeassent point.

Après son essayage elle revint l'attendre, rangée le long du trottoir.

— Alors? — fit-elle — quand il entra dans la voiture.

Il la vit le teint défait, l'humeur jaune. Elle paraissait avoir la migraine.

— C'est réglé, — dit Juste. — Ils ont été larges.

Il prit sa main, chercha son regard et le vit buté droit devant elle, à travers la vitre, sur le trottoir. Elle eut un soupir bref aussitôt ravalé, lâcha son frein, donna l'allumage.

— Il ne vous reste plus que le télégramme, — dit-elle d'un ton qui voulait être dégagé. — Je le mettrai cet après-midi si vous voulez.

— Il y a aussi la place à retenir, — rappela-t-il. — Mais cela peut encore se remettre...

Il essaya de le penser, de se donner une dernière chance de faire marche arrière. Il était trop tard. Elle avait déjà embrayé.

***

Ils passèrent la soirée au Théâtre de l'Avenue, à une « générale ». L'auteur, Michel Odet, un cousin d'Haudouard, les y avait invités ensemble.

Ils recherchaient volontiers ces occasions de paraître côte à côte. Parmi leurs relations qui, du côté d'Anne, commençaient à s'étendre, leur liaison prenait figure de fiançailles. Sans parler de l'échéance ils avaient pris l'habitude de considérer et de faire admettre comme certaine cette régularisation.

Juste qui n'aimait le monde que par passades et n'y reprenait goût qu'à cause d'Anne avait noté chez elle à cet égard une évolution plus pressée que la sienne. Cela l'étonnait d'elle qui, autrefois, sortait assez peu ou seulement dans le cercle plus obscur des amis de René Sandre — le milieu philosophique de Langle lui était, sans qu'elle s'en expliquât, devenu odieux. — Elle avait longtemps affecté pour « les gens » un dédain assez hautain de fille de philosophe où se dissimulait peut-être l'ambition refoulée de René Sandre. Cependant, depuis deux ou trois mois, elle commençait ouvertement à « aimer ça ».

Sa phrase du matin : « J'ai l'intention de beaucoup sortir ce printemps », Juste l'avait encore sur le cœur. Au théâtre il revint sur ce sujet à propos de la robe essayée.

— Alors, filiou, vous comptez beaucoup vous montrer en mon absence...

— Mais oui... vous croyez que je veux avoir l'air d'une femme qui se cache pour pleurer.

— Allons, avouez que vous aimez ça, mon enfant.

— Oui et non... surtout à cause de vous, mon petit Juste. Mais vous-même?

— Oh! moi...

« C'est un peu moins nouveau pour moi », se retint-il d'ajouter.

A la sortie, dans la mêlée, ils serrèrent des mains chacun de leur côté. Elle le rejoignit sur les marches du théâtre, assez animée.

— Goehl propose d'aller souper avec les Odet, en toute petite bande... chez *Florence*?

Juste renâclait d'ordinaire devant ces occasions de prolonger la nuit qui, à son goût, en abrégeaient le meilleur et lui valaient, aux lendemains, un labeur migraineux sur son travail.

— Cela vous tente? — fit-il sans entrain.

— Comme tu voudras. On pourrait peut-être, jusqu'à une heure, une heure et demie, pas plus tard...

— Avec Goehl, le musicien? Je croyais qu'il vous assommait.

Goehl était un compositeur plus très jeune, mais très bruyant dont les triomphes à son heure avaient été considérables à l'Opéra-Comique, à la Gaîté et au Trianon avec des œuvres lyriques, quelque peu périmées mais populaires. Des succès féminins que son âge n'avait pas découragés l'aidaient à relever son prestige musical; il jouissait d'une légende avantageuse de don Juan sur le retour.

— C'est pour fêter la générale de Michel qu'il invite... A cause des Odet, ce ne serait peut-être pas gentil.

Il céda sans entrain en l'honneur des Odet.

— Et il faudra regarder Goehl danser avec vous? ironisa-t-il quand ils furent dans la petite voiture.

— ... Pendant qu'il me dira : « Je défaille quand je respire vos cheveux. » Il est gonflant, ce pauvre type et d'un pompier...

— Gonflant... pompier... Où pêchez-vous ces jolies expressions, René Sandre?

Il la reprenait quelquefois sur des mots assez communs dont la provenance le troublait : était-ce dans les impri-

meries où elle portait sa copie que René Sandre récoltait ce vocabulaire insupportable dans la bouche d'Anne Langle? Ou bien fallait-il voir là un legs de ses années mystérieuses de « garçonne »?

Elle rougit, un peu vexée, d'autant qu'en toilette du soir très décolletée, mais sévère, elle était Anne Langle dernier style. Elle se rattrapa sur le dos du pauvre Goehl : « Ce qu'il peut être vieux jeu. Avec cette figure de Louis XIV sans perruque, ces mêmes phrases qu'il rabâche en roulant des yeux à toutes les femmes. »

— Il faut croire que cela prend, — remarqua Juste. — Il en a eu d'assez belles... Comment t'expliques-tu cela, toi qui le connais?

— C'est incompréhensible... Les moutons de Panurge, il faut croire. Moi, quand il danse, il me fait un effet... Horreur de ça!

Ils arrivaient dans l'encombrement des voitures à l'entrée de la rue... aux abords de « Florence ».

— Il paraît qu'il est très sadique, — continua-t-elle, — qu'il les soumet à des tas de complications, des jalousies qui le torturent, qui les torturent.

— Bah! — fit Juste... — Il fait des frais et se donne du mal, c'est bien plus simple que tout ce vampirisme invraisemblable.

Il se rappelait un mot de Muriel sur Goehl. « Au moins celui-là, mon petit Juste, il se donne du mal. Ce n'est pas comme vous, les jeunes, » et cette réponse d'un jeune qui écoutait : « Les vrais amants, Muriel, ne se donnent pas de mal. »

— Tout cela n'est pas drôle, — dit-il en refermant la voiture.

— Vivement qu'on rentre, filiou!

Elle lui pressa le bras, puis ils rejoignirent les autres dans l'établissement. A la table de Goehl et des Odet deux couples s'étaient déjà joints. Michel Odet mis en verve par son succès était en train d'exercer sur Goehl qui plastronnait l'ironie mouchetée d'un moins-de-trente ans gentiment clownesque.

— *Andromède*? — disait-il. — Grand sujet, excellent titre, mais il y a déjà un opéra comme cela... et un fort bon roman aussi.

Il s'agissait d'une nouvelle œuvre que Goehl préparait,

« un drame lyrique de conception toute moderne », expliquait le compositeur.

— Je sais... je sais! Mais ça ne peut pas être la même chose, déclara-t-il avec éclat. Mon *Andromède* à moi sera une créature de classe; un être de passion.

Il prononçait passion avec deux p en cherchant les regards de femme autour de lui.

— Elle tombera amoureuse d'un homme âgé, bien plus âgé qu'elle. Un musicien, un ensorceleur avec quelque chose de diabolique. Vous entendez sa musique, vous sentez son inspiration — il l'envoûte. Elle lâchera tout... sa famille, l'homme qui l'aime et qu'elle aimait, un garçon qui fuira, qui reviendra, qui mourra, tout cela dans un rythme déchaîné, dans une grande atmosphère de passion.

Il y avait au moins trois p cette fois à passion. Le pied d'Anne pressa celui de Juste sous la table.

— Est-ce vous qui écrivez le livret? — demanda-t-elle à Goehl.

— Je le voudrais, — fit le maître. — Mais la musique me prend trop. Je ne puis que donner le sujet, la trame. Il faudrait un poète... ou un jeune auteur comme Odet... qui sentît la chose pour traduire ma pensée.

— Merci, — dit Odet, — je travaille seul.

— Ou un romancier, tenez... vous, Juste Haudouard... Vous auriez un lancement splendide.

— Trop aimable, cher maître, mais la « passion », moi, vous savez... Et puis je voyage.

— Tant pis! — fit Goehl. — Ah! vous voyagez...

Il s'absorba dans une méditation jupitérienne, après quoi il se pencha vers Riri Odet pour l'emmener danser : Michel profita d'un tête-à-tête avec Haudouard pour lui demander :

— Qu'est-ce que tu fais de ton appartement pendant ton absence?

— Rien, — dit Juste, — pourquoi?

— Je te téléphonerai peut-être demain à ce sujet...

Goehl ramenait Riri et invitait Anne. Ce fut pour elle comme pour l'autre, la même exhibition d'enveloppements capiteux, les mêmes effets d'yeux tziganes et de mèches

noires que les soupeurs voisins suivaient de l'œil en nommant Goehl à mi-voix. Juste remarqua dans la physionomie d'Anne un sourire flatté qui l'agaça.

Il fit mine de n'avoir rien remarqué. Un moment plus tard, elle lui glissa à l'oreille à propos de la petite Odet qui, dans les bras du grand musicien, prenait la pose de circonstance :

— Ce qu'elle fait bêta, avec ses airs pâmés, cette pauvre Riri!

Il riposta aussitôt :

— Et vous avec vos airs heureux, ma petite Anne.

Elle se le tint pour dit, changea de danseur et rectifia la position. Juste cachait mal son impatience de rentrer.

« Changer d'air, — pensait-il, — sortir de tout cela, échapper à ces gens, à cette vie idiote... »

Il songeait à un pont de paquebot bien lavé, le matin, après l'orange, avec la première pipe, aux calmes lectures du voyage, aux escales. Puis au Mexique : Hudson et Lupé l'attendraient à Vera-Cruz. Il avait envoyé son télégramme.

Sous ses pressions de coude Anne se décida à partir.

— On se téléphonera... — dit Goehl.

— Je vous appellerai, — fit en écho Michel Odet.

— Je n'ai pas votre numéro, — réclama un troisième.

Anne donna son adresse que deux ou trois carnets prirent au vol.

— Pourquoi faire tous ces téléphonages? — demanda-t-il de mauvaise humeur dans la voiture.

— Mais pour rien, mon chéri... Je ne pouvais pas refuser mon numéro.

Il se tut, puis au bout d'un moment :

— Quelle soirée!.. Pas drôle, ton Goehl avec son opéra... Il y a longtemps que tu le connais?

— Je te l'ai dit... Au moins deux ans. C'est la cinquantième fois qu'il m'invite à venir le voir. Tu penses! S'il y en a un avec qui tu n'aies rien à craindre, c'est bien celui-là.

Elle le vit sombre, appuya sa main libre sur ses genoux.

— Allons, chéri, ne faites pas cette tête. Vous savez que vous n'avez rien à craindre de personne.

Ils arrivaient à la porte d'Haudouard. La montre de la voiture disait trois heures.

— Je suis horriblement fatigué, — dit-il. — Il faudrait peut-être dormir ce soir.

— Mais oui, chéri. Moi aussi, je suis crevée. Je vous laisse.

Elle se serra contre lui.

— Embrasse-moi bien seulement... Quand je pense que tu vas partir dans trois jours.

Elle coupa son moteur, éteignit ses phares. Ils s'enlacèrent.

— Tu ne vas pas trop donner dans tout cela, quand je ne serai pas là, filiou?

Il ne parvenait pas à dissiper l'ennui de la soirée, le malaise obscur qui le tenait depuis le matin.

Elle s'accrocha encore, le regarda dans les yeux.

— Je te promets, — dit-elle.

IV

DEUX PIGEONS

— A quelle heure est ton bateau?

— Midi... tu devrais venir demain à Boulogne, nous prendrions le train du matin.

La nuit s'achevait. Dans la fenêtre l'arbre étirait ses deux hautes branches dont les rameaux noirs se détachaient sur les façades endormies de l'autre rive, et les pâleurs du ciel d'instant en instant plus radieuses. Un remorqueur avait passé, jetant son appel rauque et triomphal qui l'avait éveillé, dès avant l'aube, en pleine fièvre de départ, agité du souci des choses à faire dans cette journée, pris d'un brusque besoin de se lever comme s'il avait à partir le matin même. Il avait à terminer un papier sur les Ports qu'il avait promis, son billet à retirer, un visa à prendre à la Légation mexicaine, ses bagages à préparer et tous les achats de la dernière heure.

— Tu devrais venir, — insista-t-il. — Ce serait gentil, filiou.

— Ce serait affreux... je t'en prie. Au retour tu me retrouveras sur le quai, la première de toutes. Alors ce sera bon... mais te regarder partir. Ah! non, non...

Il se résigna. Elle dit avec découragement :

— Il n'y aura jamais moyen de s'écrire une fois là-bas. Combien de temps vais-je être sans lettre? Chaque lettre va voyager quinze jours au moins. Où pourrai-je t'écrire? Chez les Hudson?

— Oui, pourquoi pas? — fit-il un peu indécis. — Il songea brusquement à la jalousie de Lupé — ou à la poste.

Elle parut soucieuse et froissée.

— Oh! d'ailleurs je n'écrirai que tous les quinze jours.

— Ah! non, par exemple, au moins chaque semaine, tu auras une lettre à chaque bateau.

— Je suppose que tu pourras câbler quelquefois.

— Toi aussi. Cela va nous ruiner tous ces câbles, filiou. Il faudrait trouver un mot qui dît tout à la fois, par exemple : *Inquiet*, quand on s'inquiétera et *Tout bien* ou *love*, pour la réponse.

— Va pour inquiet et pour tout bien. Ah! cela nous fera les pieds, ce voyage, — dit-elle d'un ton où se mêlaient courage et amertume.

Le mot le choqua, mais l'idée le retint.

— On en sortira gagnants, je te promets.

— Ce sera l'épreuve, mon petit. Pour tous les deux...

Elle referma les yeux, accrochée à lui. Ses traits creusés se couvrirent d'ombre. Il la sentit sous le coup d'un abattement subit, rentrant en elle-même des pressentiments de peines, de désastres.

— Allons, filiou, pas de goût du malheur maintenant. Trois mois, ce n'est pas une grave affaire. Une simple absence où l'on va bien travailler chacun de son côté. Pour Lupé, je t'en prie, ne te fais pas d'idées.

— Ce n'est pas de Lupé que j'ai peur. Tu sais qu'avec elle tu n'as rien à me cacher, — fit-elle avec lassitude.

— Alors peur de quoi?

— Oh! de rien.

Elle ajouta très bas, comme pour elle, sa tête appuyée contre lui :

— Mais si quelque chose arrivait...

— Que veux-tu qu'il arrive?

— Tu sais ce que je me suis jurée à moi-même. Je ne pourrais pas.

Il sentit un sanglot qui se formait, le contact humide de ses yeux contre sa poitrine.

— Voyons, filiou...

Il lui caressa l'épaule. Elle se redressa.

— Je suis absurde. Je suis folle... Allons, il faut que je me lève, et vous aussi, mon garçon.

Elle sortit à demi du drap, regarda autour d'elle la chambre qui s'emplissait de jour. Les meubles, les livres, les objets océaniens posés sur les rayons reprenaient dans cette clarté montante la chaleur de leur vie familière. Leurs regards se posèrent sur l'arbre de la fenêtre. Sur l'une des branches moyennes, un peu plus haut que la seconde vitre, la tête sous l'aile, deux formes d'oiseaux se découpaient, immobiles, passaient du noir à l'ardoise. Ils se gonflèrent, se secouèrent.

— Tiens, — dit Anne en se mettant debout. — Tes deux pigeons! — Elle avança vers la fenêtre qui blanchissait sa nudité. — Comme ils sont sages!...

Il la regardait, toute nacre, hors de la pénombre. Qu'elle était belle! Il n'entendit pas l'allusion.

***

... Il y a des ports pour revenir, habités d'espoirs et d'attente, où le retour n'est point ingrat, où le passé fait bon visage. Il en est d'autres pour rester, pour ne jamais partir : des ports à mirage d'où l'on voyage à quai... Ainsi Marseille. Il est aussi des ports pour s'en aller... Les vrais, les seuls. Entre le large et la partie infâme... un mur, une jetée. Puis, l'espace abstrait — blanc partout — absence et distance, le ciel et la mer qui n'annoncent rien, qui vont tout prendre ou tout donner. Les grues s'agitent. Qu'ont-elles à tendre dans le vide ces moignons désespérés? Sans adieu... Les mouettes sont folles. Un grand barissement furieux. Le monstre sort. Le Transat éventre la brume. Vous qui restez, partez à reculons. Derrière vous les murs de la prison. Rentrez vos larmes... Les vrais départs se font là. Boulogne, le Havre...

Il jetait en hâte les mots sur le papier, pris soudain au pathétique des départs, de ses départs à lui, de ceux qui, dans ses vies antérieures — ses premiers voyages — avaient signifié libération, victoire sur les contraintes routinières,

affirmation de liberté, renouvellement de soi-même, volupté de l'abandon — tous sens refusés à ce départ-ci malgré ses efforts à réveiller les beaux élans de sa jeunesse. Boulogne... Le Havre... Il songeait à l'embarquement des Hudson, en mai dernier, quand il les avait, par amitié, accompagnés au Havre. La dernière photo que Lupé avait prise à bord, son œil noir qui s'élargissait, son béret marin, sa détresse. Et le mot que lui avaient rapporté, au café Tortoni, le pilote et l'agent de la Compagnie. Pauvre petite Lupé! Comme elle avait dû oublier tout cela, elle aussi! Lui alors allait retrouver Anne. Mais tout l'après-midi, sur les quais de dimanche de cette ville morne, il avait médité sur l'existence minable, la médiocrité citadine de ces gens qui regardent partir et ne partent jamais...

C'était sur ce thème qu'il voulait donner l'article promis, mais les mots ne venaient plus.

Le téléphone retentit. Il saisit l'appareil. C'était l'employé de Cook.

— Allo, Master Haudouard, vous savez pour *Rio Panuco*... J'ai une nouvelle pas bonne à vous donner. Vous partez pas demain... Ce soir. *Rio Panuco* est avancé. Il sera cette nuit à Boulogne, et repartira sans escale. Embarquement par le transbordeur à minuit.

— Ce soir, à minuit. Mais comment voulez-vous que je fasse? Par quel train faudrait-il partir?

— Sept heures, ce soir. Gare du Nord...

« Diable, — pensa-t-il, — et Anne? Ils avaient tant compté sur cette nuit d'adieu. »

***

Le boy sortait déjà malles et valises, pliait les vêtements. Les coups de téléphone se succédaient, aux amis qui avaient des lettres à lui donner pour Mexico, au tailleur pour qu'il livrât palm-beach et shantung avant cinq heures, au bureau de la revue pour s'excuser, — à Anne pour la prévenir de ce départ brusqué. Elle n'eut qu'un petit « Oh » très sourd, très bref qui fit mal à l'autre bout du fil, puis elle promit aussitôt de venir l'aider et le prendre ensuite pour les der-

nières courses. Elle s'occuperait ce matin même des cadeaux destinés aux Hudson, une écharpe pour Lupé, des parfums... « Merci, merci, filiou. » Elle était admirable, il n'oublierait jamais...

Il n'eut pas le temps de déjeuner. A deux heures Anne arriva dans la Mathis pour le mener chez Cook. Le Nord-Deutscherlloyd faisait des difficultés pour le visa de la légation qu'il n'avait pas, le certificat de vaccination qu'il aurait dû avoir. Ils eurent ensemble l'impression qu'il ne partirait pas, que le grain de sable dans l'engrenage allait arrêter la machine du départ. « C'est trop bête — disait-il dans cet affolement. — C'est trop bête... » Puis il se reprenait : « Et puis tant pis... ou tant mieux. » Des couleurs remontaient aux joues d'Anne.

Cependant elle le mena, sans désemparer, à la Légation mexicaine. Le Consul n'était pas là. Il fallait parlementer avec un adjoint : comment n'était-il pas venu plus tôt? Les autorités de l'émigration à Veracruz étaient très difficiles. Jamais il ne pourrait débarquer sans visa. Il aurait fallu écrire ou télégraphier des semaines à l'avance.

Tout semblait perdu... ou sauvé. Anne, dans son empressement à servir la cause désormais désespérée du départ, s'animait, semblait revivre. Des chances infimes étaient en lutte qui allaient décider pour eux. Rester? Partir? Le hasard malin était maître de suspendre, d'arrêter avec un rien — un visa refusé, le manque d'un certificat — ce départ dont il avait seul décidé, qu'ils n'avaient au fond voulu ni l'un ni l'autre. Juste, à cet instant, eut la certitude que s'il ne partait pas ce soir, il ne partirait jamais. Il s'en remit à la fatalité.

— A tout hasard, — dit-il, — allez chez Denis (c'était un ami médecin). Demandez-lui pour moi un certificat de vaccination. Tant mieux s'il est chez lui... Prenez du papier timbré. Moi, je vais attendre le Consul. Je m'arrangerai peut-être...

... C'était tellement ridicule de se laisser barrer la route par de telles vétilles.

Le Consul arriva, vingt minutes plus tard. C'était un garçon jeune, allant, que Juste avait déjà rencontré quand les

Hudson étaient à Paris. Il connaissait Lupé. Il parut flatté de l'enthousiasme anticipé d'Haudouard pour le Mexique.

— Vous auriez dû revenir plus tôt, — dit-il. — Enfin, je vais remettre une lettre pour les gens de l'émigration à Veracruz, ils sont assez sévères là-bas, vous savez, pour les étrangers. Pour le visa je ne devrais pas... Enfin tant pis, je le prends sur moi.

Il respira. Plus de grain de sable dans le rouage... Anne revint, le certificat à la main, une interrogation anxieuse dans les yeux. Elle ne dit mot quand il rendit compte de la bonne volonté du Consul. Ils filèrent à nouveau chez Cook, puis au Nord-Deutscherlloyd pour porter les papiers. Tout était en règle. On remit à Juste billet de bateau et billet de train.

***

— A la gare du Nord.

Ils n'avaient eu que le temps de charger les bagages dans un taxi. Les achats précipités du dernier moment ne les avaient pas laissé échanger dix paroles.

— A quelle heure est votre train?

Il restait cet espoir-là — le train manqué. En passant, Anne jeta en même temps que lui un regard sur cette dernière chance : une horloge. Elle marquait six heures trente-cinq.

— A sept heures moins cinq... Je vais manquer ce train, — ne put-il s'empêcher de murmurer.

— Vous ne le manquerez pas, — dit-elle sèchement. — Sept heures moins cinq... Peut-être me restera-t-il, ensuite, le temps de passer chez Riri.

— Chez les Odet, ce soir...? Mais quoi faire?

— Jeannette a un cocktail. Elle a insisté pour que je vienne.

— Oh — fit-il, — ce soir...

Ils étaient devant le départ. Un porteur attrapa au vol, un sac, une valise. Elle lui mit dans les mains des paquets de cigarettes, une boîte de Capstan, les journaux du soir, un illustré où il y avait un article et sa photographie.

Pauvres « grands voyageurs! » Il y a sur vous, en ces

occasions, dans les gares, un indéniable ridicule : ces bagages encombrants, ces présents inutiles qu'il faut fourrer en hâte dans les poches, ce billet entre les dents, — une affreuse tristesse aussi : cette femme qui vous suit, ce dévouement douloureux qu'il va falloir laisser à quai, cette tendresse que l'on va meurtrir, et déjà, déjà, ce câble d'angoisse qui commence à se tendre, à tirer... Pauvres cœurs légers!

— Ha! — fit Juste du fond de son oppression. Ses paupières cherchaient en se fermant à reprendre des larmes qui montaient.

Le porteur ouvrit la porte d'un compartiment. Anne était blême, lèvres serrées, sans fard remis. Ils montèrent ensemble dans le couloir, entrèrent dans un wagon vide qui sentait le renfermé.

Il la prit dans ses bras. Le porteur attendait... Juste se mordit jusqu'au sang. Puis tout se voila. Il éclata, la voix coupée :

— Filiou, Filiou... Je ne pars pas pour une autre. Rappelle-toi cela. Jure que tu te rappelleras cela.

Elle n'avait pas de voix, ne pouvait rien dire. Il l'étreignit encore. Mais l' « en voiture... » du contrôleur la rappela sur le quai.

Elle revint devant la portière, essaya un instant de soutenir son regard. Puis, brusquement, sans un mot, fit demi tour, s'éloigna, si prompte qu'il ne put la rappeler.

Il la vit filer droit, très vite. Elle ne se retourna point. Sa main ne se portait pas à ses yeux.

Le train ne partait pas. Il se jeta sur les coussins de son compartiment.

— Filiou... Filiou...

Il sanglotait. Un commandant de gendarmerie apparut dans le couloir, poussa sa valise. Avec une secousse bête, le train démarra.

DEUXIÈME PARTIE

I

L'ADIEU AU VOYAGE

« *Du transbordeur, minuit et demie. Départ lugubre, mon chéri. Je n'ai jamais connu cette tristesse... Pendant tout ce voyage il n'y aura pas une heure dont tu puisses être absente. Comment le supporterai-je?*

J'avais tout à te dire ces derniers jours et n'ai rien dit. Je crois que je n'ai jamais aimé avant toi. Sans toi... »

Il écrivait dans une petite cabine vitrée sur l'avant du transbordeur. Le bâtiment boulonnais s'enfonçait dans la nuit marine, doublait une longue digue noire où se dressaient entre ciel et eau, formes maléfiques, des grues aux bras écourtés, puis, s'engageant sur la houle, cherchait entre des feux distants de navires, le *Rio Panuco*.

Il apparut soudain, tout proche, vraie prison flottante, à la coque noire, massive et basse sur l'eau, aux hublots éteints. Haudouard remit son mot à l'un des porteurs qui promit, dans son patois nordique, de le poster aussitôt à terre.

Sur les ponts du navire allemand, près de l'échelle, quelques stewards blafards et filasses veillaient. L'un d'eux le fit s'engager dans un escalier, écarta un rideau vert sombre qui ouvrait sur une coursive et, au seuil de la cabine, salua militairement. Juste entra comme un condamné en cellule.

... Une cellule en effet, nue, blanche à l'âme, aux bois sombres. Il tarda à ouvrir ses malles, sortit à regret des livres, une robe de chambre. Après de longs meuglements de sirènes au dehors, le chuintement de la mer vint s'unir à la pulsation de la machine. Des gouttes d'embrun pleurèrent sur le hublot. Alors, dans la douceur de la lumière basse, sur la couchette étroite, il reconnut la paix de sa prison. Il se souvint que les paquebots sont des cloîtres; il entrait en solitude; il retrouvait sa vocation. Le drap lui parut frais, le lit à sa mesure.

L'élancement d'un désir veuf se fit pensée : « Comment s'endort-elle? » Il ne fallait pas y songer! Il était las. Il trouva le sommeil dans une provisoire sérénité.

***

Pamplemousse du premier breakfast de traversée. La saveur du fruit est déjà celle du pays qui vous attend : douce-amère, acide et fraîche comme une aube des Tropiques.

Ce n'était, au réveil, que Southampton : pelouses anglaises, châteaux de briques au bord d'une mer glauque où des voiles de yachts fendaient la léthargie de brumes transparentes et battues d'ailes... Mer anglaise, Alcyone mouvante et écumante, mer nordique.

... « *Me manques horriblement. Fais beau voyage.* » Anne avait pensé la veille à mettre ce télégramme. Il donna le sien : « *Tu es avec moi, je ne t'ai pas quittée.* »

Aussitôt il chercha les dernières images : son visage hier matin quand elle s'était levée, ses yeux brûlants et secs le soir à la gare avant de s'échapper. Si vite...

Où était-elle allée? Il tenta de la suivre hors de la gare. « Elle a pris un taxi. Après... »

Là s'ouvrait, s'élargissait, démesuré, le trou de l'absence.

... Où est-elle allée? Chez elle, sangloter? « J'aurai peut-être le temps de passer chez les Odet. » Elle a dit cela, pensé à cela, au moment où il la croyait comme lui en pleine détresse...

Un souvenir bizarre : ce coup de téléphone d'Odet, trois jours plus tôt, pour lui demander à l'occasion le prêt de son appartement. Qui veut-il amener? Anne y viendra. Il l'y rencontrera peut-être... Mais n'est-ce point pour y rencontrer Anne justement?

Allons, va-t-il déjà se monter la tête? En sortant de chez eux est-elle partie seule? Et aujourd'hui, ce soir, demain...

De hautes falaises calcaires défilaient. Les alcyons tournaient sur la mer grise. Puis le large, sans ailes, sans horizon.

« L'espace abstrait, blanc partout, absence et distance. »

***

L'épreuve commence. Il a le ferme propos de la dominer, d'en sortir délivré de sa manie de doute, de se fortifier contre l'angoisse. Anne est forte, elle. Elle a reconnu le sens de cette épreuve dont inconsciemment ils ont admis la nécessité cruelle.

Cruelle, elle le sera... Elle l'est déjà. Avoir un être dans l'esprit, dans la chair, à tout instant le chercher. Et ne rien savoir de ses actes, ne pouvoir ni les prévoir, ni les deviner... N'est-ce pas en fin de compte ne rien savoir de sa nature?

Voilà l'inquiétude qui réapparaît. S'il y cède, il remet en cause sa foi en elle, intacte hier. S'il discute un instant cette évidence qu'était leur amour, qu'adviendra-t-il et de lui et d'elle? Qu'arriverait-il si elle la discutait aussi? Il y a entre eux solidarité, dépendance réciproque.

Est-elle allée chez les Odet en fin de compte? Michel lui a-t-il parlé de l'appartement?

Le soupçon revient, attaque sa volonté de confiance. Comment le chasser, ce soupçon intolérable?

Le troisième jour tire sur sa fin. Juste a bien respiré, joué au deck-tennis, rafraîchi son espagnol, avalé cinq chapitres de Priestley, *The mexican nation*, bonne introduction au Mexique. Content d'être parti en somme? Satisfait? Oui, si d'heure en heure, l'absurde souci ne ramenait de vieux doutes jamais élucidés : le rendez-vous de minuit, les retards inexpliqués. Il faut pourtant qu'il se libère de cette obsession. Pourquoi ne pas télégraphier à Anne tout simplement, ne serait-ce que pour ne plus y songer?

Il rôde autour de la Radio. Il l'a découverte à l'arrière, sur le pont supérieur, entre les canots de sauvetage et les manches à air, dans ce coin solitaire qui domine la poupe et son sillage. Crépitements, vibrations en sourdine, pianotage d'esprit frappeur, terre et bateau chuchotent... Entrer dans ce dialogue... Quelques lignes à écrire, et Anne l'entendra. Espace aboli, plus d'absence. Il apporte son message. Pourvu qu'elle ne prenne point son tourment en mauvaise part : « *Inquiet sorties, préoccupé rencontres avec Odet et tous les autres. Te supplie*

tenir... » Pourvu surtout qu'elle réponde. « *Télégraphie pour rassurer. Écris urgence Havane et Mexico par avion.* » Et « *love* », ... love!

— Lettre Océan? demande l'homme.

(Lettre Océan?... Cela va demander deux jours de plus... Mais pour une si bête inquiétude...).

— Si vous voulez... Lettre-Océan.

Deux jours de plus... Ils passent et l'attente commence. Répondra-t-elle? Il s'enfonce dans son Priestley. Mais les révolutions mexicaines, non, il n'y a pas moyen en ce moment... Un roman espagnol alors? Il cherche la réponse d'Anne entre les pages...

Ne l'aurait-il point blessée par ce soupçon? Elle comprendra; elle connaît sa promptitude à l'anxiété. Elle aura souci de l'apaiser. Puis ce télégramme freinera peut-être ces sorties... « J'ai l'intention de beaucoup sortir ce printemps. » Pourquoi, mon Dieu, pourquoi a-t-elle dit cela?

Il s'alarme. Elle est au téléphone. Il la voit... On la sonne toutes les demi-heures. On le sait parti à présent : pourquoi se gêneraient-*ils?* Saura-t-elle dire non? Elle aimera montrer ses robes, se distraire. Elle ira courir les cocktails, les dîners. Le soir, *ils* l'entraîneront dans les boîtes de nuit. Elle dansera. Des hommes la tiendront dans leurs bras, des amis ou des inconnus : « Juste est parti?... Comment a-t-il pu vous laisser? » Ils l'attaqueront, par malice ou par envie, avec des airs, des allusions, de fausses sympathies : « N'a-t-il pas été rejoindre des amis, une femme qu'elle connaissait? » D'abord elle tiendra, puis un jour, sous ces pressions, elle cèdera, sa résistance fléchira.

« Vous n'avez pas peur de la perdre?... » Mais Maugé avait mille fois raison! Comment n'a-t-il pas vu le danger? Par quelle aberration?... C'est son amour, sa chance unique, le meilleur de sa vie qu'il a joué sur ce départ.

Rentrer. Revenir au plus tôt. Abandonner ce voyage!

C'est la panique... Il lâche livre, chaise, grimpe à la Radio. Il l'expédiera par voie directe, cette fois, le télégramme. « *Obsédé craintes, prêt à rentrer si n'ai point absolue certitude.* »

L'homme à visière épelle. A mesure qu'il comprend, un demi-sourire.

***

Absolue certitude... Le mot se retournait, signifiait : certitude d'absolu. Sans preuves et sans épreuves, que vaut l'amour? Que valent les serments, les promesses si jamais on ne les met en demeure d'attester leur force et leur vérité? Revenir, c'est se dérober à l'épreuve : lâcheté! C'est renoncer à cette vérification de leurs sentiments par l'absence, accepter le compromis, s'accommoder du doute, se contenter d'un bonheur suspect, incontrôlable en son essence, en sa valeur, en sa durée...

Il la préférait au voyage : rentrer pour le lui prouver, il était prêt. Mais rentrer par doute, par soupçon, consentir à cette faillite de la confiance, c'était méprisable, presque odieux. Y consentirait-elle? Elle, Anne Langle...

... Il avait perdu la tête. Elle lui donnerait sa certitude.

Il attendit jusqu'au milieu de la nuit, sans sommeil, travaillé par ses nerfs à mesure que les heures passaient. Puis la lumière jaillit, un steward tendit le télégramme : « *Te supplie aucune inquiétude, suis entièrement à toi.* » Miracle des mots! Comme une rage de dents, comme une migraine sous l'action d'un sédatif, toutes ses alarmes se mirent à fondre. De cet allègement il fit un transport... Il était minuit vingt, le télégramme portait : Paris, onze heures trente-cinq. Coïncidence illusoire : les heures déjà n'étaient plus les mêmes. Qu'importait! Il but les mots comme si Anne venait de les prononcer. A lui... entièrement à lui... L'absolu n'était pas un leurre.

Il éteignit la lumière. L'absolu au creux de la nuit bruissante confondit leurs deux sommeils.

Le lendemain fut jour de convalescence... Une sorte de lassitude lui marquait combien cette alerte l'avait « sonné ». Il n'en goûta que mieux le regain de vitalité qu'un nouveau télégramme lui apporta vers midi. « *Te jure tiendrai absolument toutes promesses, te conjure faire beau voyage mon petit Juste...* » Cette tendresse expiétive le grisa. La caresse d'une appellation tendre se transforme dans la distance en volupté : le voyage, songea-t-il, ne lui en donnerait pas de plus fortes. Il valait presque d'avoir passé par cette crise pour connaître

en retour ce rebondissement. Un semblant de maladie fait aimer la santé. Un soupçon effacé centuple la confiance...

Puis il commença ses lettres, celles qu'il posterait à la Havane : il avait tout à dire, les peurs qu'il avait eues, cette immense réserve d'amour qu'il avait jusque-là enfouie, thésaurisée par refus d'effusion sentimentale. Bilan de ce passé de plus d'un an dont la richesse apparaissait à présent que le recul permettait d'en faire le tour. Bases de l'avenir à poser sans équivoque : ils se marieraient dès le retour, dès septembre, car il ne rentrerait à aucun prix plus tard. Il fallait qu'elle eût, elle aussi, sa certitude, qu'elle sût bien qu'elle était déjà « sa femme... ». A ce point que si, par impossible, en ce Mexique quelque chose lui arrivait... « touchons du bois », elle devait savoir que tout ce qu'il avait était à elle. Il écrivait en même temps à sa mère à ce sujet pour qu'elle conservât cette disposition « un peu bien solennelle », mais il fallait tout prévoir.

Ses lettres achevées, il connut la force et la plénitude des sentiments sûrs d'eux-mêmes, des décisions graves et bien prises où la vie et le cœur s'enferment tout entiers.

Il remonta sur le pont. Les cuivres allemands entonnaient Lohengrin. Bonasse, écumeux, l'Océan riait, faisait sa lessive.

***

A la Havane, malgré son impatience de découvertes, son premier soin fut de passer à la poste chercher la lettre par avion qu'il avait demandée. Elle n'était pas arrivée. La déception coupa son élan. Il reprit avec abattement le chemin classique des passagers, faisant effort pour retrouver ces émois que lui donnaient jadis les villes inconnues, aimées un jour, un soir comme des femmes. Hélas, ce n'était plus cela. Une partie de lui-même restait absente, neutralisée. Enregistrées par habitude, les images n'agissaient plus. Saurait-il encore voyager? Il se sentait privé d'un sens.

Par bonheur, dans un bar où il se réfugia, un Américain de son bateau lui apprit incidemment que les derniers courriers aériens avaient été retardés par un cyclone. Tout s'expliquait :

Anne avait sûrement écrit. Rasséréné par la nouvelle, remis en train par quelques frais cocktails au rhum blanc, il se retrouva dispos aux bordées. Son compagnon n'était pas moins avide que lui de plonger dans la mêlée tropicale; ils s'enfoncèrent sous les arcades, firent les magasins de cigares et d'alcools, les marchands de panamas, les boutiques de fruits. Tout redevenait joie : l'altitude des statues cubaines, la pulsation de la lumière marine sur les colonnades du Machecon, le diamant du Capitole, axe des routes de Cuba, les sorbets aux terrasses, les liasses d'espérances des loteries, la douce misère de la Havane qui croise, sur les bancs de marbre, des jambes si heureuses qu'elles n'ont pas besoin de bas.

A travers les banlieues et les campagnes, où, tout l'après-midi, une vaste Chrysler les glissa, par les champs de canne déserts qu'enfermaient d'une ligne rose et triste les murs des fincas, que la crise était douce sous les palmes! Chaque maison-volière avait son rocking-chair, son bananier, sa chèvre. Les faubourgs aux balustres décrépits regorgeaient d'ananas. A la Playa, la mer tiède et transparente, mer de Country Club, était cernée de filets à flotteurs contre les requins, de tables à sorbets et des baquets d'eau douce pour les pieds aux ongles rouges des baigneuses. Ils dormirent dans un sable ardent où des nègres en livrée cherchaient des bagues.

Le soir, Bill, l'Américain, plein de ressources, retrouva — Paloma, Pepa, l'une rose, l'autre tubéreuse, toutes deux gainées de dentelles noires — des señoritas qu'ils emmenèrent à la nuit au *Sans-souci*, patio-dancing à trois quarts d'heure de la Havane. Mangues électriques dans les arbres, planteurs amidonnés, lucioles entre les tables; saxophones et calebasses précipitaient, pour les plus fines créatures que l'Espagne, mâtinée d'Afrique, ait données aux îles, la vraie romba.

Les filles en dînant récitaient des coplas, jouaient des cils et des prunelles et, de leurs ongles fins dans leurs mantilles, attiraient les petits feux verts. Nuit cubaine... céderait-il? Anne, se disait-il, comprendrait un plaisir d'escale.

Cependant, quand ils les eurent reconduites à leur logis, laissé seul par les deux autres auprès de Paloma, lisse et safranée comme une feuille de magnolia, une peur superstitieuse le retint. Il se prit à haïr le désir qu'il ressentait, craignit de

comparer un plaisir à un autre, de gagner au change. Il s'ancra dans le refus.

Pourquoi ce vœu puéril, ces superstitions sentimentales?

> ... *Porque mientras que corren los anos*
> Parce que, pendant que courent les années
> *Y haciendo muchas amistades*
> En faisant beaucoup d'amitiés
> *Puedes encontrar otra como yo*
> Tu peux en rencontrer une autre comme moi
> *Pero yo nunca otro como tu*
> Mais moi jamais un autre comme toi.

Dernière copla dont l'enfant l'avait gratifié — en échange d'un don plus prosaïque — cependant que d'une main furtive il attardait son adieu. « Mais moi jamais une autre comme toi. » Ces vers faits pour Anne, il les lui dédierait. Il ne songeait qu'à elle en retournant à son bateau.

Sur sa table, il trouve une dépêche du jour même : « *Anxieuse à mon tour. Ne cache rien. Écris souvent.* »

Il se hâta d'écrire pour conter sa journée, offrir les coplas et confesser le plaisir pris par mégarde « ... *Sans te trahir, je te le jure. Des doigts, filiou, rien que des doigts.* »

***

« Anxieuse à mon tour... » De quoi s'inquiétait-elle? N'avait-elle pas ses premières lettres, son télégramme? Évidemment elle essayait de le suivre dans son voyage, imaginait à sa façon le bateau, l'escale, le voyait déjà prêt d'arriver, accueilli par Lupé à Veracruz. Elle aussi s'alarmait, comme il avait fait.

Comment apaiser l'être que l'on aime et lui épargner ces tourments? L'empêcher de douter, lui montrer en toutes circonstances une image de soi sans ombre, sans ambiguïté... Mentir est vain : l'amour a des antennes infaillibles. Pour être cru, ne rien cacher; pour ne se point trahir, installer en soi la vérité.

Ainsi en décidait Haudouard qui s'apprêtait à exiger de lui-même autant de loyauté qu'il en attendait d'Anne. Il ne lui avait rien garanti qui ne correspondît à ses dispositions

intimes : ce n'était pas Lupé qui l'attirait, mais le Mexique. Évidemment, sans les Hudson, auxiliaires indispensables de ce voyage, il ne serait point parti. Leur invitation, approuvée par Anne, l'avait décidé. Mais quelle serait l'attitude de Lupé, quelle ligne de conduite aurait-il à tenir vis-à-vis d'elle? L'anxiété d'Anne l'amenait à y songer.

Quand il avait télégraphié pour annoncer sa visite probable, Lupé avait répondu : « Venez immédiatement ». Il venait... Qu'en déduirait-elle? Qu'il cédait de nouveau à son ascendant? Il aurait en ce cas à lui laisser entendre le changement profond survenu dans sa vie. Mais après dix mois de silence ne l'avait-elle point deviné? Elle était intuitive et, sûrement, elle comprendrait vite que leur « erreur de Paris » était à effacer de leurs souvenirs. Un peu de tact et de prudence et ils retrouveraient cette chaleur d'amitié qui avait donné tant de prix à leur séjour aux îles... Il faudrait dès leur rencontre à Vera Cruz dès les premiers mots fixer, sans la heurter, ces dispositions fraternelles.

***

Golfe du Mexique... Un grand soleil échevelé cingle de flèches la mer de couleurs d'où jaillissent parfois le long du navire des étincelles de fretin d'argent.

Derniers jours de traversée... Jours de feu, nuits de ténèbres que troue de son masque de cristal la lune indienne. Parfaitement ronde, pas impassible mais vivante, irradiant un feu trop dense qui tue les astres autour d'elle, effraie les eaux. Violente et pure...

« Comme toi, petite Yaqui... » rêve Juste reprenant avec Lupé un colloque d'autrefois, du temps où sur la plage samoane elle évoquait son Mexique qu'elle prononçait « Mehhico » « *Mehhico* », sa patrie et ses amours, la vraie passion de sa vie, Mexico dont tout l'enchantait : les volcans, la lumière, la terre aride, Mexico dont elle avait dans les nerfs les tumultes et les indolences, Mexico, sa nature et son climat.

« *You will see*, — disait-elle alors, — vous verrez mes volcans quand vous viendrez à Mexico : *Ixtlaccihuatl* et *Popo*. Mon Popo et mes pyramides : *Sun and Moon*, Soleil et Lune. »

Comme elle lui communiquait alors ses enthousiasmes! Était-ce par jeu qu'il avait un soir improvisé pour elle ce petit poème soi-disant indien?

You the Sun, you the Moon...
Toi le soleil, toi la lune,
Earth in the middle...
La terre au milieu,
I, little man, looking to the sky
Moi petit homme face au ciel
But with stars. Allis over...
Tout est bien fini avec les étoiles.

Elle en avait fait un dessin sur le papier d'argent d'une boîte à cigarettes : la figure mystique, le portrait solaire et lunaire de Lupita avec ses nattes nouées autour du front comme une grosse tresse de maïs et le double foyer des yeux graves. Elle excellait dans ses croquis de figures enfantines qui toutes lui ressemblaient.

... « *You the Sun, you the Moon...* » Tout cela était bien loin. Cependant il ne rêvait pas : son Mexique, il y arrivait... Il y serait demain et près d'elle. Les courants chauds tournaient dans la nuit du Golfe. Et dans le ciel de « Mehhico » la lune indienne rapprochait, violent et pur, le visage de Lupita.

II

LUPITA

Où sont les volcans?... Il les cherche vainement, déjà déçu, dans le ciel flambant que souligne une côte de sables décolorés. Au centre de ces dunes désertiques, quelques cubes rosâtres, des plumeaux de palmes, des toits au minium. Veracruz...

Veracruz, petit port hostile et, caché derrière, l'immense Mexique fermé à la mer... Est-ce l'écrasement de la chaleur qui paralyse le navire? Il avance au ralenti, s'arrête dans un cercle d'aveuglante lumière comme au seuil d'un monde menaçant. L'heure de la sieste est tabou à Veracruz.

Encore une citadelle espagnole, aux murs lépreux, léchés par les cyclones et les incendies, l'îlot de San Juan de Ulua. En face, sur un quai interminable qui part de la Douane et

s'arrête à la ville, devant un portique, de petits groupes bleus s'échelonnent. Les *cargadores* sans doute... Haudouard contient mal son impatience. Hudson et Lupé sont-ils là?

Il commence à en douter. Cependant, du portique se détache un point vert, très vif, escorté d'un point noir. Ce vert crie Lupé. Les deux points se précisent. Plus de doute. Ce sont eux... Ils se postent devant le hangar.

— Lupita... Mac... Lupita.

La voix de Juste se perd dans le bruit des treuils; Eux ne le distinguent pas... Si, pourtant, elle l'a reconnu. Elle élève un bras doré, agite lentement un petit carré blanc qu'elle ramène ensuite sur sa poitrine, un peu plus haut que la ceinture. Hudson balance son chapeau.

— Lupita... Mac.

Elle se borne à répéter son geste et l'objet revient se placer comme en évidence sur la robe verte.

« Mes lettres... » Elle a dû apporter les lettres qui, par avion, l'ont précédé. Les lettres d'Anne.

Est-ce un signe de reproche? Haudouard se le demande, partagé entre la joie d'avoir ses lettres tout de suite et l'appréhension de trouver Lupita offensée, peut-être blessée.

***

Embrassements, effusions coupés par la bousculade du débarquement, les formalités de l'Émigration, de la Douane, les cargadores. Cependant l'accueil de Lupé n'est pas au diapason de son exubérance d'autrefois : rien du flegme cordial d'Hudson, mais une sorte de retenue volontaire qui a l'air de se régler sur les dispositions qu'elle cherche à pressentir.

L'imagination d'Haudouard l'a fourvoyé. Elle n'a dans les mains, au lieu des enveloppes supposées, qu'un petit sac de vannerie où les lettres attendues ne sont même pas.

— Il est arrivé du courrier pour vous, — dit Hudson. — N'est-ce pas, Lupita?

— Rien qu'une lettre... par avion, je crois. Mais je l'ai oubliée à Mexico, chez Salazar... *Sorry*! Il faudra que vous attendiez jusqu'à demain.

Juste cache de son mieux sa déception. Délivrés des rudes

portefaix, ils s'acheminent vers l'hôtel Terminal où les Hudson, arrivés la veille, ont passé la nuit.

— Alors, cette fois-ci on vous garde?... — demande Hudson en ouvrant la porte d'une chambre où le ventilateur remue un air d'étuve.

— Toute la vie...

Lupé le dévisage. La plaisanterie ne prend pas. Il précise d'un air contrit :

— Environ trois mois, je ne puis guère plus.

— Qu'est-ce que vous espérez voir en trois mois à Mexico?

Elle hausse les épaules, feint la froideur : « Vous ne verrez même pas la Fête des Morts... »

Hudson enlève sa veste avec nonchalance.

— Vous devez voir la Fête des Morts, — reprend Lupé avec véhémence. — C'est la chose la plus fantastique à Mexico. C'est bien plus important que toutes vos affaires de cœur à Paris, *isn't it, Mackie*?

Le grand Mackie peigne des doigts, sans répondre, les blonds épis rebelles de son crâne broussard. Pour lui les fouilles, la vie indigène — fêtes, travaux, arts, petits métiers — résument tous les intérêts humains. Il donnerait Paris pour un village de potiers... Quant aux affaires de cœur, il n'en a cure. Cependant son silence un peu ironique signifie qu'il entend n'obliger personne.

— *No se puede*, Lupita... Réellement, je ne peux pas. Il faut que je rentre en septembre au plus tard, pour mon travail.

— Votre travail? *Say*... Ce n'est pas votre travail de bien voir Mexico?

Il essaie de la convaincre : il tâchera de bien voir tout en voyant vite. Il espère beaucoup circuler avec eux. — « Quand part-on? Faisons les plans... *Make plans*, Lupita. »

Elle aimait tant jadis faire des plans de voyage.

— Plans... plans... plans! La première chose à Mexico est de ne pas faire de plans. *You must lose time.* Comment sentirez-vous les choses sans perdre de temps? *Damn*, vous n'allez pas faire le touriste à présent.

Ses yeux ont la couleur du café brûlant. Juste s'impatiente : il ne veut pas « faire le touriste », mais la date du retour est impérative. Et il veut tout voir...

***

Ils partent pour la plage en attendant le train du soir — le train qui les hissera sur le plateau, à deux mille mètres, à Mexico.

— Veracruz est affreux, — dit Hudson. — Rien à faire ici. C'est le sale port des étrangers.

Elle offre en effet un hargneux visage, la « porte de service du Mexique » : une place semée de détritus sous les quenouilles noirâtres de vingt filaos pliés par le dernier cyclone, entre une Poste et une Municipalité neuves, gonflées d'importance, devant une cathédrale à l'abandon, au dôme de mosaïque bleue et blanche, aux tours fendues où perchent des *zopilotes*[1]. Après le débarcadère où les maîtres de Veracruz, les cargadores syndiqués, leurs chapeaux de terriens enfoncés sur la figure, manœuvrent avec dédain les malles étrangères, la ville n'a que cette place à offrir et des rues sans espoir où le bitume fond devant des factoreries, des comptoirs sans chalands, et des agences de navigation. Sous les arcades de l'unique café, des passagers effondrés exsudent leurs bocks et leurs menthes vertes, en compagnie des officiers de bateaux pressés de fuir ce port à moustiques, à rixes et à cyclones.

— C'est bien assez bon pour les gringos et les touristes, — réplique Lupé.

Des gamins proposent les journaux de Veracruz où sont annoncées en grandes manchettes les nouvelles lois d'expropriation.

— *Look*, — dit-elle en attrapant au vol une des feuilles... — Les Mexicanos vont leur prendre toutes leurs propriétés, aux gringos. Ce n'est pas trop tôt... Depuis qu'ils exploitent le pays et l'Indio, avec leurs haciendas, leurs magasins et tout leur dégoûtant business.

— Sûr, — fait Hudson dont les lunettes vont tomber en arrêt devant une échoppe de curios.

Au seuil de la boutique, un grand cavalier de paille barre le trottoir. Cheval, étriers, éperons, sombrero, figure, tout le mannequin est fait de la même tresse habilement assemblée.

1. Rapaces de la famille des vautours, vulgairement charognards.

— Amusant, — fait Haudouard.

Lupé examine l'objet en connaisseur.

— Amusant! *Say*... Regardez le travail. C'est de la tresse indienne. *Petate*... Il y a une jolie chanson d'enfant sur les nattes de maïs. Il faudra que je vous en achète une. C'est magique pour le sommeil.

Juste, distrait, hèle une Ford noire et désarticulée qui s'arrête brutalement au milieu de la chaussée sans se ranger. Lupé et Mac s'arrachent à regret à leur flânerie. Qu'a Lupé? Dans la voiture qui fonce à travers les ornières des rues faubouriennes, elle s'isole, rentre en elle-même. Blancs, bleus, rosâtres, les cubes des maisons, salis de grandes lettres noires, défilent, puis des baraques de bois aux toits de tôle. Sur les portes, des hommes couleur de cuir croisent les bras, le regard dur, les uns nu-tête, hirsutes, d'autres coiffés de feutres à larges bords ou de sombreros de paille : presque tous, pieds nus dans des sandales de peau de bœuf, portent des chemises à larges carreaux ou des pyjamas de grosse toile dont les pantalons sont retroussés jusqu'au mollet. Devant des jardinets d'hibiscus ou le long des palissades, des marmailles marronnes piaillent autour de petits chevaux, d'ânes et de chiens galeux. Sous une vérandah au bord de tôle découpé en trèfle, une vieille parque indienne en longue robe brune coud dans un rocking-chair de bois. Un petit tramway bas, qui semble errer, dépasse leur fodingo dans un miaulement d'accordéon et des couacs de trompette.

— C'est assez laid, — fait Haudouard heurté par la brutalité de la lumière, des figures et des couleurs, par il ne sait quoi de tragique dans l'air qu'il voudrait comprendre et qui lui échappe.

Ce manque d'égards pour la ville révolutionnaire choque Lupé.

— *Never mind*... C'est fort. *Es fuerte*, — accentue-t-elle. — C'est tout de même autre chose que votre Cuba.

Il s'est trop pressé de vanter « le charme » de la Havane. Il se rappelle à présent ces vers mexicains sur Veracruz. « *Ce n'est pas là Cuba où la mer dissout l'âme. Où le yankee colonial soigne la canicule aux sorbets de la brise... Non, ici la terre commande, un bouillon de requins à ses pieds. Il suffit de savoir*

qu'on couvre notre arrière : la ville n'ouvre à la mer que ses portes de service. »

Il les cite à Lupé pour l'apaiser. Elle a raison : cette ville, ces hommes, ces faubourgs ont autant de force que de hargne, sous ce soleil mauvais.

Ils se baignent en avant de la vague, à cause des requins. Eau brûlante et limoneuse qui laisse à la peau une glue mêlée de sable noir. Plage en deuil, où passent des péons à cheval, déserte devant les cabines de l'établissement de bains pauvre et vide où ils se sont déshabillés. Faute de pouvoir nager, ils traînent, Juste évitant de s'éloigner d'Hudson, Lupé « faisant la plage » selon ses habitudes d'Océanie : échinodermes, petites méduses, coraux, algues, elle trie comme à la foire, dans les laissés-pour compte du marché marin.

— Monnaie espagnole, — dit-elle, en rapportant de curieuses coquilles qui ressemblent à des doublons frappés au centre d'une sorte de fleur de blason.

Le costume de bain lui a rendu, avec sa ligne féline et râblée, cet entrain animal, cette grâce dorée qu'elle retrouve aussitôt plongée dans ses éléments : l'air, l'eau; les plantes; les êtres simples, les foules des marchés. Hudson vient d'entrer à nouveau dans le bouillon jaune. Elle s'approche de Juste. C'est leur premier tête-à-tête :

— Qu'est-ce qui ne va pas avec vous? — demande-t-elle.

— Tout va, Lupita... C'était vous tout-à-l'heure qui sembliez bizarre. Êtes-vous contente que je sois venu, au moins?

— Si vous êtes venu pour moi, naturellement.

Elle rejette en arrière ses boucles noires; sur les lèvres violettes un sourire le provoque, cherche à l'embarrasser.

— Vous et Mexico, n'est-ce pas la même chose?

La réponse est subtile. Mais elle attendait mieux.

— Je me demande si vous aimerez Mexico — réplique-t-elle.

— Avec vous, pourquoi pas, petite Lupé?

Il lui prend affectueusement le bras, la regarde. Des dents éclatantes, au double foyer de ses yeux marron-noir qui passent si aisément du soleil à l'orage, c'est toujours le même appel provoquant, le même défi. Elle a encore bruni. Cependant la tête ronde du « puma » offre il ne sait quoi de différent, plus gracieux et moins indien.

— Vous avez quelque chose de changé, Lupita.

— Vous aussi — riposte-t-elle.

— Je veux dire dans votre figure. C'est la coiffure, hein? Plus de tresses... Vous avez coupé vos cheveux?

— *Pour vous rappeler votre beau Paris,* — répond-elle en français avec un accent assez comique.

Noir corbeau, ses cheveux lui viennent presque aux épaules, où ils se rebroussent en larges boucles.

— Ce n'est tout de même pas pour moi...?

— Pourquoi pas?

Elle a de nouveau son air un peu bizarre.

— Et Anne, que devient-elle?

La question le prend de court. Il la regarde cependant avec assurance.

— Elle va bien. Merci.

Hudson sort de l'eau. Ils remontent vers l'établissement de bains.

Réhabillé le premier, Juste sort de sa cabine, passe devant celle de Lupé dont la porte est entrebaillée.

— Allo, Lupita. *Ready*?

Elle achève de se sécher. Sa tête apparaît à hauteur de celle de Juste et elle passe, hors du peignoir, un bras nu encore humide.

— *Quick,* — chuchote-t-elle. — Vite.

Un instant il hésite.

— *Do quick,* — répète-t-elle, — *quick.*

Ah! petite Yaqui impérieuse... Il se penche... Docilité, remords... Mais voit-il ses yeux qui s'élargissent, se dilatent, si graves, si noirs, pour se refermer soudain en un pli de paupières crispé, presque douloureux?

Gourmandise. Nervosité. La bouche de Lupé a un goût frais de coquillage.

***

Coupable? La faute est vénielle en tous les cas. Sans manquement à sa fidélité de cœur envers Anne, il a éludé l'explication difficile, l'aveu qui eût, d'emblée, gâté l'arrivée, compromis la suite du voyage. A quoi bon heurter l'amour-propre de Lupé? Car il ne s'agit que de son amour-propre évidemment...

Le gage lui a suffi. Elle n'avait plus l'air d'y songer quand ils ont en hâte regagné l'hôtel et la gare. Dans le Pullmann, la conversation va son train, gaie, décousue, fraternelle comme autrefois. Hudson a sorti de son sac des monographies sur les époques précolombiennes, un petit bouquin de mythologie aztèque destiné à « Justito ».

— *Justito, you must know first...*

Il faut qu'il sache qui étaient Quetzacoatl, Tllaloc, Huitzilopotchli, tous les dieux et héros du cosmos indien, qu'il se fasse une idée de la distribution des cultures nahoa, maya, aztèque, totonaque et zapotèque. Sans quoi il ne comprendra rien.

Aux arrêts dans les stations — le train roule encore en *tierra caliente*, dans la plaine chaude — Lupé les entraîne chercher les nourritures que vendent, sous leurs quinquets rougeâtres, les marchandes en *rebozzos*[1] couleur de nuit. Elle rapporte en se pourlèchant sa provision de friandises au maïs, *enchiladas* et *tamales* encore toutes fumantes de la chaleur du panier.

— Goûtez...

Dans leurs gaines de feuilles sèches les *tamales de dolce* gardent, malgré leur fadeur sucrée, toutes les saveurs de l'épi broyé. Mais les *enchiladas* farcies de piment rouge emportent la bouche.

— *Maïs es Mexico*, — s'écrie Lupé, les lèvres luisantes.

— *De veras...* — renchérit Hudson.

... Donner dans cette ferveur qui s'ingénie à le mettre de la partie, à le gagner par avance à leur amour de Mexico, leur prouver qu'il se sent déjà conquis... Cependant sa pensée dérive : pourquoi Lupé n'a-t-elle pas apporté la lettre d'Anne? La trouvera-t-il demain?

— Où descendrons-nous demain à Mexico, Lupita?

— Chez Ramon.

La maison des Hudson est à Tenayuka, dans la vallée, à une heure de la capitale, dans un centre de recherches archéologiques. Mais ils ont chez leur ami Salazar un second chez eux, et leur adresse à Mexico.

1. Écharpes généralement bleu ou gris sombre dont les femmes indiennes se couvrent la tête et les épaules.

— Vous devez aimer Ramon, — dit Lupé. — Il pourra vous être très utile.

Un curieux homme, à les entendre, ce Salazar qui fait des villégiatures dans des cratères de volcans. Peintre, poète, grand collectionneur d'*idolitos*[1], c'est aussi un vrai révolutionnaire qui a combattu sous Carranza, puis sous Obrégon. Bien en cour auprès du gouvernement, il a des fonctions d' « inspecteur » au Secrétariat de l'Éducation. Il les aidera à voyager en les prenant avec lui dans ses tournées. « Seulement, dit Lupé, attention... il est très maniaque et lunatique, Ramoncito. Il peut vous adorer ou vous détester. Cela dépend de vous... Il sera sûrement très jaloux. »

— Jaloux de quoi? — se demande Juste.

***

— Couvrez-vous... Il fera frais tout à l'heure, — dirent-ils, au moment de se glisser dans les couchettes.

Le train commençait d'attaquer les pentes. Une fraîcheur soudaine s'insinuait, introduisait la buée des nuages et le vertige des hauteurs. Avant de clore la vitre et de baisser le rideau, il chercha dans la nuit à sonder l'abîme, mais des vapeurs fuyantes s'interposaient, ne laissaient entrevoir dans la trouée que d'infinitésimales lumières perdues dans des gouffres de ténèbres. Parfois, sous les feux du wagon, sortait un bouquet de feuilles aux grappes de fleurs corail qui brillaient comme du sang frais.

Il avait eu trop chaud tout le jour. Le passage au froid des cimes lui donna la fièvre, un léger délire où se mêlaient les cratères de Salazar et le « bouillon de requins » de Veracruz, les impressions de l'après-midi et son attente du lendemain. Hudson, le maïs, le cavalier de paille tournaient dans les demi-rêves qui peuplaient son insomnie autour d'une Lupé mystique, violente et pure, et d'une Lupita en maillot qui partageait avec lui des tamales... *Si señor, como no!*

Quand il s'éveillait, un point de vertige au creux de l'être, il cherchait Anne. La chaleur de son sang la demandait. Où était-il? Au faîte d'un autre monde que le sien. Pourquoi, mais pourquoi s'était-il arraché d'elle? Il allait avoir mal

1. Idolos ou idolitos : objets des fouilles de l'époque précolombienne.

comme cela pendant des mois... Pour qui?... Pourquoi?... Mexico. Il était engagé dans une aventure, une autre aventure de sa vie. Peut-être la pire, peut-être la plus belle... Le train tirait, chantait, peinait, attaquait pour lui le toit d'un nouveau monde. Froid, chaleur, froid, puis sommeil... Anne. Douceur d'Anne. Sommeil, sommeil.

***

— Mexico!

C'est la voix brève de Lupé, dans la couchette à côté, suivi du déclic sec d'un rideau qui s'enroule. Une flèche d'or passe sous le sien. Il le fait sauter aussitôt.

La Vallée... Elle est là, pour lui, à lui. Le monde ici a les couleurs de sa naissance : jaune comme le poil des savanes bourrues, rose comme le flanc de cette terre aride et nue, bleu comme ces géants chauves qui dorment au bord : Popocatepetl, Ixtlaccahuatl — elle « Femme couchée », majestueuses mamelles; lui « Popo » viril au chef neigeux.

... Anahuac, vallée des Nahuas, berceau d'hommes et de dieux indiens, terre de Quetzacoatl, plaine de Tenochtitlan — Mexico, tout à l'heure, là-bas.

Qu'elle est vieille, cette terre, et qu'elle est jeune! C'est être éternelle... Violente, dardant ses plantes de métal, la herse de ses champs d'agaves, ici les phallus verts des organos, là les raquettes barbelées de ses nopals... Et pure dans cette apothéose de lumière qui la projette, qui la crée... Patriarcale aussi, élyséenne : voici, comme des dromadaires au pâturage, les grands saules bossus, chevelus, arbres-montagnes : *ahuehuetes*.

Le train électrique brûle l'Anahuac. Juste a passé sur la plateforme du wagon. Lupé le rejoint d'un bond, en pyjama, son foulard brique flotte au vent de la vitesse. Elle aspire avec lui cet air qui mord et fait haleter, glace et feu, éther de sommets trop aigu pour le cœur qui bat trop vite. Il sent sa main sur son épaule, son menton qui s'avance, sa joue proche : « *Say, are you with me now...?* » Est-il avec elle à présent?

Des cubes blancs, blancs comme la toile qui vêt les hommes aux chapeaux de soleil, aux visages d'ombre. Le mur rouge-viande d'une hacienda, son portique qui flamboie comme des

ailes éployées. Une route qui poudroie sous les sandales d'une file d'Indiens courbés sous leurs charges, la courroie au front. « *Indios, my indios!* »

Voilà ce qu'elle lui réservait, ce qu'elle voulait lui donner : *sa* terre, à elle, *sa* lumière, glace et feu, cette ivresse qu'elle veut qu'il partage avec elle.

— Êtes-vous avec moi, à présent, dites?

Il la regarde, la petite Indienne à tête ronde. Ses yeux avides boient l'espace. Lupé..? Ou Malinche qui donna le Mexique à Cortez, ou Atala, l'Américaine... *Say*...! violente et pure... Les pointes de son foulard rouge dans le vent, ses boucles noires.

Vautours... Aigles. Ombres d'ailes en forme de faux. Et de nouveau la terre nue, brune à présent dans le cirque des monts bleus qui tournoient, qui tournoient autour de deux collines fixes, couleur de limaille, qui se lèvent, grandissent, pivots géomantiques... Les pyramides!

— Sun... Moon.

Soleil... Lune... Les deux Pyramides. « Au milieu le chemin des Morts. »

La main de Lupé se crispe; il la sent, contre lui, vibrante, électrique, branchée à sa terre. Mais voit-il ce qu'elle voit? Sent-il monter cet appel, cette force invincible et sourde... Mexico?

— *Did you get it?*

Passion inexprimable de la terre... Ah! oui, il l'a bien « eu », son don superbe et ce frémissement qui passe d'elle à lui. Il l'a eue, la vision qu'elle lui destinait. Son Mexique, cette fois il y est. Il pourra l'oublier tout à l'heure. Mais à présent il y est. Elle le lui crie dans le vacarme de la course.

— *There you are in Mexico!*

III

MEXICO-CITY

Ramon Salazar habitait au milieu d'un quartier populaire un ancien couvent espagnol confié par un gouvernement ami des artistes à son ingéniosité de bohème intelligent.

Pour atteindre l'Assomption il fallait traverser à pieds un marché de fruits et légumes où les éventaires ne laissaient

passage qu'à un flot traînant d'hommes en serapes et de femmes aux châles bleus. Les Hudson étaient là dans leur élément. Ils ne cachaient pas leur dédain des « *colonias* », des beaux quartiers habillés, depuis Porfirio Diaz, de stucs rococo, de cariatides et autres ornements 1900. Quartiers de *gachupins*[1], disait Lupé qui professait les sentiments révolutionnaires de tout ce qui, en Mexico, n'est pas aristocratie espagnole ou vieille bourgeoisie ruinée, claustrée dans le capiton, les dorures, les fauteuils de peluche et les vases en cornets.

Salazar occupait une des galeries de l'ancien monastère où il avait installé un petit musée d'art populaire et ses collections d'objets précolombiens. Il y avait pour les loger tous, plus de cellules et plus de mobilier qu'il n'était besoin. Dans le grand patio bordé d'arcades aux piliers tors, le peuple entrait comme en un foirail avec l'assentiment d'un vieux gardien manchot, ancien zapatiste logé à la même enseigne que Salazar.

Celui-ci était un petit homme d'une cinquantaine d'années qui avait, remarqua Juste aussitôt qu'il l'aperçut, « la tête de Don Quichotte sur le corps de Sancho Pança ». Une tête sans cou, encadrée d'une courte barbe noire et frisée, dont les yeux visionnaires, le nez fort et cassé, les tics et le sourire farceur se combinaient en un puzzle extrêmement mobile d'expressions outrées, pathetiques ou gouailleuses. Un petit corps trapu, bedonnant, aux jambes courtaudes arrondies par le cheval. En culotte et savates, chemise kaki à fermeture éclair, revolver sur la fesse et palette en mains, il était occupé à achever le cinquième ou sixième cratère dont il avait décoré, à la fresque, les galeries nues de l'Assomption.

Les Hudson et lui s'étaient quitté l'avant-veille. Ce fut cependant un enthousiaste échange d'*abrazos*[2], joue à joue avec tapotements réciproques dans le dos, une explosion de *Que tal*, Ramoncito? — *Como le va*, Lupita? — *Es el señor francez*? — *Eso es* — *Esplendido*... Très gentil... Soyez ici chez vous, *señor frances, por toda la vida.*

— Il veut partir dans trois mois, s'exclama Lupé.

— *Que*!... *Choquante*! s'indigna Salazar.

1. *Gachupins* : la noblesse d'origine espagnole. Littéralement porteurs d'éperons.

2. *Abrazo*, l'accolade mexicaine.

Que signifiait « *choquante?* » A la question tous s'esclaffrent. « Apprenez-le vite... » dit Lupé. Haudouard allait bientôt connaître toutes les nuances du qualificatif expressif par lequel Mexico stigmatise tout ce qui est déplacé, choquant, mièvre, mesquin ridicule, contraire aux enthousiasmes mexicains, à la fougue et à la force mexicaines.

Lupé railla :

— Il a laissé son cœur *au beau pays de France.*

— *Choquante,* — répéta Salazar, puis il lança à Lupé en espagnol une blague à sa manière qui devait signifier, autant que Juste comprit, qu'elle avait bien tort d'attendre de Paris ce qu'elle pouvait si bien trouver à Mexico.

Hudson désintéressé, contemplait le cratère interrompu.

— *Magnifico...*

L'archéologue avait pour les gens et les choses du Mexique l'admiration à surenchères de l'intellectuel américain « gone native » — devenu indigène ou s'appliquant à l'être — dans un pays d'adoption. La peinture de Salazar d'ailleurs était d'une saisissante étrangeté. Chacun des six volcans qui couvraient les murs de la galerie avait son atmosphère, son aura cosmique : L'un sortait, tel un abcès, des enflures cendreuses d'une terre de désolation, l'autre s'ouvrait comme une vulve aux bords déchirés hors d'un plasma de nuages noirs et soufrés, un autre surgissait avec la violence du rut, bavant le feu sur un ciel en pamoison. Peinture de poète... Cependant chacun de ces géants avait sa place dans l'orographie mexicaine, minutieusement étudiée sur les lieux par le peintre qui montrait des carnets et cartons remplis d'études.

— J'ai passé deux semaines dans ce cratère-ci... Trois dans celui-là, — disait-il. — Les Indiens me descendaient la nourriture par une corde dans un panier.

— *Fuerte!* — dit Lupita devant la fresque.

L'amoureux de volcans la fixa d'un regard qui semblait sonder l'Ixtlaccihuatl, puis il se retrouna vers Juste.

— Quel effet cela vous fait-il, *señor frances*? En avez-vous ainsi au beau pays de France... Ici, les volcans sont des hommes — ajouta-t-il avec un rire bizarre, — et les hommes sont des volcans.

MARC CHADOURNE

(*A suivre.*)

L'AVÈNEMENT DE ROOSEVELT

L'avènement d'un Président aux États-Unis est toujours une grande fête; parade, revue, défilé, discours, ovation, l'élu reçoit toutes ces marques de la faveur publique et de l'admiration populaire. Il est comblé de dons venus des quatre coins du pays, les joailliers des grandes villes lui envoient des bijoux, les fleuristes des fleurs, les chasseurs des Montagnes Rocheuses des ours, les Indiens de petits totems, et chacun fait de son mieux pour témoigner son enthousiasme. Washington, en 1789, fut porté en triomphe et traité comme un dieu, Jefferson en 1801 se vit entouré de la ferveur des démocrates et de l'attendrissement des humbles. C'est un grand jour de joie, d'espoir et de largesse.

Pour son avènement le président Roosevelt eut une catastrophe nationale.

Le samedi 4 mars 1933, premier jour de la présidence de Franklin Delano Roosevelt, toutes les banques du pays fermèrent et l'organisme économique de l'empire le plus riche du monde s'arrêta de fonctionner, faussé, cassé.

Ainsi débuta dans la carrière présidentielle l'homme qui le 8 novembre 1932 avait obtenu de son pays une majorité sans précédent dans l'histoire des États-Unis et dont l'existence tout entière avait été une suite de succès ininterrompus.

Il y a quatre ans, M. Hoover, en arrivant, et pour arriver à la Maison Blanche, garantissait au peuple une prospérité stable et universelle. Tel fut le programme qui le fit élire, tel fut le programme qu'il s'efforça d'appliquer de 1928 à 1932.

En partant, il semble qu'il ait emporté avec lui son programme : et que du reste il ne restait plus grand'chose d'autre à emporter. On raconte que les foules immenses venues pour assister à l'inauguration de M. Roosevelt, erraient ensuite dans Washington à la recherche d'un gîte, à la recherche d'un repas, à la recherche de quelque argent qui leur permît de rentrer chez eux. Mais les banques étaient fermées, les hôtels ne savaient où donner de la tête et les chemins de fer en face de cette masse de voyageurs sans billets et sans argent ne savaient à quel saint se vouer.

M. Roosevelt disait dans son discours inaugural : « Les vendeurs ont été chassés du temple de notre civilisation. Nous pouvons à nouveau consacrer le temple aux vérités éternelles... La nation demande qu'on agisse, et qu'on agisse tout de suite. Notre première tâche, notre tâche essentielle sera de faire travailler le peuple... »

Et pour commencer il fermait toutes les banques d'Amérique.

Qu'arrivait-il donc aux banques d'Amérique?

Le peuple américain, qui, depuis trois ans, subit avec un courage et une sérénité viriles la plus pénible crise économique qu'il ait connue au cours de son histoire, venait de se rendre compte qu'après tout ses banques n'étaient point dignes de la confiance qu'il leur témoignait, et en une espèce de spasme nerveux, il risquait d'engloutir toutes les institutions bancaires des États-Unis en une seule grande catastrophe.

Les causes de cette panique soudaine étaient multiples, et il serait impossible de les analyser toutes, mais il en existe une dont l'importance est particulière.

Tout d'abord l'organisation même du service bancaire aux États-Unis présentait des caractéristiques qui le rendaient vulnérable. Par fidélité à la tradition de la souveraineté des États et par crainte des grands trusts, les États-Unis ne permettent point aux banques d'avoir de succursales. Chaque banque, quelque puissante et influente qu'elle soit, doit former une unité et ne point rayonner en dehors de l'état où elle est installée. Elle peut sans doute s'entendre et collaborer avec les banques des autres états, à condition que cette

entente ne soit point trop étroite et reste une simple collaboration. C'est dire que les banques américaines forment un réseau plus complexe et plus faiblement tissé que notre réseau français, par exemple, où des institutions comme le Crédit Lyonnais, le Comptoir d'Escompte, la Société Générale, ayant leur centre à Paris, possèdent des succursales sur tout le territoire de la France. Quand une panique se produit à Lyon ou à Lille, il est facile à ces grands établissements de concentrer sur le point menacé les ressources de leur centre. Et nulle panique locale n'a donc chance de se propager.

Au contraire, en Amérique il est difficile et lent de secourir une zone où s'est déclarée la panique. L'une après l'autre, les banques locales s'écroulent. On en vit une fois tomber quatre-vingt-quatre en Michigan. Les banques des régions voisines, qui ne sont point responsables de ces catastrophes et qui ne sont point au courant des problèmes locaux de leurs voisins hésitent à s'engager; bien que le système de la Banque Fédérale de Réserve permette de secourir les institutions menacées, il ne suffit pas. Il suffit si peu qu'on avait fini par créer un organisme spécial, la « Banque de Reconstruction[1] » qui de Washington devait expédier en hâte les secours là où ils étaient indispensables et pouvaient servir.

Par malheur, dans beaucoup de régions, il était trop tard pour rien faire.

De 1920 à 1928 l'Amérique a vécu dans une période d'optimisme aigu, qui peut sembler même maladif au jour des événements présents. La doctrine générale était alors qu'on ne produit jamais trop, que le luxe engendre la prospérité, qui engendre le luxe, et que, se poussant l'une l'autre, ces deux forces doivent se soutenir indéfiniment. On estimait aussi que l'industrie en se développant permettait la spéculation, et que celle-ci en prenant son essor encourageait l'industrie. Cela était fort clair : l'industrie produisait des objets; pour les vendre il lui fallait des clients riches; la spéculation, en faisant hausser les valeurs industrielles, donnait des ressources nouvelles aux clients de l'industrie, qui pouvaient alors acheter davantage, et, comme ils achetaient davantage l'industrie était plus prospère et la hausse de ses actions deve-

1. *Reconstruction finance corporation.*

nait légitime. Ainsi la spéculation, par sa seule initiative, devait créer de la richesse réelle.

On spéculait à New-York, on spéculait dans les provinces. A New-York et dans l'Est, il y avait des spécialistes de la spéculation qui prenaient quelques précautions, du moins pour eux-mêmes. Il y avait aussi des banquiers prudents, qui cherchaient à conformer leur conduite aux méthodes de Londres et de l'Europe. Dans le Centre et l'Ouest des États-Unis, où régnait un optimisme plus pieux et plus débridé, la spéculation était aussi plus simple, plus naïve et plus irréfléchie. Elle se mêlait de camaraderie. Dans toutes les petites villes, les petits banquiers fréquentaient les petits industriels et les fermiers, et comme ils leur faisaient des prêts de leur seule initiative, sans avoir, comme pour nos grandes banques françaises, le contrôle d'un Siège Central, ils n'hésitaient point à donner à leur optimisme une forme plus concrète. C'était une immense spéculation sur le bonheur faite entre camarades.

Par malheur les produits des champs se vendaient de moins en moins bien, et pour maintenir l'optimisme dans le Centre et l'Ouest des États-Unis, régions essentiellement rurales, il fallait renouveler, étendre et augmenter sans cesse les prêts ruraux. Sans quoi les fermiers n'eussent plus eu d'argent pour acheter des objets manufacturés et l'industrie eût été atteinte. On prêtait donc toujours. On prêta tant qu'un beau jour arriva où, du même coup, cultivateurs, industriels et banquiers de ces cantons, se trouvèrent ensemble et conjointement en faillite. Il y eut des états, des régions entières, où toutes les banques fermèrent leurs coffres, leurs guichets, leurs portes.

L'Est, qui avait senti venir le danger, avait paré le coup en plaçant de grosses sommes en Europe. Cet argent-là produisait de gros intérêts. Par malheur une bonne partie se trouvait en Allemagne. Et, quand la situation de l'Allemagne devint alarmante, l'Est se trouva lui aussi menacé de pertes immenses. C'est ainsi qu'au cours de l'été 1932, entre mai et août, le dollar ne laissa pas d'être fort en danger. La crise agricole du Centre, la stagnation industrielle générale et la débâcle allemande rendaient précaire la situation des banques américaines et même la stabilité du dollar.

Par bonheur, il faisait chaud, les gens étaient à la campagne, ils jouaient au golf, ils nageaient, ils se promenaient en Europe, et ils ne songeaient point à avoir peur. Comme l'on n'avait point peur, on ne réclamait point aux banques des remboursements massifs et hâtifs, et ainsi elles purent faire face à leurs engagements. Contre l'attente des plus sages, l'été de 1932 se déroula paisiblement.

Par malheur, l'automne amenait des élections. Ces élections mettaient aux prises M. Hoover qui avait jadis été populaire, mais qui ne l'était plus, et M. Roosevelt, qui attirait à lui les sympathies universelles. M. Hoover eut d'abord confiance dans l'organisation si solide du parti républicain, puis dans son étoile, enfin, devant les rapports qui affluaient à lui de tout le pays, il perdit confiance. Il se dit que lui seul pourrait se sauver et qu'il lui fallait frapper un grand coup. Il fallait tirer le peuple de sa torpeur.

Dans son principal discours il déclara donc, devant les électeurs ahuris, qu'il avait sauvé les États-Unis d'une crise terrible, et que, sans lui, le dollar eût craqué durant l'été de 1932. Mais lui, Hoover, avait su si bien manœuvrer que nul ne s'en était douté, et que le dollar avait été sauvé.

Le public fut abasourdi. N'avait il pas entendu dire par les principaux banquiers et les fonctionnaires importants que la monnaie nationale était la plus forte du monde et qu'elle ne courait aucun danger? Les révélations du Président firent grand effet sur le public. Elles ne l'amenèrent pas à voter pour M. Hoover, mais elles lui donnèrent ses premiers doutes sur la solidité du dollar, la sincérité des gros banquiers et la droiture des hauts fonctionnaires.

Or, à la même époque, le nombre des sans-travail augmentait quotidiennement, et la crise, un instant enrayée durant l'été, reprenait de plus belle. Tous les gens avertis avaient déclaré que février et mars devaient être probablement le pic de la crise, et qu'après on pouvait espérer connaître des semaines moins ardues et moins pénibles. Ils avaient raison, pour le début du moins, mais le public, peu sensible à la satisfaction de voir se réaliser si exactement une si judicieuse prédiction, se démoralisait de plus en plus.

Un incident devait suffire à porter un coup fatal à la confiance.

Les incidents ne manquèrent pas.

Le Sénat, toujours soucieux de se renseigner et de faire parler de lui, procédait alors à une enquête sur les méthodes bancaires aux États-Unis. Et il convoqua devant lui M. Charles Mitchell, président de la Banque Nationale Urbaine (National City Bank, de New-York), l'institution, qui se vantait d'être la banque la plus importante de l'Univers et qui venait de ravir ce titre à une banque Anglaise. On n'avait point affaire là à de petits seigneurs.

M. Charles Mitchell était particulièrement connu aux États-Unis, car c'était une brillante intelligence et un orateur disert. C'est lui qui, à Paris, en septembre 1929, quelques semaines avant le début de la débâcle de Wall Street, avait expliqué au public français éclairé que les États-Unis ne pouvaient point avoir de crise désormais et que le mécanisme de la spéculation y entraînait de soi-même la prospérité. Ces propos avaient séduit le public parisien dès l'abord, et lui avait, par la suite, et par comparaison laissé une impression profonde.

Or, dans sa conversation avec le Sénat des États-Unis, M. Charles Mitchell eut beaucoup à raconter et les journaux lui donnèrent une place fort en vue. Il dit en particulier que durant ces années où sa banque avait perdu tant d'argent, il avait reçu d'elle en bonus trois millions et demi de dollars (près de 90 millions de francs). Il expliqua comment la banque avait placé des emprunts pour des États Sud-Américains que l'on savait sur le point de faire banqueroute, ou qui déjà étaient en train de procéder discrètement à leur banqueroute. Il avoua aussi que la banque avait spéculé sur ses actions, qu'elle avait prêté sans intérêt deux millions et demi de dollars à certains membres de son conseil d'administration et de son haut personnel, pour les « aider » durant la crise; enfin sa déposition fut aussi intéressante pour le philosophe que déprimante pour le philanthrope et inquiétante pour le moraliste.

Il en résulta qu'il crut ensuite devoir donner sa démission et rentrer chez lui pour y goûter un repos qu'il avait bien gagné. Il en résulta aussi que le pays, déjà fort inquiet, fut édifié sur les procédés employés par un trop grand nombre de ses banques.

A la même époque la malheureuse Banque de Reconstruction était engagée à fond et disqualifiée. Malgré tous ses efforts, sur les 30 000 banques que comptaient les États-Unis, il n'en restait plus que 19 000 vivantes et celles-ci n'étaient point toutes en bonne santé, il s'en fallait de beaucoup. Là où elles collaboraient aimablement avec la population, elles vivaient; là où il y avait conflit, leur état restait précaire. Or, dans le Michigan, une guerre s'était engagée de longue date entre certains industriels considérables (M. Ford en particulier) et les banques. Les banques étaient les plus faibles, et elles arrivaient à se trouver acculées à la faillite.

Dans cette urgence extrême, le Gouverneur de l'Etat de Michigan fit un grand geste; il décida un moratoire des banques de l'Etat. Il les sauvait ainsi. Mais il privait de numéraire son Etat; et il notifiait au peuple des États-Unis que l'heure de la catastrophe approchait.

La nouvelle se répandit comme une traînée de poudre; la panique gagna de proche en proche. Les États où les banques étaient les plus faibles furent les premiers touchés. Il y eut débâcle et, pour sauver ce qui pouvait être sauvé des banques, les gouverneurs décrétèrent des moratoires, et établirent une sorte d'état de catalepsie pour leur région.

Seul New-York tenait bon. Là trônaient des banques fortes, fameuses, bien gérées, pourvues de réserves immenses, et fières de leur stabilité. Entre les Morgans, les Kuhn Loeb, la Guaranty Trust, et les autres géants de New-York, la coopération était suffisante pour les mettre à l'abri des paniques. Bien plus, elles étaient en meilleur point que durant l'été. En effet l'accord de Lausanne, en libérant l'Allemagne de toutes ses obligations vis-à-vis de la France et du plan Young, avait mis les Allemands en état de commencer le remboursement de leurs créances privées, et ils y procédaient. Déjà, disait-on, 70 p. 100 des crédits américains, « gelés » par le grand moratoire allemand, étaient libérés et de nouveau liquides. Les banques de New-York, qui étaient les plus engagées dans les affaires d'Europe, étaient donc les plus soulagées, et elles tenaient bon.

Par malheur la panique gagnait toujours.

Février touchait à sa fin. Le Président Hoover allait quitter

la Maison Blanche. M. Roosevelt allait y entrer. Avec un nouveau règne, un nouvel esprit régnerait, et on briserait la panique. Il semblait qu'il y eût lutte de vitesse entre la panique et les événements politiques. Ce fut la panique qui gagna. Durant toute la dernière semaine de février, M. Hoover fut sollicité de prendre des mesures urgentes, mais il répondit qu'il partait et n'avait plus l'autorité nécessaire. On entoura M. Roosevelt et on le supplia d'agir, mais il répondit qu'il n'était point encore Président des États-Unis et qu'il fallait attendre jusqu'au 4 mars.

La panique n'attendit pas. Elle gagna New-York vers le 27 février, elle s'y installa le 28 et si l'on voulait sauver l'or des États-Unis, il fallait agir. C'est pourquoi des coups de téléphone nerveux, affolés se succédèrent tout le jour le 1er mars, le 2 mars et le 3 mars. La catastrophe approchait; mais M. Hoover, avec une grimace, disait non, et, avec un sourire, M. Roosevelt répétait non.

On dut s'arranger pour que, dans les divers états, les gouverneurs déclarassent le moratoire, et que le gouverneur de l'État de New-York le fît pour son État. Ainsi quand M. Roosevelt fut inauguré président des États-Unis, les 19 000 banques des États-Unis étaient fermées par ordre des 48 gouverneurs des États.

***

Le premier acte gouvernemental de M. Roosevelt fut de déclarer un moratoire national et un embargo sur l'or.

Mais, dira-t-on, n'aurait-il pas pu l'éviter en se mettant d'accord avec M. Hoover?

Certes, cela était fort aisé, et M. Hoover se fût, à n'en point douter, conformé aux vues et directives de son successeur; mais M. Roosevelt connaissait l'esprit de son pays. Il savait que la « crise » est une méthode américaine qui convient au peuple américain et qui donne des résultats heureux. Il savait que : s'il collaborait avec M. Hoover durant cette dernière semaine, il se compromettrait lui-même, il prendrait le pouvoir dans une atmosphère déjà embrouillée, compliquée, et où il ne serait plus maître de ses mouvements. Au contraire,

il se disait qu'une crise aiguë lui conférerait à l'instant des pouvoirs exceptionnels et qu'il pourrait alors faire du travail utile.

Il avait raison. On l'a accepté comme dictateur de la vie économique et financière américaine. On lui a permis d'exercer sur les banques du pays un contrôle absolu, qui lui conférera les moyens dont il a besoin pour fermer les banques malsaines, consolider les autres et sauver l'étalon or.

Il est clair en effet que M. Roosevelt veut sauver l'étalon or, s'il le peut. Il y est obligé et par une majorité du peuple américain, et par le fait que les États-Unis sont une nation créditrice, et par la psychologie américaine, pour qui la chute du dollar serait un nouveau coup, dangereux et déprimant.

Il cherche seulement à biaiser et à éviter une déflation trop stricte tandis qu'il maintient l'étalon or. D'où cette décision de mettre de la monnaie nouvelle en circulation. La richesse immense du pays, les ressources d'or si considérables des États-Unis lui permettront assurément de sauver sa monnaie, si ses industriels ne font point sur le gouvernement une pression trop forte, et si le Président réussit à opérer la manœuvre qu'il a dans l'esprit. Il lui faut toutefois d'ici six mois une reprise des affaires, et un moyen quelconque de diminuer le nombre des sans-travail, qui s'élève à près de 14 millions, dit-on.

Il va s'efforcer d'aider le destin. En autorisant la vente et la fabrication de la bière, ce qui est chose faite depuis le 21 mars, en supprimant la prohibition, ce que l'on espère pouvoir réaliser avant l'hiver, on donnera du travail à un demi-million d'individus, de la bonne humeur à l'ensemble du peuple et des espoirs à tous. L'État en même temps entreprendra de grands travaux, dont les principaux seront une vaste entreprise de « reforestation » du Nord-Ouest et l'organisation des colonies agricoles dans des terres récemment irriguées du Centre. On occupera ainsi directement un autre demi-million d'individus ou davantage. Et comme ils deviendront des consommateurs, ils créeront du travail pour d'autres chômeurs. De proche en proche, le mouvement se propagera. La grande machine depuis longtemps ralentie au point de paraître en danger de s'arrêter pourra repartir enfin. A vrai dire, ce ne sera pas sans

sacrifices nouveaux, tels qu'une loi sur les hypothèques agraires afin de constater et de reconnaître qu'elles ne peuvent plus être payées, et une réorganisation complète — aussi bien technique que financière — des chemins de fer. Ce sont là de durs sacrifices, et M. Roosevelt aura besoin de toute son énergie et de toute son autorité pour les imposer.

Grâce à la crise, il aura toute l'autorité dont il peut avoir besoin, grâce à l'attentat de Zingara, il jouira de la popularité dont il ne peut se passer, et grâce à son adresse, il saura joindre à un sens exact du possible, une énergie stimulante. Il faut s'attendre à le voir conserver cette attitude qui étonne certains Européens en ce moment, mais qui convient aux Américains. Audacieuse et louvoyante à la fois, son activité cherchera à dominer la situation sans s'engager à fond.

Le Président Roosevelt se servira des tempêtes pour aller plus vite au port.

Il mettra quelques banquiers en prison, mais il restera en bons termes avec les banquiers du pays. Il créera de la monnaie nouvelle, mais il évitera d'en être submergé. Il fermera des banques, mais il fortifiera celles qui resteront. Il abaissera son tarif douanier, mais il maintiendra les États-Unis comme un pays à équilibre protectionniste. Il ne parlera pas de prospérité, mais il lui fera la cour. Et à sa chance, qui l'a fait passer si près de la mort la veille de son avènement, si près de la banqueroute le jour de son inauguration, il demandera de rester une compagne fidèle du guignon.

Sans le guignon, il ne peut avoir d'autorité sur son peuple. Sans sa chance, il ne peut la conserver.

Mais sur toutes ses photos ne le voit-on pas, tel qu'il est : paralysé, souriant?

BERNARD FAY

NAISSANCE D'UNE RELIGION

LE CAO-DAÏSME

Et quel temps fut jamais plus fertile en miracles? On pourrait croire que, depuis qu'il y a des hommes qui pensent et qui prient, toutes les religions de l'humanité ont été fondées.

Mais non! sur tous les points du globe, il en éclôt de nouvelles. L'Amérique a donné naissance à cet extraordinaire mouvement de la *Christian Science*, dont M. Stefan Zweig nous a récemment relaté l'histoire.

Aujourd'hui, la Cochinchine se trouve être le berceau d'une religion : le Cao-daïsme, qui est en plein épanouissement, puisque datant de cinq ans à peine, il compte déjà près d'un million de fidèles.

La naissance d'une religion : quel spectacle curieux et instructif! C'est une occasion privilégiée de pouvoir assister à la germination de la foi dans le cœur de milliers d'individus.

Lorsqu'on est mêlé de trop près à une manifestation de ce genre, il est difficile de juger nettement et impartialement. C'est pourtant ce que nous voudrions essayer de faire dans les quelques pages qui vont suivre.

***

Il y avait à peine une semaine que je me trouvais à Saïgon lorsque des amis, désireux de me faire connaître toutes les curiosités du pays, me proposèrent :

— Voulez-vous aller voir le temple du Cao-daïsme de Taïninh?

Le Cao-daïsme! Je savais vaguement qu'un mouvement mystique existait sous ce nom. Chemin faisant, durant le court trajet d'automobile qui sépare Saïgon de Taïninh, je tâchais d'acquérir quelques notions plus précises sur cette nouvelle religion, en jetant les yeux sur son organe officiel, la *Revue Caodaïste*, dont mes guides m'avaient remis quelques exemplaires.

Et voilà ce que, dès le premier numéro, je lisais dans un article exposant la doctrine et les buts du Cao-daïsme :

« Le Dai-Dao Tam-Ky Do (3e amnistie de Dieu en Orient) appelé Cao-daïsme en français, est une nouvelle religion fondée d'après les enseignements donnés par Ngœ-Hoang-Thuong-De (Dieu) qui prend comme son fondateur le nom de Cao-Daï (le Très-Haut).

» Il prêche la pratique de la Doctrine rénovée, en grande partie tirée de la fusion des trois principales et plus vieilles religions de l'Orient : le Bouddhisme, le Taoïsme, le Confucianisme. »

Je notai l'éclectisme du Cao-daïsme. L'article en question était, en effet, un message spirite d'un poète chinois du VIIIe siècle, Ly-Thaï Bach, promu assez bizarrement au grade de ministre de Cao-daï, qui s'exprimait ainsi :

« La Doctrine de cette religion est répandue actuellement sur plusieurs points du globe sous différentes formes.

» Combattre l'hérésie, semer parmi les peuples l'amour du bien et des créatures de Dieu, la pratique de la vertu, apprendre à aimer la justice et la résignation, révéler aux humains les conséquences posthumes de leurs actes, tout en assainissant leurs âmes, voilà l'idéal du Dai-Dao Tam-Ky Pho-Do.

» ... Chers frères, le Christ miséricordieux est venu parmi vous pour vous tracer le chemin du bien. Tâchez de le suivre pour avoir plus tard la paix de l'âme. Unissez-vous, aimez-vous les uns les autres, aidez-vous mutuellement, c'est la loi divine! »

Précisant encore davantage sa conception, la *Revue Caodaïste* terminait ainsi son exposé : « Pour réaliser l'unité

fraternelle des religions, le Cao-daïsme pratique la plus large tolérance envers toutes les formes de la foi religieuse, se réservant toutefois de les ramener, par la persuasion, à l'Unité primordiale. C'est dans ce but que le maître suprême a entrepris, dès la naissance du Cao-daïsme, la fusion du Bouddhisme, du Taoïsme et du Confucianisme, dont il recommande à ses fidèles de vénérer les fondateurs à l'égal du Christ. Voici comment le Grand Maître explique la nécessité de fusionner les diverses religions.

» Autrefois les peuples ne se connaissaient pas, et manquaient de moyens de transport. Je fondais alors, à différentes époques, cinq branches de la Grande Voie.

1° Nhon Dao : le Confucianisme;

2° Than Dao : le Culte des Génies;

3° Thanh Dao : le Christianisme;

4° Tien Dao : le Taoïsme;

5° Phat Dao : le Bouddhisme;

» Aujourd'hui, toutes les parties du monde sont explorées; l'humanité, qui se connaît mieux, aspire à une paix réelle. Mais à cause de la multiplicité même de ces religions, les hommes ne vivent pas toujours en harmonie les uns avec les autres. C'est pourquoi j'ai décidé de réunir toutes ces religions en une seule pour les ramener à l'unité primordiale. »

Je me rendais ainsi compte que le Cao-daïsme était un pot-pourri de toutes les religions — sans aucune doctrine originale. La visite du temple de Taïninh me montra que les dirigeants de ce mouvement n'avaient qu'une idée : grouper les fidèles de tous les cultes existant en Indo-Chine, en une vaste association d'aide mutuelle... et peut-être de visées politiques...

Taïninh est un joli village enfoui au milieu des forêts qui l'entourent, à une faible distance de la frontière cambodgienne. C'était, déjà avant le Cao-daïsme, un centre de pèlerinages fort connu en Cochinchine, puisque les adeptes taoïstes y venaient rendre hommage au sanctuaire de la Dame Noire. Le temple cao-daïste ne passe pas inaperçu. Son architecture extravagante évoque un peu l'image de ces palais du Merveilleux que l'on voit aux fêtes foraines de Neuilly ou du Trône.

Devant le temple, s'élève la gigantesque statue équestre

d'un personnage mythique, mal défini, mais qui est probablement Çakya-Mouni. L'intérieur du sanctuaire vaut qu'on s'y arrête. La disposition de l'autel cao-daïste, ainsi que l'a fort bien remarqué M. G. Coullet dans son intéressant ouvrage sur les *Cultes et religions de l'Indo-Chine annamite*, matérialise le désir des dirigeants de fusionner toutes les religions en une seule.

Mais quel chaos! Du plafond pend une immense sphère de papier bleu sur laquelle sont collées d'innombrables étoiles de carton doré. Un œil — de l'aspect le plus terrible — encadré dans un triangle, est dessiné au milieu de la montgolfière. Ce ballon, pour joueurs de foot-ball géants, laisse voir à travers son enveloppe transparente le feu sacré, flamme dansante allumée à l'inauguration du temple et qui ne devra plus jamais s'éteindre.

Représentez-vous maintenant, sous cette sphère monstrueuse, des degrés sur chacun desquels sont fraternellement réunies des statues de plâtre violemment coloriées. Voici au sommet Çakya-Mouni, ayant à sa droite Lao-tse et à sa gauche Confucius; sur le second degré les trois ministres de Cao-daï, Ly-Thaï-Bach, entouré de Quang an Botat et de Quang Tha de Quan; plus bas Jésus, grandeur nature, dont le cœur embrasé saigne en débordant d'une robe jaune canari; au-dessous une Jeanne d'Arc semble converser avec un pharaon de l'ancienne Égypte; et voici encore saint Pierre armé de clefs, la Vierge Marie en mantille, toute une troupe de petits anges espiègles et de génies, une femme casquée et sur un tableau à l'huile un Jaurès barbu...

Quelques chandeliers de cuivre complètent cet étrange assemblage, ainsi que, de chaque côté de l'autel, deux coffres-forts dont la porte a été munie d'une fente et qui font office de troncs. On trouve groupés autour de l'oratoire : hangar surchauffé sous lequel des femmes dépouillent des arachides, atelier de menuiserie, rizières, décortiquerie, réfectoires où, par équipes, viennent se sustenter les pèlerins, car ces croyants venus de tous les points du pays prient, travaillent, défrichent la forêt pour le plus grand bien de Cao-Daï.

A côté de ces campements sordides, s'élèvent les coquettes villas des dignitaires du Cao-daïsme, et ce n'est pas sans éton-

nement que l'on aperçoit un baraquement où, contre de bonnes piastres, on vend d'innombrables flacons d'une eau qu'on me dit être miraculeuse.

De ce premier contact avec Cao-Daï j'emportai des impressions assez contradictoires.

COMMENT « ON LANCE » UNE RELIGION

Ma curiosité était éveillée. La doctrine de la nouvelle religion m'avait semblé assez simple, puisqu'elle empruntait à chacun des grands cultes honorés par l'humanité des préceptes qu'elle amalgamait en une morale confuse et vague. Croyance en une divinité supérieure, conseils de tolérance, foi en un mysticisme nébuleux, rhétorique imprécise sur une œuvre « d'harmonie universelle et de paix sociale ». C'étaient là les traits caractéristiques de cette nouvelle religion vers laquelle tant d'adeptes accouraient.

Il me sembla intéressant d'approfondir un peu plus ce phénomène et d'étudier les raisons de la diffusion si rapide de ce mouvement.

De même que des terrains sont plus ou moins favorables à la culture de certaines plantes, il y a des peuples plus aptes que d'autres à recevoir des messages d'ordre mystique. Madame Mary Baker Eddy n'aurait point obtenu des résultats aussi brillants, si elle s'était adressée à un public moins crédule que celui de l'Amérique du Nord.

Bon nombre de Cochinchinois paraissaient prêts à s'enthousiasmer pour la nouvelle doctrine qui leur était prêchée sous le nom de Cao-daïsme.

Tous les voyageurs ayant parcouru l'Indochine ont été unanimes à remarquer l'état de trouble dans lequel se trouvaient les indigènes depuis l'établissement de la domination française. Notre enseignement — auquel on ne saurait jeter la pierre car il a rendu aussi d'incontestables services — a supprimé l'étude du chinois et de la morale traditionnelle de Confucius.

La vie intérieure de tout Annamite repose sur le respect des préceptes de Confucius. Nous avons détruit cette croyance très louable dont les éléments caractéristiques sont : le culte

de la famille, le respect de l'autorité paternelle, etc., mais nous ne l'avons remplacée par rien. Or, l'Annamite, plus qu'aucun autre peuple, a besoin de s'attacher à un idéal. Les représentants de la génération actuelle, ayant fait leurs études dans les écoles françaises d'Indochine, voire en France, méprisent à présent la tradition qui était leur plus sûr appui moral et semblent aujourd'hui à la merci de n'importe quelle théorie. L'Annamite a besoin d'une foi : il sera la proie du premier « prophète » qui saura donner à son âme l'aliment dont elle a besoin.

Les communistes tirèrent habilement parti de cette tendance. A la mystique de l'ordre qui avait prévalu en Annam pendant des siècles, ils substituèrent la mystique du désordre. Mais le communisme ne pouvait provoquer chez les petits hommes jaunes des rizières qu'un enthousiasme de courte durée. La doctrine de Lénine ne répondait pas suffisamment à leur besoin du merveilleux.

Il ne faut pas oublier en effet que sur la terre d'Annam (nous entendons toujours par là : la Cochinchine, le Tonkin et l'Annam proprement dit) le Confucianisme pur avait été vite altéré par le Taoïsme, c'est-à-dire par la croyance aux esprits, aux génies, aux sorciers. Les pratiques taoïstes comportent maints exercices magiques, voire spirites; les fidèles usent notamment depuis longtemps, pour communiquer avec les esprits, du Fou-loang, pinceau attaché sous un crible, au-dessus d'une feuille de papier recouverte d'une couche de matière pulvérulente, ou d'une corbeille en vannerie munie d'un stylet pour écrire dite corbeille à bec...

Ces coutumes étaient à ce point ancrées dans le vieil Annam, que les anciens Empereurs proscrivirent dans le Code annamite les agissements « de ceux qui convoquent les esprits diaboliques, écrivent des formules magiques, préparent des maléfices », allant jusqu'à prévoir, pour les coupables, la peine de la strangulation. Et les amiraux qui — on le sait — furent les artisans de la domination française en Cochinchine, ne se firent pas d'illusions, ainsi qu'il ressort de leurs circulaires, sur le rôle joué par les bonzes, sorciers et magiciens qui, sous le couvert d'une propagande religieuse, menaient contre nous une campagne violente. C'est eux, sans nul doute, qu'on dut

tenir pour responsables de maintes sanglantes rébellions.

Ce goût du merveilleux, indéracinable dans le cœur de tout bon Annamite, ne fit que s'accroître pendant ces dernières années, à la suite de l'introduction en Indochine des livres d'occultisme et de spiritisme venus d'Europe. Parmi les ouvrages les plus lus par les jeunes Annamites, au cours de ces dernières années, figurent certainement ceux de madame Blavatsky, de madame Annie Besant, de Leadbeater, d'Allan Kardec, etc...

Partout les tables se mirent à tourner et les médiums à opérer. Presque dans chaque maison il se formait des cercles d'amis : petits employés, petits rentiers, secrétaires d'administration, interprètes, et l'on consultait les esprits...

L'Annamite a le goût du mystère : dans ces réunions à la nuit tombante, il fallait parler bas, il fallait s'entourer d'une atmosphère étrange et secrète. Les esprits surexcités étaient prêts à recevoir la bonne semence.

Ce fut dans ces circonstances qu'un vieux fonctionnaire annamite du gouvernement de la Cochinchine, le tri-phu, Ngo-Van-Chieu, reçut la première révélation d'une religion nouvelle, dont il devait annoncer au monde l'existence...

Nous sommes assez naturellement portés, dans la société actuelle, à taxer de débilité mentale ceux qui acceptent sans hésiter les appels d'une force inconnue.

On s'est plu, en Cochinchine, à suspecter dans les milieux officiels, sinon la bonne foi et l'honnêteté du vieux Chieu, qui sont inattaquables, du moins la santé de son esprit. Cependant le brave Ngo-Van-Chieu remplit avec exactitude et conscience les fonctions dont il est chargé dans les services du deuxième Bureau du Gouvernement de la Cochinchine à Saïgon.

De tout temps, les problèmes de l'au-delà l'avaient attiré; il se lança intrépidement dans le spiritisme, et, quand, par l'intermédiaire d'une table tournante, un médium lui eut annoncé qu'il était désigné pour propager à travers le monde une religion nouvelle et universelle, il fut abasourdi. Plusieurs fois, il avait lu dans des prières taoïstes le terme : « Cao-daï » pour exprimer le Très-Haut, l'Être suprême, et il avait vu dans des catéchismes le triangle hébraïque

qui renferme l'œil céleste. C'en était assez pour que fût définitivement fixée la représentation iconographique de l'Entité supérieure présidant à la religion nouvelle.

Le Phu Chieu, à la sincérité, à la bonne foi de qui il a toujours été rendu hommage, avait donc institué en 1925 un petit cercle dans lequel des secrétaires annamites appartenant à des services administratifs variés de Saïgon, se réunissaient chaque soir pour se livrer avec passion à l'étude du spiritisme. Faibles au début, les résultats devinrent de plus en plus satisfaisants, jusqu'au jour où un esprit répondant au pseudonyme de A. A. A. se fit remarquer par une activité surprenante. Trouvant que les communications au moyen de la table tournante n'étaient pas assez rapides, il préconisa l'adoption de la « corbeille à bec ». Dès lors, les messages se suivirent sans arrêt. Ce n'étaient plus seulement des réponses personnelles aux habitués des séances. C'étaient des conseils impératifs, des fragments de doctrine, c'étaient des enseignements que l'on pouvait considérer comme l'embryon de la nouvelle religion qui bouleverserait l'Indochine. Et brusquement, l'attention du petit cénacle où, plein de conviction, Phu Chieu consultait les esprits, fut attirée sur un adepte qui de l'obscurité émergea tout à coup à la pleine lumière.

Un beau jour en effet, ou plutôt un beau soir, un esprit qui déclarait se nommer Ly Thai Bach, le fameux poète chinois du VIIIe siècle, prit à part un certain Le Van Trung qui suivait depuis peu ces séances, et lui annonça que le Très-Haut l'avait choisi pour remplir une mission de premier ordre. Le Van Trung! retenez ce nom. Le brave, l'honnête Phu Chieu va être progressivement éliminé du mouvement, tandis que Le Van Trung va en prendre si bien la tête, que l'histoire du Cao-daïsme se confondra désormais avec celle de Le Van Trung.

S'il est vrai que l'honnête Phu Chieu est, en toute bonne foi, à l'origine d'une manifestation religieuse dont au début il ne soupçonna pas l'ampleur, il n'en reste pas moins que Le Van Trung fut l'organisateur, le propagandiste grâce auquel le Cao-daïsme recruta si rapidement des adeptes et que, sans lui, le Cao-daïsme serait demeuré simplement la nourriture spirituelle d'une de ces mille et une sociétés

secrètes comme il en éclôt journellement sur la terre d'Annam.

Quel est donc ce Le Van Trung? Appartenant à une famille de modestes cultivateurs cochinchinois, il fit de bonnes études au collège Chasseloup-Laubat et trouva dans les bureaux du Gouvernement de la Cochinchine une place de secrétaire. Ses chefs apprécièrent son intelligence et son application, mais le jeune homme comprit rapidement que, malgré les avancements réguliers dont il était l'objet, cet emploi médiocre ne correspondrait jamais à ce qu'il était en droit d'espérer. Après neuf ans de travail assidu, il demanda un congé et s'associa avec son frère, entrepreneur de travaux publics. Il commença par gagner beaucoup d'argent et y acquit une importante situation politique : il fut élu conseiller colonial et décoré du titre de chevalier de la Légion d'honneur.

Vers 1920 des spéculations malheureuses ruinèrent l'ancien secrétaire qui, à cette occasion, eut maille à partir avec la justice française; des mariages ou des liaisons avec des jeunes femmes fortunées lui permirent de traverser ces épreuves.

Néanmoins, il était dans une position des plus précaires, chargé de dettes, lorsqu'il entendit parler des séances spirites du Phu Chieu.

Que se passa-t-il dans son esprit? Rêva-t-il, comme l'avait fait quelques années plus tôt, en Amérique, une vieille femme infirme, Mrs. Mary Barker Eddy, de fonder une religion productrice de richesses et de gloire, fut-il réellement, miraculeusement, touché par la grâce?

Le fait est que, vagues au début, sous l'impulsion énergique de Le Van Trung, esprit précis ennemi des rêveries nébuleuses et stériles, les messages du Très-Haut s'organisèrent en une doctrine, à vrai dire, peu originale, mais adaptée aux besoins des fidèles.

Si quelque chose pouvait nous mettre en garde contre la sincérité de Le Van Trung, ce serait le ton apologétique avec lequel la *Revue Caodaïste* parle de lui. Nous nous en voudrions de ne pas reproduire textuellement ce passage destiné à édifier les fidèles sur la piété de Le Van Trung.

« C'était en 1925, lisons-nous dans le 3e numéro de la *Revue Caodaïste* (septembre 1930). M. Le Van Trung habitait à Cholon. Adonné à diverses entreprises, dans le tumulte de cette ville

vouée au culte de l'argent, il avait l'esprit complètement éloigné de la religion. Un soir, sur l'invitation d'un de ses parents, il se rendit à une séance médianimique qui devait avoir lieu dans la banlieue, à Chogao. A cette réunion, ce fut l'esprit Ly Thai Bach qui se manifesta. Prenant à part M. Trung, il lui révéla son origine spirituelle et lui annonça en même temps sa prochaine mission religieuse. Il l'exhorta alors à se soumettre au régime inspiré par la foi nouvelle. Touché par la grâce, M. Trung changea, sans hésiter, de vie. Soutenu par sa foi, il eut le courage de cesser aussitôt l'opium, il abandonna ses entreprises pour se consacrer entièrement à la religion.

« La conversion de cet homme, hier encore si attaché aux biens de la vie et aux jouissances de la matière, est si frappante qu'on peut se demander si les séances spirites organisées jusque-là à Chogao n'avaient pas été inspirées par des esprits missionnaires (*sic*) dans l'unique but de ramener M. Le Van Trung dans la voie de la Loi. En effet, lorsque celui-ci eut pris la résolution de vivre suivant la foi nouvelle qu'il avait embrassée, ils ordonnèrent la disparition du groupe spirite, au grand étonnement et à la profonde affliction de ses membres, etc... »

L'article de la *Revue Caodaïste* se poursuit, ingénu ou cynique, suivant les intentions que l'on prête à son rédacteur. Il annonce en effet que le Grand Maître Cao-Daï ayant jeté son dévolu sur le nouveau converti, envoie chez lui les deux médiums attitrés du groupe : MM. Cu et Tac. Ceux-ci font part au néophyte des intentions du Grand Maître et lui révèlent sa mission : fonder une nouvelle religion dont il sera le Pontife. M. Le Van Trung hésite, puis accepte pour le bien de l'humanité. Quelque temps après M. Le Van Trung, assisté des deux médiums, se rend chez l'honnête Phu Chieu et lui fait part de la faveur dont le comble Cao-Daï : le brave homme trouve que le caractère des séances intimes du début a considérablement changé. Les projets grandioses de Le Van Trung l'effraient. Peut-être, fin comme le sont la plupart des vieux Annamites, comprend-il que sa présence est un obstacle aux visées du nouveau converti, et sagement il se retire.

Le Phu Chieu continua donc à interroger les esprits dans la paix et dans la sincérité de son âme, tandis que M. Le Van Trung, maître du mouvement, en fit une grande religion de l'Annam que, seule, l'inquiétude des pouvoirs publics empêcha de s'infiltrer au Cambodge et au Laos.

A peine eut-il, poliment mais inexorablement, évincé le vieillard candide, qu'il multiplia par l'intermédiaire de la « corbeille à bec » les messages du Très-Haut... Ce sont, comme nous l'avons dit, des conseils nébuleux de fraternité, d'unification des religions. Le centre de Taïninh prit une extension grandissante. Dans la plupart des agglomérations de Cochinchine, des cercles spirites furent fondés, et les médiums choisis par Le Van Trung prêchèrent uniformément la même doctrine. L'habile Le Van Trung sut également intéresser à sa cause des personnalités annamites jouissant d'un grand pouvoir : il les pourvut de titres honorifiques et le prestige de cet impressionnant collège s'exerça sur les faibles et crédules populations qui accrurent si bien le nombre des fidèles qu'il dépasse aujourd'hui le demi-million.

Ce fut une riche veuve, convertie à la spiritualité par le persuasif apôtre Trung, qui donna les premiers fonds utiles à la construction du temple en bois de Taïninh. Un de nos amis, l'avocat saïgonnais bien connu, Me Maurice Bernard, a eu l'occasion de rendre visite au fondateur de la nouvelle religion. La simplicité de Trung semble évangélique, mais est-elle sincère?

Notre ami pénétra dans le bureau du Grand Pontife. C'était, nous raconta-t-il par la suite, une petite pièce obscure où, sur une table, voisinaient pêle-mêle les objets les plus inattendus : un saladier, un crucifix, un bloc-notes, un plateau de cuivre, un Code civil, etc...

Dans un coin, un superbe coucou de la Forêt Noire scandait les minutes. M. Le Van Trung indiqua qu'il travaillait et dormait là, et, avec un regard plein d'austérité, fit remarquer que sa couche n'était qu'une rude planche et son oreiller qu'un coussin de porcelaine.

Mais par la fenêtre ornée d'un rideau de perles, on apercevait une coquette villa à étages, genre chalet suisse. Sur une question insidieuse de notre ami, M. Le Van Trung voulut

bien convenir que cette jolie habitation était celle de sa femme...

Certes, M. Le Van Trung est un homme actif, et Cao-Daï a eu raison de mettre en lui toute sa confiance. Jamais la religion nouvelle n'eût pris, avec le candide Phu Chieu, l'essor qu'elle connaît aujourd'hui. Grâce à la vente des fioles d'eau miraculeuse et d'autres talismans, les piastres abondent; grâce à la prédication et à la divulgation des messages de la corbeille à bec, les fidèles affluent et les forêts de Taïninh deviennent des rizières et des vergers.

Est-ce que le Phu Chieu aurait eu tout seul l'idée de montrer à ses visiteurs ce très important message de Cao-Daï informant M. Le Van Trung et ses coreligionnaires que le général Sarrail venait de se remarier avec Jeanne d'Arc? (*sic*). Une petite brochure tirée au Ronéo et que M. Trung remit à notre ami expliquait et commentait longuement ces sensationnelles épousailles...

Les visiteurs peuvent d'ailleurs prendre connaissance d'autres messages émanant de correspondants aussi illustres que Victor Hugo, Voltaire, Jules César, Périclès, etc., messages rédigés avec un éclectisme charmant en français ou en annamite, voire en chinois, langue qui, chacun le sait, offre de merveilleuses ressources, en raison de ses milliers de caractères, sur la signification desquels les exégètes sont rarement d'accord.

L'AVENIR DU CAO-DAÏSME

Il est malaisé, ainsi qu'on a pu s'en rendre compte par les renseignements impartiaux qui précèdent, de porter un jugement sur le Cao-daïsme. Peu importe le degré de sincérité de son Grand Pontife! Ce qui importe, c'est la foi des adeptes. Elle est immense. Elle a réussi à transformer les habitudes d'un grand nombre d'Annamites, à leur faire adopter une règle de vie nouvelle.

On comprend que l'extension rapide de ce culte nouveau ait inquiété les pouvoirs publics.

Dès le début, M. Le Van Trung avertit officiellement le gouverneur de la Cochinchine — qui était alors M. Le Fol —

de la naissance de la nouvelle religion. Les autorités françaises adoptèrent une attitude expectante à laquelle ils ne renoncèrent qu'à la suite de l'explosion des troubles communistes. Y a-t-il un rapport entre ceux-ci et Cao-Daï? Il ne nous appartient pas de le dire. Ce qui est certain, c'est que M. Blanchard de La Brosse, alors gouverneur de la Cochinchine, crut devoir placer la construction des oratoires caodaïstes sous le régime de l'autorisation préalable et donner l'ordre de surveiller ce mouvement.

Il suffit d'avoir vécu quelque temps en Indochine pour apprécier l'importance des sociétés secrètes. Le Cao-daïsme constitue, avec sa discipline rigoureuse, une menace réelle pour la sûreté de la domination française.

Il est permis, quelque impartial que l'on veuille rester, de s'étonner des efforts acharnés tentés par les dirigeants du mouvement cao-daïste pour rallier à leur cause les crédules et honnêtes populations du Cambodge. Depuis des siècles l'hostilité règne entre Annamites et Khmers. Cao-Daï essaya de grouper les deux peuples et le choix de Taïninh, comme quartier général, n'est pas indifférent, puisque Taïninh se trouve sur la frontière cambodgienne au milieu de forêts favorisant les concentrations de masses. L'attrait de Cao-Daï, de son cheval blanc qui est, dit-on, celui d'un prince cambodgien, et des pratiques surnaturelles auxquelles il convie, s'exerça si puissamment que par milliers les paysans khmers se rendirent à Taïninh. Le roi du Cambodge condamna solennellement « l'hérésie cao-daïste » et mit en garde les habitants contre la propagande dirigée contre l'ordre religieux du pays!

Un axiome de Cao-Daï était répandu à profusion chez les Cambodgiens : « Cao-Daï n'ouvre actuellement qu'un œil; quand l'autre s'ouvrira, la délivrance sera proche. »

C'était un appel non déguisé à une insurrection contre l'autorité française.

Il est compréhensible que les pouvoirs publics aient décidé de poursuivre les adeptes de la nouvelle religion devant le tribunal de Pnom-Penh. Celui-ci condamna quelques-uns d'entre eux à la prison et à l'amende, condamnation confirmée en ce qui concerne l'amende par la Cour d'appel de

Saïgon, malgré les protestations indignées de M. Le Van Trung et les appels de la Ligue des droits de l'homme.

Rien n'a donc manqué au Cao-daïsme, pas même la palme du martyre, car les fidèles ne se sont pas fait faute de se poser en victimes de la tyrannie française!

Cela suffit-il à expliquer le succès de la nouvelle religion? Un Annamite lettré me donna un jour une explication. Je la reproduis pour ce qu'elle vaut. On sait de quelle importance est la question des funérailles pour la plupart des Annamites. Le plus humble se préoccupe de son cercueil. Les obsèques sont une véritable fête. Le char funèbre bariolé, couvert de riches tentures, est suivi d'un orchestre.

Avoir un « bel enterrement», c'est le souhait le plus cher que puisse formuler un Annamite. Cao-Daï connaît ce goût et il a entrepris de le flatter. Le plus misérable « nhaque », s'il est cao-daïste, est assuré d'avoir de belles funérailles. Du coin le plus reculé du canton, souvent même de la province, accourent les coreligionnaires qui, en nombre imposant, conduisent le défunt à sa dernière demeure, en chantant, jouant de la musique, tirant des pétards.

Comment dans ces conditions ne deviendrait-on pas cao-daïste?

M. Le Van Trung est un homme habile et rusé et Cao-Daï a eu raison de le préférer à l'innocent Phu Chieu...

JEAN DORSENNE

L'EAU SOUTERRAINE

Une source : les nymphes et les poètes se penchent sur son miroir, et se plaisent à suivre le fil de l'eau entre les roches et dans l'herbe du pré. Le savant a d'autres préoccupations; il cherche à savoir d'où vient cette eau, quels chemins obscurs elle a suivi avant de venir au jour; ce qui l'attire, c'est moins la réalité, si séduisante soit-elle, que l'inconnu du problème à résoudre. De ces inquiétudes et de ces recherches est née l'hydrologie, science aussi vieille que l'humanité, car c'est l'Eau qui féconde la Terre. Des résultats qu'elle nous apporte, je voudrais indiquer quelques-uns.

Et d'abord, on doit se demander si toutes les eaux qui apparaissent sont « vieilles », c'est-à-dire si elles ne sont que des eaux pluviales perpétuellement enlevées par le cycle évaporatoire aux océans où elles retournent, dont les unes ruissellent sur la surface tandis que les autres s'enfoncent momentanément à l'intérieur de la croûte terrestre. Pour certaines, la réponse paraît être négative : les eaux thermales, celles du moins qui sortent, fumantes et chargées de sels, de certaines sources, semblent avoir une origine très profonde; elles seraient, suivant l'expression de Suess, des « eaux nouvelles », qui apparaissent pour la première fois à la surface du globe. Cette opinion se fonde sur l'expérience d'Armand Gautier qui, ayant chauffé à 600 degrés des roches primitives, granits, gneiss, porphyres ou diorites, constata le dégagement d'une quantité d'eau qui peut atteindre 7 p. 100 du poids de la roche. Cette eau combinée se dégagerait par suite d'un jaillissement

de laves, ou d'un effondrement du sol, produisant un échauffement des roches hydratées; on trouve, en faisant le calcul, qu'un kilomètre cube de granit pourrait fournir ainsi 26 millions de tonnes d'eau, de quoi alimenter durant de longues années toutes les sources thermales de France. D'autre part, les expériences de MM. Moureu et Lepape ont donné un grand poids à cette hypothèse, en établissant qu'à part l'hélium, produit par des actions radioactives locales, tous les gaz inertes, azote, argon, néon..., se retrouvent en proportions constantes dans les eaux thermales profondes, ce qui s'explique en admettant qu'ils ont été emprisonnés avec l'eau elle-même, lors de la solidification des roches primitives.

En dehors de ce flux d'origine profonde, les couches superficielles du globe sont travaillées par des eaux pluviales dont le rôle est assez important pour que la science ait à se préoccuper de leurs avatars. Là encore et comme toujours, les hypothèses précèdent les enquêtes méthodiques; Aristote et Descartes croyaient que les eaux souterraines provenaient de la condensation directe, à l'intérieur des cavernes, de la vapeur d'eau contenue dans l'air[1], et prétendaient expliquer ainsi l'abondance des sources dans les montagnes, qui s'explique bien plus naturellement par la surabondance des pluies dans les régions élevées. D'autres hydrologues en chambre, et ce sont naturellement des Allemands, ont imaginé l'hypothèse de l' « eau de fond » ou *grundwasser* : les roches sédimentaires de l'écorce terrestre retiendraient, par imprégnation ou par capillarité, d'immenses réserves d'eau (l'eau de carrière des pierres à bâtir), qui constituerait un fond stagnant, lentement renouvelé par la pluie, lentement diminué par le suintement des sources; on a même parlé d'une sorte de niveau hydrostatique de ces eaux presque tranquilles dont le sol serait imprégné comme une éponge.

En fait, chaque fois qu'on peut suivre les phénomènes d'un peu près, on se trouve toujours en face d'une circulation et non d'une stagnation des eaux; prenons en exemple la célèbre fontaine de Vaucluse; on a délimité, par des moyens que

1. Cet effet paraît cependant jouer un rôle intéressant dans les climats chauds; il a été utilisé, dans les *puits aériens* de M. Knappen, pour récupérer l'humidité atmosphérique.

j'indiquerai tout à l'heure, son bassin d'alimentation, c'est-à-dire la région dont elle recueille les eaux pluviales; son débit, variable dans de larges limites (de 4,5 à 150 mètres cubes) suit d'assez près la variation des pluies et correspond sensiblement, comme moyenne annuelle, à la quantité d'eau tombée à l'intérieur du bassin d'alimentation; ainsi, il n'est pas nécessaire de recourir à des hypothèses invérifiables pour expliquer un phénomène qui n'a rien de mystérieux, mais qui n'exige pas moins une étude suivie.

***

Déterminer le cheminement des eaux souterraines est donc un problème dont il faut demander la solution à la science, à moins qu'on ne donne la préférence aux intuitions des rhabdomanciens. Cette recherche peut être poursuivie par les méthodes générales de la géophysique, par exemple au moyen du nouveau pendule élastique Hollweck-Lejay, qui permet de déceler aisément les anomalies de la pesanteur; plus commodément encore, on peut recourir à la méthode des échos sonores ou ultra-sonores, actuellement utilisée pour le sondage en mer : une percussion exercée sur le sol se transmet dans sa profondeur, avec une vitesse qui dépend de la nature du terrain, mais si elle rencontre un brusque changement de milieu, comme par exemple une couche d'eau souterraine, elle s'y réfléchit, revient à la surface, et le « temps d'écho » permet de mesurer la distance à laquelle se trouve la couche réfléchissante; cette méthode a été appliquée, récemment, à la recherche des couches d'eau souterraines dans notre Afrique du Nord.

Une méthode plus rapide, et d'emploi plus commode, consiste à caractériser l'eau courante par l'addition d'un produit aisément décelable; on a utilisé à cet effet le chlorure de lithium, les substances radioactives, et même des anguilles vivantes qui, lancées dans un gouffre souterrain, furent recueillies un an plus tard, après un parcours souterrain de 34 kilomètres. Mais le procédé de choix consiste dans une injection massive de fluorescéine, substance colorante dont 1 gramme suffit à teinter 30 à 40 mètres cubes d'eau. Le plus

beau succès de cette méthode a été obtenu, en juillet 1931, par M. Norbert Casteret : ayant immergé 60 kilos de cette matière colorante dans le gouffre du *Trou de Toro*, en Espagne, il vit la coloration reparaître, 3 800 mètres plus loin, dans les eaux vives de la Garonne, ce qui prouve que la source de notre grand fleuve du Sud-Ouest se trouve, non dans le Val d'Aran, comme on le pensait jusqu'ici, mais en Espagne même, d'où les eaux se glissent sous le massif de la Maladetta, à la faveur d'un banc de calcaire inséré entre les granits et les schistes.

La fluorescéine ne nous fait connaître que le point de départ et le point d'arrivée; elle ne nous apprend rien, ou presque rien, sur le chemin souterrain des eaux; mais ce chemin est parfois assez large pour qu'il soit possible à l'homme de le suivre, et c'est dans cette observation directe que s'affirment la science, l'énergie physique et la force morale du spéléologue, spécialisé dans l'étude des abîmes souterrains. Presque toujours, les grottes et les cavernes ont été creusées par l'eau dans les terrains calcaires; ces terrains sont naturellement fissurés, de telle sorte que, s'ils ne sont pas protégés par un revêtement imperméable, ils recueillent les eaux pluviales qui, chargées de gaz carbonique, dissolvent lentement leurs parois, élargissent les fissures et, au long des siècles, y creusent des canaux par où peut se produire un écoulement régulier; aux actions dissolvantes s'ajoute alors l'érosion mécanique; les eaux qui, les jours d'orage, s'engouffrent dans les abîmes, y forment des tourbillons qui creusent la masse calcaire; de larges tunnels s'enfoncent dans le sous-sol; parfois ils sont obstrués par les débris, et l'eau se creuse de nouvelles galeries. C'est ainsi que les fameuses grottes d'Adelsberg-Postumia, en Carniole, étendent leurs ramifications sur 23 kilomètres; mais le record du développement est toujours détenu par la grotte du Mammouth, dans le Kentucky, qui ne comprend pas moins de 200 avenues souterraines, creusées sur plusieurs étages, avec un développement total de 350 kilomètres.

Bien entendu, les eaux qui ont creusé ces galeries, continuent à les suivre et à les affouiller, formant un circuit compliqué de rivières, de cascades, de lacs, jusqu'au point de *résurgence*, où elles revoient la lumière du jour; la tâche du

spéléologue consiste donc à suivre les eaux souterraines et à repérer leur tracé aussi loin qu'il peut le faire, et ensuite à déterminer à la fluorescéine leur point d'émergence. Tâche ardue et périlleuse, où s'est illustré le fondateur et le maître incontesté de la spéléologie française, M. E.-A. Martel : lorsqu'en 1889, il explora, avec M. Gaupillat, l'abîme souterrain de Padirac, il put suivre, pendant 1 400 mètres, sur un frêle canot de toile, une rivière souterraine dont personne ne soupçonnait l'existence, mais il fallut cinq autres explorations, dont la dernière dura 27 heures consécutives, pour atteindre, à 2 100 mètres du gouffre d'entrée, le point où l'eau s'engloutit dans un goulot étroit et infranchissable pour l'homme, qui la mène sans doute, à travers de nouveaux méandres inconnus, à la source de Gintrac, sur la rive gauche de la Dordogne.

Il faut donc nous faire à cette idée que les terrains crétacés, par l'action persévérante des eaux souterraines, sont aussi poreux que le vieux bois traversé par les vers; par endroits, les galeries effondrées donnent naissance à de vastes cavernes, que l'obscurité semble encore agrandir et où la voix éveille des sonorités inattendues : le dôme de Padirac s'élève à 68 mètres au-dessus du petit lac qui occupe le fond de la caverne, à 90 mètres au-dessus de la rivière souterraine dont je viens de parler.

Souvent aussi, ces effondrements aboutissent à la surface du sol, et c'est alors un trou béant qui s'ouvre au milieu de la plaine calcaire. Ces trous, ou avens, se comptent par milliers sur nos causses cévenols et aussi dans les terres déchiquetées de l'ancien karst autrichien, devenu Carso par la conquête italienne. C'est dans ce Carso qu'on a découvert les grottes les plus profondes, s'enfonçant jusqu'à 450 et 500 mètres sous terre [1]; avec elles, les eaux pluviales pénètrent de plus en plus avant dans le sol, parfois jusqu'au-dessous du niveau de la mer, et il leur arrive ainsi, de ressortir au sein des eaux salées; un peu partout, sur les côtes de Provence, au cap Bon, en face de la Syrie, on connaît ces sources d'eau douce, jaillissant en pleine mer; des fontaines qui, jadis, sourdaient sur le rivage occidental de l'Istrie, sont mainte-

1. Le record en profondeur (637 mètres) appartient cependant à la grotte de la Preta, près de Vérone.

nant sous-marines, et la ville de Pola est obligée de faire venir l'eau douce de fort loin par wagons-citernes; nous touchons là au point douloureux de cet enfouissement progressif des eaux pluviales.

Combien de temps la nature a-t-elle pris pour accomplir cet obscur travail? Il faut, sans doute, compter par centaines et par milliers de siècles : à l'aven Armand, deux repères tracés, en 1897, au sommet d'un stalagmite, étaient encore visibles en 1926, c'est-à-dire que la couche de calcite déposée en vingt-neuf ans par l'égouttement des eaux chargées de calcaire, ne dépassait pas 2 millimètres; à ce compte, il aurait fallu quatre cent cinquante mille ans pour produire la grande stalagmite, haute de 30 mètres, qui est la gloire de cette merveilleuse caverne.

***

Toutes ces questions présentent un intérêt scientifique indéniable; il ne suffit pas de savoir comment les eaux superficielles ont modelé la face de la Terre, en y traçant les rides des vallées; il est aussi important de connaître les chemins de l'eau invisible, et les sillons qu'elle a tracés à l'intérieur de l'écorce. Et cette connaissance s'impose aussi pour des raisons pratiques et humaines. L'eau de surface apporte, partout où elle passe, la fertilité et la puissance; l'eau souterraine est inutile, souvent nuisible. On ne peut donc que déplorer cette tendance de l'eau pluviale à gagner les profondeurs; la stérilité des Causses et du Carso istriote, le desséchement du Sahara accompagnant l'ensevelissement des oueds, marquent pour l'humanité une déplorable évolution. L'étudier est la première condition pour y porter remède, car on peut, dans certains cas, récupérer ces eaux souterraines, comme on l'a fait avec tant de succès dans l'Oued-Rir, ou s'opposer à leur déperdition : M. E.-A. Martel avait reconnu, en 1902, qu'une petite rivière du Lot-et-Garonne, l'Avance, s'enterrait au sud de Marmande pour reparaître à la Grotte des Fées, petite caverne creusée dans le calcaire; mais dans le sol de cette caverne existait une fissure par où se produisait une nouvelle perte; il a suffi d'obturer cette fente pour rendre

à l'agriculture et à l'industrie l'eau qui se dérobait. Ceci n'est qu'un exemple, à très petite échelle, des résultats que pourra obtenir une « politique de l'eau » poursuivie avec méthode, surtout dans ces pays méditerranéens où les Romains nous ont donné l'exemple, et où la fertilité du sol dépend, presque uniquement, de la quantité d'eau qu'on peut lui fournir.

Mais le résultat le plus immédiat de ces recherches d'hydrologie souterraine se rapporte à l'hygiène. On s'est fait, longtemps, de grandes illusions sur l'innocuité de certaines eaux qui sourdent, fraîches et limpides, au pied des collines calcaires; pas plus que les gens, on ne doit les juger sur la mine, et des tares secrètes se cachent dans leur cristal.

L'eau pluviale, on le sait, n'est pas nécessairement pure; elle a balayé dans sa chute les germes flottant dans l'air; en lessivant la surface du sol, elle en entraîne les impuretés. Pour qu'elle redevienne potable, deux choses sont nécessaires : le soleil, qui purifie rapidement les eaux courantes à la surface, et une filtration à travers un terrain poreux qui, agissant à la manière des bougies Pasteur, arrête les micro-organismes. Ces deux agents régénérateurs manquent généralement à l'eau qui circule à travers les terrains calcaires; leurs fissures sont trop larges pour réaliser une filtration efficace, la lumière manque et, par surcroît de malheur, une autre cause d'infection intervient et achève de les polluer : c'est la contamination par les avens.

Ces orifices béants des régions calcaires constituent, pour les habitants un peu frustes de ces pays déshérités, des dépotoirs offerts par la nature; ils trouvent commode d'y jeter tout ce qui les gêne, et spécialement les cadavres des animaux dont ils veulent se débarrasser; parfois même, ils y précipitent des animaux malades ou blessés, qui continuent parfois à vivre au fond de ces abîmes : M. E.-A. Martel raconte que, dans une de ses explorations souterraines, il rencontra un chien blessé qui avait déjà sur les yeux des taies produites par un long séjour dans les ténèbres; d'autres explorateurs ont dû, pour leur sûreté, abattre à coups de pistolet ces bêtes affamées et devenues folles.

Une loi, votée en 1902, interdit bien ces déplorables pratiques, mais par quels moyens en assurer l'exécution? En fait,

le fond des avens est un charnier qui pollue les eaux qui y passent; pour ces multiples raisons, les sources qui jaillissent en terrain calcaire sont plus que suspectes. En attirant l'attention sur ce fait, les spéléologues ont rendu grand service à l'hygiène publique; on sait, aujourd'hui, que le bassin d'alimentation de chaque source doit être étroitement surveillé et qu'en outre l'eau elle-même doit être analysée régulièrement et purifiée, s'il y a lieu, avant d'être livrée à la consommation; ce n'est pas le moindre service que la science ait rendu à l'humanité.

L. HOULLEVIGUE

LE THÉÂTRE

M. Jean Giraudoux : *Intermezzo.*
M. Marcel Achard : *la Femme en blanc.*

D'aucuns prétendent que le théâtre de M. Jean Giraudoux n'est pas du théâtre. C'est possible. Peut-être même faut-il voir dans cette singularité l'origine de son succès. Car les faits sont là : ce théâtre qui n'en est pas occupe l'une des scènes les plus brillantes de Paris, attire un public nombreux, tient l'affiche longtemps. D'où il faut conclure que beaucoup lui savent gré justement de n'avoir que peu de ressemblance avec ce qu'on est convenu d'appeler le théâtre; et que cette première originalité lui soit déjà comptée à vertu, n'est-ce pas la preuve que le théâtre sous sa forme commune a cessé de plaire à bien des gens?

D'autres — qui n'arrivent sans doute pas à démêler très bien en eux-mêmes la part d'influence qu'une secrète envie peut exercer sur leur jugement, et qui, si le diable leur mettait le marché en mains, seraient prêts à empoisonner tous leurs proches pour que pareille chance leur advînt — insinuent que le snobisme n'est pas étranger à la faveur dont jouit actuellement M. Jean Giraudoux. Mais il y a là une tautologie cachée. Si, par la vogue due au snobisme, l'on entend un succès d'une certaine qualité, rare, un peu précieuse, auquel applaudissent les délicats et les gens du monde à leur suite, on ne fait guère ainsi qu'affirmer les raisons foncières d'un bonheur qu'on s'imagine expliquer uniquement par des circonstances extérieures. M. Jean Giraudoux plaît. Or, sur le terrain où nous nous tenons pour l'instant : celui

de la réussite, plaire est tout. Certes, notre littérature offre des exemples de modes passagères, notamment parmi celles que les cénacles ou les salons créèrent ou soutinrent, mais des gloires durables aussi naquirent d'un engouement, et, dans une vieille société policée comme la nôtre, avoir pour soi, de son vivant, les cénacles et les salons est une extraordinaire fortune. Ce n'est pas pour une œuvre une garantie absolue de pérennité, soit, mais c'est, pour le nom d'un auteur, quelque chose de plus que la célébrité viagère, à savoir l'assurance déjà de prendre place, dans l'avenir, sinon toujours au Panthéon des hommes illustres, à tout le moins en quelque chapitre de l'histoire littéraire.

Au surplus, il ne peut être question, avec M. Jean Giraudoux, d'engouement ni de succès éphémère. L'écrivain n'est plus un tout jeune homme. Sa renommée est ancienne. Née, il y a près de vingt-cinq ans, dans un petit groupe d'initiés, elle a peu à peu élargi son cercle magnétique, sans tapage, sans réclame indiscrète, par la seule force de son rayonnement propre. Quoique M. Giraudoux n'ait rien d'un lanceur de manifestes, quoique sa pudeur le détourne de quêter des adhésions autres que celles qui ont pour cause les « affinités électives » et la connaissance de ses ouvrages, il est depuis longtemps — pour ainsi dire malgré lui — chef d'école. Bien avant qu'il eût abordé le théâtre, l'ironie sentimentale qui nous semble la marque distinctive de son imagination, et les facettes de son style, avaient suscité maints imitateurs : le faux Giraudoux, comme le rubis reconstitué, abondait naguère encore. Donc, tout ce que la malignité peut inventer pour tâcher de borner à une toquade le goût vif, prolongé, constant, que notre époque manifeste envers cet esprit essentiellement poétique, se retourne contre ses détracteurs.

Cela dit, si nous examinons maintenant la dernière œuvre de l'auteur dans ses rapports avec l'art dramatique en général, nous ne serons pas sans éprouver quelque malaise. *Intermezzo* a trop de charme pour être en soi décevant, mais il a déçu — ou laissé en suspens, plus encore que *Judith* — les vastes espérances de rénovation théâtrale que nous avions fondées sur *Siegfried* et sur *Amphitryon 38*, et qu'un prochain ouvrage couronnera peut-être. Entendez que, lecteur fidèle

de M. Giraudoux, rompu de longue date à le suivre en ses caprices les plus subtils, j'ai pris à la représentation d'*Intermezzo* un profond plaisir égoïste, un plaisir d'amateur et — que l'on veuille bien me permettre le terme — de connaisseur, jouissance d'incantation qui comporte, chez l'ensorcelé, une part de connivence avec le sorcier lui-même. Mais entendez aussi qu'il y avait dans *Siegfried* et dans *Amphitryon 38* une certaine accommodation de M. Giraudoux aux exigences ordinaires, grossières, si l'on veut, mais fatales, du jeu dramatique : clarté du dessein d'ensemble, progression de l'intérêt, enchaînement des scènes, justification rigoureuse des entrées et des sorties par les nécessités de l'action, mouvement, intelligibilité immédiate du dialogue, etc.; tandis que, dans *Intermezzo*, le magicien semble dédaigner ces concessions, ou avoir négligé de faire l'effort indispensable pour concilier sa fantaisie et les lois du tréteau; il y paraît se replier sur lui-même, sur le Giraudoux antérieur à l'expérience scénique, sur ce qu'il y a en lui de plus littéraire, tout ensemble de plus intime et de plus ailé, et qui précédemment trouvait son expression naturelle dans le livre. Seul, le langage enchanteur de M. Giraudoux, parlant successivement par la bouche de tous ses personnages, parvient à dissimuler sous un voile étincelant ces imperfections, ces flottements, ces à-coups dans la marche du drame (ou de la féerie, mais, si féerie il y a, n'oublions pas que la féerie shakespearienne est toujours dramatiquement conduite). De sorte que ce n'est pas, à proprement parler, un art dramatique nouveau qui triomphe dans l'espèce, mais simplement un prestigieux art d'écrire. Que disparaisse la forme au sens le plus étroit du mot, la phrase, que s'éteignent les scintillements que la plume magique allume au long de l'arabesque verbale, et brusquement tout s'évanouit. En d'autres termes, un théâtre comme celui de M. Jean Giraudoux demeure jusqu'à ce jour une réussite strictement personnelle. En dehors de M. Giraudoux lui-même, comprenez en l'absence de son style, il est inconcevable.

Est-ce que l'auteur, au cours des répétitions, n'aurait pas sensiblement modifié la donnée primitive de l'ouvrage? Déjà l'on peut, entre le texte paru ici même et celui que nous offre la représentation, noter maintes différences. Je vais

jusqu'à me demander si ne traînent pas çà et là, dans la version nouvelle, des lambeaux oubliés du premier canevas. C'est donc que le scénario n'importe guère à M. Giraudoux? Cet écrivain si surveillé ne surveille que son écriture. Montrer, sur les planches mêmes et dans l'exercice de l'art dramatique, un tel dédain de ce qui est proprement le métier du théâtre : la construction, est-ce là une élégance suprême? J'y verrai plutôt une faiblesse. Une imprudence aussi. En se reposant uniquement sur l'inspiration poétique du soin de capter l'attention des spectateurs, on court le risque de graves mécomptes. Qu'Orphée prenne garde! Les animaux féroces que sa lyre a jusqu'ici charmés n'ont pas dépouillé leur nature.

Une petite ville française qui somnolait au milieu des prés, bercée aux murmures de sa rivière et de ses commérages. Mais, depuis un assassinat commis par un inconnu dans un château voisin (ce point de départ est sans doute une des traces qui restent du canevas primitif), d'étranges phénomènes ont mis la population en émoi : un spectre, dit-on, est apparu, au bord de l'eau, à plusieurs personnes. Le maire de la commune, homme naïf et timoré, fait appel, pour ramener le calme dans les esprits, à l'inspecteur primaire du département. Ce fonctionnaire, dès son arrivée, ouvre une enquête, sur la prairie, en présence du droguiste et du contrôleur des poids et mesures, tous deux accourus aux nouvelles. De la déposition des demoiselles Mangebois il résulte que l'institutrice, Isabelle, qui est jeune et jolie, a des rendez-vous avec le spectre en dehors de la ville. Isabelle est destituée de ses fonctions, et ses petites élèves sont confiées au contrôleur qui a pris en vain sa défense. Un soir, on surprend la jeune fille en conversation avec le spectre. Deux bourreaux en retraite, apostés par l'inspecteur, et qui font office de gendarmes, tirent sur l'apparition. Mais peut-on tuer un spectre? Celui-ci revient le lendemain. Il parle, cette fois sans se montrer, dans la chambre d'Isabelle. Heureusement, le contrôleur, amoureux de l'institutrice, la détourne de céder à l'appel du fantôme. Nul besoin de tendre les bras aux morts quand on a le goût du mystère. La vie elle-même est pleine d'énigmes, et l'amour en est une. Isabelle épousera le contrôleur.

Ainsi contée, la fable peut paraître absurde. Il n'en est

rien, et les défauts que j'ai signalés ne tiennent point à la « folie » du postulat, mais à la gaucherie avec laquelle cette « folie », qui n'est qu'un masque poétique de la sagesse, est scéniquement présentée. Voyons donc où l'auteur affirme sa maîtrise et par quoi il conquiert le succès; attachons-nous à pénétrer son texte, le système de mots imagés qui est le miroir de son rêve.

Le rêve ici s'étage sur plusieurs plans, comme des cumulus à l'horizon, par un beau jour d'été : 1° une satire du rationalisme primaire (c'est l'inspecteur qui en fait les frais); 2° une position moyenne entre la vie et le songe (c'est celle qu'occupent deux personnages : le droguiste, sorte de raisonneur de l'inconnaissable, introducteur aux fêtes du suprasensible et de l'inexpliqué; et le contrôleur, à la fois lyrique et prudent, plein de fantaisie et de bon sens); 3° une préoccupation anxieuse de l'au-delà, qui s'exprime d'une façon si tendre, si délicate, si choisie qu'elle semble dissimuler sa souffrance poliment sous un gracieux sourire. En dehors de ces trois plans principaux, l'on peut encore distinguer le monde de la médiocrité courante (le bonhomme de maire et ces chipies de Mangebois) et le monde de l'enfance, pour qui le surnaturel est chose familière et toute simple (les petites élèves d'Isabelle).

Ces divers plans juxtaposés glissent comme des rideaux de vapeurs qui tantôt découvrent un azur éblouissant, tantôt ramènent doucement les ombres. C'est dire que plusieurs motifs différents, plusieurs thèmes à couplets entremêlent leurs variations. Par exemple, le thème du spectre suit une courbe descendante : il débute soudain comme un appel de cor; la certitude de la victoire se mêle à la mélancolie dans ses notes vibrantes; à la fin, il sonne la retraite. Au contraire, c'est par une marche ascendante que le thème du contrôleur se signale : d'abord un solo de flûte sur la prairie; puis, dans la chambre d'Isabelle, tout le grand orchestre de la déclaration d'amour. Entre ces deux mouvements opposés, le thème du droguiste déroule une ligne sinueuse, ni trop haute ni trop basse, comme d'une âme évasive qui se faufile à travers les événements, et les prépare ou les commente avec une sympathie ironique, sans y adhérer elle-même.

La partie satirique de l'ouvrage, d'une gaieté un peu grosse, comme un air de trombone, n'est pas, selon nous, la meilleure, encore qu'elle remporte un franc succès. Le public s'y délasse, peut-être, en quelque facilité, de l'effort que l'auteur exige de lui dans les passages plus ardus. Le personnage de l'inspecteur primaire, en effet, n'est pas neuf. Rien d'autre qu'une réincarnation du député radical, ce type connu de notre *Commedia del Arte* de la Troisième République, tel qu'il se démène, depuis trente-cinq ans, sur la scène du café-concert, poussant devant soi son bedon, les basques de sa jaquette au vent. L'on demeure surpris que M. Giraudoux ait lié commerce avec ce fantoche, fût-ce pour le ridiculiser une fois de plus. De même, la morale laïque et obligatoire, le positivisme scolaire sont aujourd'hui si périmés que les caricatures qu'on en peut faire paraissent aussi dater. — Le public rit, dira-t-on. — Eh bien! cela prouve que l'auteur, dans ces moments-là, condescend à retarder avec lui. Il est vrai que le comédien charge le trait. C'est M. F. Oudart qui joue le rôle. Il y montre cet entrain factice qui est de style dans l'opérette. Mais comme M. Oudart est un acteur excellent, d'une souplesse remarquable, la responsabilité de son jeu conventionnel retombe sur le metteur en scène. J'ajoute que le couple des sœurs Mangebois témoigne de la même complaisance inexplicable aux poncifs : la surdité de l'aînée relève du théâtre de la foire.

Avec le contrôleur, avec le droguiste, le ton change : l'auteur nous ouvre son domaine; c'est Giraudoux chez Giraudoux. Ce que peut encore contenir de fantaisie, ce que permet encore de rêverie le tran-tran des plates existences, et, en particulier, l'état d'un modeste fonctionnaire, voilà le chant du contrôleur. Oui, la poesie est partout, puisque c'est un poète qui le dit, puisqu'une petite ville quelconque est pour lui un univers de couleurs, de parfums, de musiques, offrant sans cesse une riche matière à d'ingénieuses correspondances, à de fines railleries, à des traits d'esprit qui sont une autre forme de la tendresse, comme des aveux d'amour aiguisés en malices. Dans ce los à la vie terrestre, pleine de jeux pour qui sait jongler avec les images, M. Louis Jouvet ravit par une sorte d'intelligence candide, un regard étonné, l'élégance

jeune de son long corps. Le contrôleur reste attaché aux apparences, qui sont à ses yeux l'unique réalité. Ou plutôt ce sage ne nie point qu'elles puissent avoir un envers, un dessous, et le charme du monde visible lui semble accru par cela même qu'il croit possible l'existence d'une autre face des choses, mais cette face qu'il ne voit pas, il pense que mieux vaut ne pas trop chercher à la connaître, l'heure devant sonner fatalement, un jour, de la découverte ou du rien. Quant au droguiste, son cas est plus compliqué. Il est attiré par le mystère de l'au-delà, mais, n'osant se risquer à le pénétrer, il le frôle; il lève un coin du rideau devant les pas d'une jolie curieuse, mais demeure personnellement en deça; il est l'intermédiaire et le confident, le tentateur, peut-être; il accorde l'instrument des sortilèges pour que d'autres en jouent, et s'esquive. M. Le Vigan prête au personnage sa silhouette hoffmanesque, son sourire ravagé, son aménité inquiétante. Nous goûtions déjà cet artiste, pour l'avoir applaudi dans une très bonne pièce qui a pour titre *Barbe blonde*. Nous le louons ici encore.

Enfin les colloques d'Isabelle avec le spectre rendent un son émouvant. Rien de macabre dans ces rencontres. La jeune fille interroge le monde ténébreux, mais elle-même demeure baignée d'une lumière qui émane de sa propre jeunesse, de sa santé, de sa beauté, de sa virginité. Le dialogue ressemble à ces jeux de cache-cache que, dans les pensionnats de demoiselles, autrefois, les « grandes » organisaient sous les arbres. Mademoiselle Valentine Tessier détaille avec beaucoup d'art les coquetteries de l'innocence. Mais peut-être est-elle, pour le rôle, physiquement un peu trop femme. Au lieu d'une rose France épanouie, c'est une rose blanche en bouton qu'il eût fallu.

Le spectre n'est qu'un récitant. M. Pierre Renoir, qui consent à en tenir l'emploi, marque un dévouement à l'œuvre dont un acteur de son rang doit être félicité.

M. Bouquet compose les ganaches avec esprit. C'est lui le maire. Il est parfait. Les petites danseuses qui représentent les enfants des écoles ont bien de la grâce. Il est seulement dommage que les muscles qui collaborent à l'articulation des mots ne soient pas chez elles aussi exercés que les jambes.

Le décor de la prairie n'est pas heureux. Ces feuillages métalliques, dentelés, astiqués, cruels, évoquent moins la campagne française que le pont d'un torpilleur. Tel est le danger de la stylisation à outrance. Mais le décor de la chambre d'Isabelle avec ses perspectives fuyantes et son plancher en pente (une imitation des Russes) est charmant.

Une musique très originale de M. Poulenc laisse flotter çà et là comme des écharpes d'harmonie. Par de grêles accords insolites,venus on ne sait d'où, elle nous prévient que le mystère rôde aux alentours ou qu'il va se manifester. Toutefois, les bruits de la petite ville, au troisième acte, eussent pu être mieux étudiés. Il y a là une jolie idée de l'auteur qui, scéniquement, n'a pas été exploitée.

La Femme en blanc est une des œuvres les plus gaies de M. Marcel Achard. Dès les premières répliques, le ton de la comédie nous prévient que l'auteur n'a d'autre dessein que de nous amuser, et il y réussit toute la soirée. Dès lors, quelle inconvenance — et quelle ingratitude — n'y aurait-il pas à le chicaner sur ses prémisses, comme s'il s'agissait d'une pièce à thèse!

Manuela (bizarre nom pour une Française!) qui a perdu sa mère peu de temps après sa naissance, a été élevée par son père, un sympathique égoïste, de ceux qui jouent les imbéciles avec une ruse profonde pour faire excuser leurs fredaines. Le type a des ancêtres, au théâtre. C'est toujours le cercleux philosophe, instruit par le spectacle de la vie des autres moins encore que par les bêtises qu'il a faites dans la sienne, pétulant, bavard, la lèvre souriante et fleurie de maximes, et la larme à l'œil tout à coup. Ce père avait un ami qui était officier, qu'il a perdu de vue depuis de nombreuses années, et qui brusquement est revenu du Maroc où il s'était retiré après avoir donné sa démission. Manuela aussitôt s'est toquée de ce Raymond dit Ramon, et veut l'épouser, car l'homme est resté beau : tous ses cheveux, argentés seulement sur les tempes, le teint bronzé et le regard fatal. Le papa, qui a le même âge que son ami, mais beaucoup moins de cheveux, trouve ce projet de mariage absolument idiot. Scène avec sa fille : sentences spirituelles, bouderies d'une seconde, colères feintes, et le jeu

franc de M. Alerme, tel une joie de gros bourdon qui se cogne aux vitres. Ripostes de Manuela on ne peut plus gentilles et irrespectueuses. Bref, un tableau de famille très différent du *Mystère Frontenac* — ou encore de *la Porte étroite* — le théâtre Michel étant aussi éloigné des pins de Bourydeis que des herbages de Cuverville. Mais tout cela léger, gracieux, séduisant. Après la note comique vient la note sentimentale, elle-même aussi peu appuyée que possible et comme voltigeante : la déclaration de Manuela au don Juan songeur qui semble la proie d'un secret est l'un des meilleurs moments du spectacle. Mademoiselle Gaby Morlay y est délicieuse. Je ne sais ce qu'elle y montre le plus, de la drôlerie ou de la tendresse. Et, de surcroît, elle est vraie, par un heureux accord, précisément, du trait qui fait rire et du trait qui touche. Car ce serait une erreur de croire que le comédien, dans la fantaisie, est dispensé de la justesse. Il n'est point de genre — et cela s'entend aussi pour l'auteur — où plus facilement l'on détonne. Donc, il advient que le domestique de Ramon, qui fut autrefois son ordonnance et le témoin de toutes ses amours, a reçu congé de son maître. Le motif de ce brusque renvoi lui échappe. Venu pour prier Manuela d'intercéder en sa faveur, il est frappé par la ressemblance de la jeune fille avec une belle dame que l'officier recevait beaucoup jadis. De gaffe en gaffe, ce serviteur peu malin amène Manuela à soupçonner que cette jolie personne dont elle est le vivant portrait et qui fut la maîtresse de Ramon, c'était sa mère. Mais il y a plus : une dernière gaffe lui découvre que la pauvre femme est morte dans des conditions demeurées mystérieuses, après avoir absorbé une forte dose de véronal. Or, elle avait eu la veille une violente dispute avec son amant... J'ai l'air de raconter un drame, alors que le dialogue de M. Achard rappelle sans cesse au spectateur qu'il aurait tort de s'alarmer, que l'énigme qu'on nous propose n'est qu'une charade. Pourtant, Manuela se gratte la nuque, se mord l'ongle du pouce : il faut qu'elle interroge Ramon! Le Marocain avoue qu'un tendre lien l'unissait à la disparue; mais que la mort de Pauline (c'était son nom) ait été un suicide, il se refuse à le penser. Surtout, il repousse véhémentement l'hypothèse d'un rapport quelconque entre les scènes de jalousie que lui faisait une amante passionnée

et sa fin lamentable. Cette fin, dit-il, n'a pu être qu'accidentelle. Et, désireux de se disculper, il commence le récit de la folle journée qui précéda l'affreux malheur... Là-dessus le rideau tombe.

Le second acte, par un procédé dont le cinéma souvent a usé, nous reporte vingt ans en arrière. Nous voyons se dérouler les événements, tels que Ramon les retrace ou tels qu'ils sont arrivés réellement. Si j'ai bien compris l'intention de M. Marcel Achard, il a voulu nous faire entendre qu'une vieille histoire, dont nous ne distinguons plus que le côté tragique, peut avoir été entourée de circonstances burlesques. Tandis que le premier acte se maintenait au diapason de la comédie, le second incline — ou se hausse — vers la farce. Le public y rit plus fort. Toutefois, il m'a semblé qu'il y avait, à ce moment, quelque malentendu entre l'auteur et la salle. On connaît le succès d'hilarité que remportent les films rétrospectifs des années 1900. Le naïf jour présent s'ébaudit de ces modes d'hier, qu'il juge extravagantes. Or, entre le premier et le second acte de *la Femme en blanc*, sans doute afin de replacer les survivants de ces âges abolis et d'introduire la jeunesse dans l'atmosphère du temps, on fait défiler devant nos yeux, sur un écran, une série d'images de l'an 1910, et la salle entière s'esclaffe. Après quoi, le rideau se lève, et le public, à l'entrée de mademoiselle Gaby Morlay, vêtue comme une élégante d'il y a vingt-trois ans (longue robe blanche en broderie anglaise, dur et droit corset baleiné, vaste chapeau fixé au chignon par d'énormes épingles), le public se tord *du même rire*. De sorte qu'il est permis de se demander si le plaisir un peu vulgaire que prennent les spectateurs à l'archaïsme du costume, à la parodie du geste et du maintien, autrement dit à la caricature d'une époque, ne leur masque pas en partie, pendant ce second acte, les mérites du dialogue, qui pourtant, à eux seuls, auraient de quoi les faire rire plus finement. Sans doute M. Achard, encore qu'il soit l'auteur de *Jean de la lune*, n'est pas lui-même si lunaire qu'il n'ait prévu les effets sûrs, j'ose dire tout cuits, d'une charge aussi facile. Mais le triomphe de ce pittoresque extérieur a dépassé son attente, puisqu'il relègue à l'arrière-plan des qualités plus littéraires.

Voici Ramon, redevenu jeune, en uniforme de lieutenant

de chasseurs d'Afrique, et Pauline, la morte, ressuscitée. Le décor : une chambre arabe, mais à Paris, où l'officier est détaché aux bureaux de la guerre. Les deux amants s'adorent, mais Ramon n'est peut-être pas toujours fidèle, et Pauline est terriblement jalouse; elle est ce qu'on nomme une faiseuse d'histoires (il y a même un terme plus vif, qui lui convient parfaitement). Ainsi, lorsqu'elle sort avec Ramon, rien ne l'excite autant que de provoquer, dans des lieux publics, des altercations avec des inconnus, de manière à obliger son amant à se battre plusieurs fois par semaine en duel pour ses beaux yeux et sa langue de vipère. Elle fouille dans les tiroirs et les corbeilles à papier, inspecte et raccorde à tort et à travers des fragments de lettres déchirées, fait subir à son trésor chéri des interrogatoires serrés et, à la moindre contradiction, pique sur le divan une crise de nerfs très réussie, en prenant bien soin de ne pas froisser les bords de son immense chapeau : enfin, tout ce qui était (paraît-il) le grand jeu d'autrefois. Au demeurant, exquise. Déjà, Jules Laforgue ne disait-il pas des femmes de 1885, contemporaines des premières héroïnes de M. Paul Bourget :

Ces êtres-là sont adorables.

Comme on voit, il n'est plus question ici de vraisemblance, on nage en pleine folie. Un constructeur de bicyclettes, à la maîtresse duquel Pauline a chanté pouilles la veille dans un restaurant du Bois, vient demander des explications au chasseur d'Afrique. Sur un mot d'excuse de Ramon, le visiteur susceptible déclare l'honneur satisfait et se prépare à se retirer, content et soulagé, quand ce poison de Pauline intervient et s'efforce de rattraper le duel dont les chances lui échappent. La scène a l'allure d'un sketch, que M. Pasquali, jouant de la badine et du canotier, enlève dans un beau style. Puis, durant une courte absence de la bien-aimée, qui est sans doute allée embrasser Manuela dans son berceau, le mari (M. Alerme, le papa du premier acte, avec vingt ans de moins) fait une entrée inopinée, dans un impressionnant costume de cheval. Ramon croit un instant que ses amours avec Pauline sont découvertes, mais, traditionnel en cela, le cocu rayonnant de fatuité ne l'entretient que de ses propres

frasques. C'est l'habituel quiproquo. Toute cette agitation de pantins ne ressemble guère, je le reconnais, au prologue d'un suicide. Cependant, lorsqu'elle revient, Pauline a, comme on dit, l'air frappé. Ramon la presse de questions. Elle proteste qu'elle n'a jamais été plus en train — réponse jetée sur ce ton particulier auquel il est convenu d'admettre, au théâtre, que l'interlocuteur seul se laisse prendre. Pauline jure qu'elle est, ce soir, bien décidée à faire la fête. Les amants s'en vont dîner au cabaret. Le rideau baisse.

Quand il se relève, Ramon, de nouveau grisonnant, achève son récit.

Ce dernier acte est sensiblement plus faible. C'était inévitable. M. Achard s'est engagé dans une aventure insensée, pour nous divertir. Ce but une fois atteint, comment se tirer de là? Par un nouvel imbroglio, déjà amorcé à l'acte précédent : une histoire de bague perdue, d'où il ressort que la mère de Manuela, ayant su et pris au tragique une infidélité de Ramon qui n'était qu'une passade, s'est bien volontairement empoisonnée. Prisonnier lui-même de tous les panneaux dans lesquels il nous a fait tomber, l'auteur se débat comme il peut. Pendant quelques minutes, il côtoie le pathétique. L'imprudent! Va-t-il y glisser? Pas si bête! Mieux vaut jeter par-dessus bord, dans l'océan de l'oubli, les restes de Pauline, puisque sa fille, d'ailleurs, y consent, et, l'œil fixe, se borne à murmurer, comme un suprême hommage à la morte : « Je ne me marierai pas en blanc! » Vous n'attendez pas de moi, j'espère, que je m'élève contre cette fin? Faire des réserves au nom de la morale, après avoir ri? Je ne suis pas si pervers.

C'est M. Fresnay qui joue Ramon. Il compose les deux images du rôle avec un art consommé. Cependant quelle n'était pas ici la difficulté! Songez qu'il n'est pas permis au personnage de Ramon vieilli de prendre son cas trop au sérieux, sinon le jeu cesserait d'en être un, et que, d'autre part, Ramon jeune n'a pas reçu de l'auteur, au second acte, la mission de nous faire rire, puisqu'il est, de scène en scène, un garçon raisonnable qui se défend contre des excentriques.

FRANÇOIS PORCHÉ

PARMI LES LIVRES

ROMANS ANGLAIS

Les diverses traductions de romans anglais dont nous nous proposons de rendre compte sont logées dans des livres de proportions considérables. A l'occasion des prix littéraires de l'an dernier, quelques critiques ont déploré avec amertume la multiplication des romans longs. Plaintes bien naturelles, quand on songe au terrible régime auquel les chroniqueurs littéraires sont soumis. Mais il va de soi qu'on ne peut discuter théoriquement « des meilleures dimensions du roman ». Tout dépend des richesses dont on dispose et l'erreur dans un sens ou dans l'autre, consiste seulement, de la part d'un romancier, à se fixer d'avance un cadre dont l'ampleur ou l'étroitesse ne convient pas à son sujet et à ses moyens. Il est vrai qu'il n'est rien de plus difficile que d'apprécier ses propres forces.

C.[1], que vient de traduire madame Marthe Duproix, a été écrit par Maurice Baring avant *la Princesse Blanche* et *Daphne Adeane*. On regrette que cette publication n'ait pas été faite la première. Car C. ne vaut pas les livres qui l'ont suivi et surtout, par ses imperfections, il rend visibles certains « procédés » de composition appliqués ailleurs par M. Baring, et dont la connaissance va ternir d'une ombre légère le charmant souvenir que nous avions conservé de ses autres romans.

C. c'est Caryl Hengrave, fils de lord Hengrave — pour ses

1. Stock.

intimes, par abréviation, C. Nous sommes conviés à assister à son existence entière, de la naissance à la mort. Cette vie se coupe en deux parties à peu près égales : une éducation littéraire, une éducation sentimentale.

Et d'abord nous devons constater qu'il n'y a pas de liens absolument nécessaires entre les deux protagonistes de ces éducations. On nous dit que c'est le même homme. C'est une vérité qui ne s'impose pas. Et, songeant à *la Princesse Blanche*, nous nous souvenons, maintenant, qu'il y avait d'étranges dissonances entre Blanche jeune fille, Blanche Roccapalumba, Blanche Lacy. Et nous avions été surpris aussi de l'ampleur anormale de la transformation subie par les personnages de *Daphne Adeane*, après la déclaration de la guerre.

L'unité psychologique, dira-t-on peut-être, est une fiction. Nous nous transformons tous radicalement au cours de notre vie. Sans doute sommes-nous divers, mais nous nous sentons *un* et ceux qui nous entourent reconnaissent également notre identité morale. Cette opposition se résoud, au reste, assez simplement : nous changeons d'idées, mais nos réactions, les traits dominants de notre sensibilité demeurent les mêmes. Un romancier, s'il présente un homme pendant plusieurs années, doit donc nous faire sentir que, sur le clavier de son héros, il y a des notes « tenues ». Sinon il nous contraint de croire que sous une même enveloppe, sous un même nom, il a glissé des personnages différents observés dans la réalité. C'est à quoi M. Baring, à plusieurs reprises, nous incite.

Les romans de M. Baring sont chargés d'innombrables détails. Si un monsieur déjeune, nous savons ce qu'il mange. Si l'on rencontre une dame dans un dîner, une dame que nous ne reverrons jamais plus, on ne nous laisse ignorer ni son physique, ni son histoire, si ses opinions. Ainsi incessamment le récit s'attarde et c'est pourquoi on l'a souvent comparé à un fleuve aux méandres paresseux. Il est entendu aujourd'hui que les romans de Baring sont des romans-fleuves et que l'on doit se laisser paisiblement entraîner par leur cours incertain.

Nous savons bien que cette méthode s'inspire d'une juste observation. Au premier abord, M. Cross, qui est appelé à bouleverser notre vie, ne nous fait pas une impression plus

vive que M. Blackwell, qui ne sera jamais pour nous qu'un figurant. Et il est entendu aussi qu'en attirant d'abord *également* notre attention sur M. Cross et sur M. Blackwell on recrée ce qui fut le présent, dans toute l'égalité des sensations qui le composèrent. Mais comme, quoi qu'on fasse, le romancier devra par ailleurs exercer un choix (et c'est fort heureux) parmi les matériaux que la réalité lui offre, le côté conventionnel de la création littéraire ne sera pas supprimé du même coup. Et le seul résultat de l'apparition de M. Blackwell dans les romans, apparition destinée en principe à restituer la vie dans son incohérente complexité, sera de lasser l'attention du lecteur.

Par ailleurs l'idée de retracer dans un roman une éducation littéraire n'est pas très heureuse. Passe pour les éducations sentimentales. Elles ont toutes une valeur unique et c'est la matière essentielle des romans. Mais quel intérêt y a-t-il à nous faire connaître les premières impressions d'un jeune homme en face de Shakespeare, de Racine, de Schiller, de Dante (car on nous promène, dans C, en Angleterre, en France, en Allemagne, en Italie, à seule fin de nous livrer des panoramas variés de la littérature européenne, tels du moins que le jeune homme les découvre)? Si l'étudiant s'appelait Renan, on comprendrait encore, mais C... De même les opinions que professe sur Maupassant M. Jollivet, pédagogue versaillais et précepteur de C. en France, n'ont aucun attrait pour nous. Nous ne les lirions pas dans un journal. Par contre, si nous nous trouvons en présence d'un esthète anglais, réputé intelligent, comme Burnstall, camarade de C., et si nous entendons Burnstall déclarer; « Walter Pater sent le moisi », nous souhaiterions que cette opinion fût sinon justifiée, du moins expliquée. Mais il y a trop de discussions d'idées dans C. et aucune n'est poussée à fond : c'est le laconisme dans la loquacité.

Au dessous de cette éducation littéraire sont épinglées, il est vrai, à l'intention du lecteur, une longue série de suggestions. Il s'agit de faire naître dans notre esprit cette idée que, dans des circonstances plus favorables, avec plus d'énergie, plus de confiance en soi, C. fût devenu un grand poète. D'abord ce n'est rien moins que sûr... et puis M. Baring, qui est

pourtant un artiste fort adroit, fait un emploi un peu trop fréquent des suggestions. Et l'abus de cette méthode enveloppe toutes les parties de son récit d'obscurités excessives.

Les suggestions, sans doute, ont du bon. D'abord elles font plaisir au lecteur. Lorsqu'il a compris ce qu'on ne lui a pas dit, mais qu'on voulait qu'il comprît, il se réjouit, car il possède une preuve supplémentaire d'une pénétration dont il ne doutait pas, mais dont tout témoignage nouveau est pourtant favorablement accueilli.

Ce ne sont pas, cependant, ces basses considérations qui entraînent M. Baring. C'est un écrivain plein de finesse qui est, avant tout, soucieux de son art. Il ne suggère pas pour plaire. Il suggère, parce qu'il considère un peu les hommes comme des « dormants ». Ils se connaissent à peine. Leur conscient, ce n'est rien, ou presque rien. Et ce n'est que par éclairs qu'ils aperçoivent les abîmes merveilleux de leur moi véritable, de leur inconscient. Pourquoi un romancier en dirait-il plus sur un personnage que ce personnage n'en sait lui-même?

On peut considérer, dans la seconde partie de C., les effets de cette conception. C., revenu de ses voyages littéraires, s'éprend de Leila Bucknell, femme d'un diplomate. C'est une personne parée de toutes les grâces mondaines, mais elle trompe son mari à l'heure et à la journée. Quand on l'aperçoit dans un bal, il y a toujours, à cinq pas, un amant qui la surveille et c'est rarement le même. Nous, lecteur, nous savons vite à quoi nous en tenir là-dessus. Mais C.,? Sur ce point nous restons assez longtemps dans le doute. Enfin vient le jour où C. possède une preuve écrasante de la duplicité de Leila. Dès le lendemain d'ailleurs, il la met lui-même en doute, selon la logique des amants. Mais il songe à se tuer. Et c'est notre tour de nous étonner. C. était donc si touché? Nous ne l'avions pas compris. Les indications le concernant étaient jusqu'alors rapides et sèches. Ne savait-il pas à quoi s'en tenir sur lui-même? L'auteur tenait-il cet effet en réserve? En tout cas nous n'étions pas au diapason de C., ce qui peut paraître assez surprenant, puisque nous ne voyons que par C., que nous sommes toujours auprès de lui, toujours en lui, à ce point que nous n'en savons pas plus sur Leila (ce qui est bien regret-

table) que lui-même. Ainsi notre champ d'observation, du point de vue général, se trouve limité du fait que nous ne quittons pas C., et, du coup, tous les autres personnages sont plongés dans la pénombre, et C., lui-même, nous ne le connaissons que par intermittence, parce qu'il est censé ne se découvrir que par brusques illuminations.

Trop d'intentions. M. Baring est puissamment intelligent, presque trop et il semble que, dans ce livre, il ait voulu nous mener à l'émotion par la connaissance. C'est une mauvaise méthode. Le fait est que ce roman manque de pauses, de moments musicaux et qu'il n'est point de visages sur les traits ou le velouté desquels nous ayons le loisir de nous attarder. L'auteur dresse un catalogue, poursuit une énumération de petits faits, de jeux, de mets, d'opinions, de circonstances : les haltes manquent où nous aurions le loisir d'entrer réellement en communication avec lui ou ses personnages.

Si, parfois, et quand il s'agit par exemple de nous faire connaître un caractère, les précisions manquent, on ne nous laisse ignorer au contraire aucun renseignement concernant les familles, les propriétés de C. ou de ses amis, ni surtout aucun de ces propos inutiles et légers qui s'échangent, autour d'eux, dans les réunions mondaines. Ici Baring nous fait songer à Proust, mais Proust mêlait la clairvoyante ironie au snobisme, tandis que M. Baring considère le monde et ses manifestations dans un esprit strictement conformiste. On dirait d'un sujet loyaliste qui rend compte dans un cercle religieusement attentif d'une soirée passée chez le roi.

D'ailleurs, quelles que puissent être les nuances qui distinguent leur conception de « la société », il est certain que Baring a subi fortement l'influence de Proust, et l'on en trouvera, dans C., quelques preuves frappantes : longue description du jeu d'une actrice, Madeleine Lapara, qui rappelle la Berma ; parfum du stéphanotis (?) associé, pour C., à Leila comme celui des catleyas, pour Swann, à Odette; terreurs nocturnes de C. enfant, toutes semblables aux angoisses du petit Marcel.

Mais où Proust et Baring s'éloignent, c'est dans leurs conceptions respectives de l'art et de la morale. M. Baring s'est expliqué longuement là-dessus dans la préface de *la Princesse Blanche* où il écrit : « Ceux qui repoussent l'idée de morale

dans l'art sont généralement des esprits troubles. » La leçon de ses romans est, d'ordinaire, que l'homme doit se sacrifier, se réfugier dans le renoncement. C., lui, pousse un peu loin l'attitude, puisqu'il abdique en glissant dans la mort, sans avoir seulement goûté, malgré les efforts d'une pieuse amie, cet apaisement dans la religion dont les héros de Baring sont généralement appelés à bénéficier. Si C. est un roman moralisateur, il ne l'est pas d'une façon gênante, car on n'en démêle que confusément la morale. A moins de prendre morale dans le sens de conclusion, de réflexion psychologique, comme dans les fables, et c'est alors une morale galsworthienne qui surgirait. L'auteur de la *Forsyte Saga* pose en effet, à plusieurs reprises, que « le caractère égale la destinée ». L'existence de C. fournit une excellente illustration de cet axiome. Car, faute de volonté, C. s'enlise dans l' « aventure Leila. » Et c'est bien en vain que la jeune fille qu'il a aimée au début de sa vie, et qu'il n'a pu épouser, réapparaît alors, prête à partager sa vie, bien en vain qu'un directeur de journal lui donne l'occasion de faire connaître son talent. Il n'y a pas de « bonnes occasions » en soi. Ce sont nos dispositions qui les font telles. A maintes reprises des mains secourables se tendent, qui pourraient sauver C. Mais son plus grand ennemi, c'est lui-même. Et ses pauvres efforts pour se dégager de ces obsessions sont peut-être ce qu'il y a de plus émouvant dans ce livre curieux, cette œuvre d'un esprit raffiné où l'abus de l'intelligence exerce trop souvent une influence desséchante.

***

Quelque réserve qu'on puisse faire sur certains des romans-fleuves de M. Baring, on admire les efforts de l'auteur pour renouveler les procédés de présentation, de composition du roman. D'autres écrivains anglais se sont voués à la même tâche et l'on sait ce que les lettres doivent à un Joyce et à ses grands monologues intérieurs, à un Huxley et à ses savants entrelacs.

On vient de traduire un nouveau roman de Aldous Huxley : *Le meilleur des mondes*[1] (*Brave New World*) où nous retrouvons

1. Traduction de M. Jules Castier. Plon.

le jeu des alternances avec lequel cet écrivain nous a déjà familiarisés. Tout un long chapitre est formé de deux conversations entrecroisées. Entendez qu'elles sont tenues dans des groupes différents, qui ne se trouvent pas dans le même lieu. Tout au plus peut-on penser qu'elles se déroulent en même temps, mais ce qui importe davantage c'est qu'elles évoquent l'histoire d'une grande transformation sociale, dont elles rapprochent et opposent, comme dans une série de strophes, les divers moments.

Le meilleur des mondes est un « roman des temps à venir ». Ces évocations du futur forment un genre ancien auquel se rattachent, plus ou moins directement, les tableaux philosophiques des républiques idéales, à commencer par celle de Platon. Mais leur ton s'est profondément transformé depuis l'apparition du machinisme. Jusque-là les hommes, qu'ils fussent ou non disposés à admettre la perfectibilité de leur race, espéraient en l'avenir. Aujourd'hui ils commencent à en avoir peur. C'est peut-être parce qu'ils ont eu le sentiment, en quelques années, de franchir des siècles et qu'ils ont vu qu'ils n'y avaient rien gagné : au contraire. Les écrivains qui sont bien décidés à ne pas approfondir une question eux-mêmes affirment « qu'il y aurait un travail bien intéressant à faire sur... » Nous ne faillirons pas à la règle. Il y aurait un travail bien intéressant à faire sur les anticipations et les utopies. Il est d'ailleurs accompli en partie, par M. Émile Dermenghem, qui a étudié la vie et les œuvres des utopistes de la Renaissance. On ne pense jamais tant à l'avenir qu'aux époques de transformation rapide. La distance franchie fait songer à la distance à franchir. L'*Utopie* de Thomas Morus est une île à laquelle les contemporains de More étaient censés pouvoir accéder, mais les lieues marines qui la séparaient des terres connues valaient des siècles. Comme dans le théâtre classique, la distance remplaçait le temps. En Utopie, la paresse est sévèrement traquée, les familles comprennent plus de quarante personnes, les hommes travaillent six heures par jour, la mode des habits ne change jamais et les mariages sont soigneusement préparés selon les règles de l'eugénisme. Les fiancés, avant de s'engager, doivent se voir nus. Le procédé paraît un peu roide à François Bacon, autre uto-

piste, qui souhaite lui aussi cependant que les futurs époux se contemplent dans le plus simple appareil, mais à l'insu l'un de l'autre (grâce à une baignade et à quelque ingénieuse « cache » de feuillages par exemple). Les rapports des sexes sont toujours au premier plan des préoccupations des utopistes. L'amour n'a jamais cessé d'occuper les imaginations. Campanella, moine génial et extravagant, veut que les jeunes gens se rendent nus aux spectacles publics; et ce sont les magistrats, qui, au vu de leurs anatomies, assortissent les couples. Pour Campanella le communisme des femmes est recommandable, opinion déjà soutenue par Platon en ce qui concerne les épouses des « gardiens » de la République.

Dans le monde de 2500 de Huxley, ce communisme est un fait accompli, et il ne fait naître aucune difficulté en ce qui concerne les enfants, car les femmes n'enfantent plus et les allusions à la viviparité sont universellement considérées comme de grossières obscénités. Les « petits des hommes » sont fabriqués dans des usines et les femmes sont toutes, d'une manière ou d'une autre, stérilisées. Tout le monde cultive la volupté, en s'inspirant de ce principe essentiel : « Chacun appartient à tous. » Personne ne songe à former un couple durable. Dans les usines on fabrique des types humains en séries. Il fallait s'y attendre. M. Jean Rostand dans des études récentes montrait que si la fixation de types humains n'était pas (actuellement) réalisable, on pouvait néanmoins concevoir par quelles sortes d'opérations elle pourrait l'être. Donc dans les *centres d'incubation*, on fabrique diverses séries d'humains, les alpha-plus, la classe la plus intelligente et à laquelle on laisse le plus de liberté d'esprit (car les centres d'incubation sont aussi des centres de « conditionnement », où grâce à la méthode hypnopédique — qui représente le serinage des leçons aux enfants endormis — grâce aussi à des opérations de toutes sortes que l'on fait subir aux fœtus on détermine l'intelligence et les désirs des hommes futurs), les bêta, les delta, etc., jusqu'aux epsilon-moins qui travaillent dans les mines. Déjà Wells avait songé que l'humanité future se diviserait en humains pensants, artistes et jouisseurs qui seraient blancs et beaux, et en travailleurs souterrains qui seraient noirs et laids. Mais il n'avait pas pensé à la fixation des types, sur quoi

la science permet aujourd'hui de rêver. Dans les centres d'incubation de M. Huxley on confectionne d'un coup, par exemple, six cents jumeaux identiquement conditionnés, c'est-à-dire ayant les mêmes goûts, les mêmes préoccupations. Et, miracle de prudence, on leur inculque, dès l'état fœtal, ou presque, l'idée qu'il n'y a pas de métier plus délicieux que celui auquel on les destine. Ainsi, à tous les degrés de la hiérarchie, chacun est satisfait de son sort. Et, si tous n'ont pas absolument le même cerveau, ni les mêmes occupations, tous ont les mêmes distractions : cinéma-sentant, paume-escalator, golf magnétique, amour, promenades en avion et surtout *soma*.

Le *soma*, c'est la grande trouvaille de cette ère nouvelle, l'ère de Ford, où le monde est soumis à douze grands administrateurs, auxquels on s'adresse respectueusement, en les traitant non pas d'*Excellences*, mais de *Forderie*. *Votre Forderies*. (Ils jouent à peu près le même rôle de philosophes démiurges que les sages de la *Maison de Salomon*, dans *la Nouvelle Atlantide* de Bacon.) Le soma se prend en petits comprimés et donne le bonheur, tout simplement. Le bonheur par l'évasion. L'opium du XXVe siècle. Les ouvriers travaillent pour avoir leur soma. Les alpha-plus en ont *ad libitum*. Étant « conditionnés » plus libres, ils sont plus aisément sujets à des inquiétudes psychologiques. Qui sait même? Ils pourraient concevoir des passions. Ce serait du joli : une société bien organisée n'admet ni les inquiétudes, ni les passions. *Il faut* que tout le monde soit heureux, dût tout le monde abdiquer.

C'est ici que M. Huxley s'insurge; c'est par cette lucarne qu'il va tirer sur la société future, en lui opposant un sauvage, qui n'a pas été fabriqué dans une usine, et qui a conservé de notre XXe siècle diverses habitudes, dont celle, due en ce qui le concerne à un hasard tout fortuit, de lire Shakespeare. Ce sauvage est comme nous sujet à toutes les inquiétudes; il est passionné, et il a le goût du malheur. Les hommes en série de l'ère Ford lui font horreur. Il refuse de prendre du soma; monogame d'inclination, il repousse les avances de créatures ravissantes et nécessairement jeunes, — car, sauf les sauvages, tous les humains, grâce à un traitement approprié, restent jeunes, en 2500, et meurent subitement ou presque, vers la soixantaine, — il ne désire qu'une seule femme, et il entend

qu'elle l'aime, en un mot il a besoin d'angoisse. Toutes les sympathies de M. Huxley vont, bien entendu, à ce sauvage révolutionnaire, qui oppose aux raisonnements subtils des administrateurs mondiaux (« Leurs Forderies ») des cris du cœur et des citations de Shakespeare — et, d'un certain point de vue, on donne mille fois raison à M. Huxley.

S'il a voulu en effet, dans son anticipation, attaquer la réduction en troupeau de l'humanité, battre en brèche la caserne universelle que préparent communisme et machinisme conjointement, on l'applaudit de tout cœur. Les Révolutions les plus nécessaires devront bientôt être accomplies en faveur de l'individu. Mais si l'on admet toutes ses amusantes fantaisies, si l'on admet que le bonheur, le bonheur absolu est acquis à l'humanité qu'il dépeint, à toute l'humanité, fût-ce à coup de soma, à coup de centres de conditionnement, en rétrécissant pour la plus grande masse le champ de l'intelligence humaine, en annihilant les désirs, la question se présente sous un autre jour. Qu'importe alors que les humains du XXVe siècle ne goûtent plus la nature (que M. Huxley, différant en cela de Cyrano de Bergerac et de François Bacon, ses confrères en utopie, ne s'est pas amusé à transformer), qu'importe qu'ils ne lisent plus, qu'ils pensent à peine? Si l'on considère les mystères qui nous entourent, le domaine où se meut notre intelligence est à peu près équivalent à zéro. La valeur de nos pensées, du point de vue de l'absolu, étant nulle, les plaisirs de l'intelligence ne correspondent à aucune réalité. Tels sont aussi les effets du soma, mais ils paraissent plus durables. Et qu'objecter encore à cette grande mesure qui a permis, dans le monde fordien, de maintenir les plaisirs et de supprimer les passions? Scandaleux si l'on veut, le « brave new world » paraît vivable. La peinture des divers rouages qui le composent, font honneur, en tout cas, à l'imagination de M. Huxley. On s'amusera fort, en visitant avec lui les fabriques de séries humaines et les collèges des ingénieurs en émotions, ou simplement en survolant en taxicoptère cette petite banlieue de Londres qu'est le globe terrestre. Quant au sauvage, chargé de défendre le droit de tous à la personnalité et le goût chrétien de la souffrance, on jugera peut-être en l'écoutant que c'est un champion insuffisamment qualifié.

***

Clémence Dane nous était connue par un livre plein de grâce : *Légende*. Quelques amis, au cours d'une conversation, y évoquaient une jeune femme qui venait de mourir. Personne ne l'avait vue de la même manière. Mais il semblait parfois qu'au milieu des images imparfaites qu'on avait conservées d'elle, au milieu des propos contradictoires qu'elle faisait naître, son fantôme même fût sur le point de surgir.

Régiment de femmes[1] ne nous met pas en présence de réalités aussi fuyantes. C'est une « histoire » très méthodiquement expliquée, avec le souci de ne rien laisser dans l'ombre et même une certaine disposition à reproduire dans toute leur ampleur des entretiens dont la transcription aurait pu être aisément réduite.

Le sujet est aujourd'hui bien connu du public. C'est avec des différences, qui sans doute ne sont pas négligeables, celui du film *Jeunes filles en uniformes*. Comment s'est opéré ce singulier transfert? Il ne nous appartient pas de l'expliquer; bornons-nous à constater que le roman anglais est paru depuis plusieurs années déjà.

Alwynne Durand, qui enseigne dans une grande pension, est toute jeune, jolie et pleine d'ardeur. Influençable, elle tombe vite sous la coupe d'une autre maîtresse, Clare Hartill, qui fait fonction de sous-directrice. Clare a trente-cinq ans. Elle est fort belle et elle exerce sur tous les élèves un incroyable pouvoir de séduction. Elle en use pour son propre plaisir, charmée de fasciner cette jeunesse. Mais ses fantaisies sont de courte durée et elle se désintéresse vite des gamines auxquelles elle a prodigué pendant quelque temps les témoignages d'intérêt. Le jeu est dangereux, ainsi qu'il apparaît dans le cas de Louise Denny. Cette enfant, qui a treize ans, se sent isolée au foyer familial, son père s'étant remarié. Elle s'éprend littéralement de Clare Hartill, et celle-ci, charmée de son intelligence, la « pousse » d'abord avec sollicitude, lui fait « sauter des classes », la soumet à un entraînement intensif.

Clémence Dane a monté quelques jolies scènes, d'un mouvement très nuancé, destinées à nous révéler les senti-

1. Traduction Jeanne Fournier-Pargoire. Plon.

ments de reconnaissance et d'enthousiasme, dont Louise est animée, pendant cette période. Certaine peinture d'une classe, où Louise, enivrée de joie, entend lire un de ses devoirs par Clare, est un petit chef-d'œuvre. Alwynne, qui a de la tendresse pour Louise signale à Clare les dangers d'une exaltation aussi constante. Le surmenage et la passion ont détraqué le système nerveux de l'enfant. Clare ne s'en soucie pas : sa toquade a déjà pris fin, et elle n'a plus qu'indifférence hostile à l'égard de son ancienne protégée. Celle-ci, sur ces entrefaites, échoue à un examen. Au cours d'une représentation théâtrale organisée à la pension, elle fait preuve de dispositions étonnantes, — mais que peu de spectateurs savent apprécier. De la froideur Clare passe presque à la cruauté à l'égard de Louise, et celle-ci, désespérée, se jette par la fenêtre d'un cinquième étage.

C'est alors le tour de la jeune Alwynne de subir les sortilèges de ce professeur-vampire. Clare s'est pourtant ingéniée à reporter la responsabilité de la mort de Louise sur sa jeune collaboratrice. Celle-ci reste néanmoins sous le charme, — ce qui nous paraît un peu fort —, et peu s'en faut que, pour complaire à Clare, elle ne sacrifie l'affection d'une vieille tante angélique, auprès de qui elle vit.

Mais la tante, qui est fine, a compris : elle feint de s'inquiéter de la santé de sa nièce, et l'expédie en vacances à la campagne chez des parents. Elle fonde, du reste, moins d'espoir sur la qualité de l'air que sur la présence d'un robuste cousin. Cette confiance n'est pas injustifiée et, après une longue cure, au cours de laquelle nous assistons à un conflit d'influence, à une lutte manichéenne entre l'esprit du bien représenté par le jeune fermier Roger et l'esprit du mal incarné dans Clare, l'homme triomphe et Alwynne se réfugie dans un mariage libérateur.

Qu'il y ait quelque chose d'un peu trouble dans l'amitié d'Alwynne et de Clare, c'est vraisemblable, mais Clémence Dane n'y fait aucune allusion. Les pures attirances sentimentales semblent seules exister pour elle. Elle inonde de fraîcheur et de lumière tous ses personnages. Et quelque précision qu'elle puisse donner sur le machiavélisme de Clare, la connaissance que nous en avons reste purement abstraite. Elle est à l'aise au contraire, quand elle doit peindre des enfants, une journée

de soleil à la campagne. Ses descriptions ont alors une grâce un peu facile, mais touchante, et quand elle mène Alwynne sur un pré, par une chaude après-midi, pour cueillir des fleurs, des bluets, des boutons d'or, l'allégresse dont elle frémit est si vive, que nous sommes touchés par ses vibrations et à notre tour enveloppés de douces couleurs, de vents légers, de frais parfums.

Mais ce qu'elle aime surtout, c'est le « joli... » et elle glisse aisément vers l'afféterie et le mauvais goût. C'est ainsi que, Roger pressant Alwyne de l'épouser, nous voyons la jeune fille consulter du regard un bouquet de tulipes qu'elle tient à la main. Car les tulipes ont leur avis que nous apprenons à connaître en plusieurs pages. « *L'attitude des tulipes était franchement alarmante... Les tulipes cependant semblaient penser qu'un baiser est assez agréable... Quelqu'un en tout cas nous juge dignes d'être embrassées, disaient les tulipes... Les tulipes intervinrent effrontément pour indiquer qu'il serait délicieux de mettre les bras autour du cou de Roger... Remarque, bien entendu, dont aucune fleur, sauf la tulipe d'un rouge impertinent, ne pouvait être capable. Alwynne était horrifiée devant les tulipes,* etc., etc. »

Les fleurs, elles-mêmes, feraient bien parfois de se taire.

***

Le style de *Régiment de femmes* laisse souvent à désirer, mais il gagne à être comparé à celui de *Femmes amoureuses*[1], un roman de Lawrence dont la traduction a été récemment publiée. Il est vrai que Lawrence écrit souvent avec négligence. Mais le traducteur ne devrait-il pas hésiter devant certaines transcriptions trop littérales? Il y gagnerait de ne pouvoir être tenu pour responsable de passages comme celui-ci, où apparaît un amateur, occupé de disserter sur un dessin chinois représentant des oies.

« *Je sais,* — dit cet homme étonnant — *à partir de quels centres se développe leur vie — ce qu'elles perçoivent et ressentent — la centralité ardente, âpre, d'une vie dans les remous d'eau froide et de boue. La curieuse chaleur âcre et piquante d'un sang d'oie pénétrant leur propre sang comme une inoculation de fer*

1. Traduction de M. Maurice Rancês (N. R. F. .

corrompu — feu de boue à la froide brûlure, — mystère du lotus. » Une jeune femme, qui entend ce discours, en conçoit une vive émotion. « *Dans une convulsion étrange et dégoûtée elle s'éloigna, comme si elle était souffrante et sentait la dissolution finale s'installer dans son corps... Elle était comme abêtie, décentrée... Elle ne pouvait pas se reprendre. Elle endura l'horreur de la dissolution, brisée qu'elle était et évanouie en une horrible corruption... Et elle se dissolvait comme un cadavre, qui n'a ni présence, ni liens...* »

Sans insister davantage sur la forme, l'effet produit sur la jeune femme par ces considérations esthétiques paraîtra peut-être excessif. Il ne surprend pas outre mesure le lecteur de cet immense roman, qui a tout le loisir de se familiariser avec des êtres d'une sensibilité maladive. Aucun personnage n'y peut prendre la parole en effet sans faire surgir « de l'inconscient » de ses auditeurs des vagues de haine, d'amour ou de colère. Toutes ces « aires » de sensibilité corporelle que Lawrence a étudiées dans *Fantaisie de l'Inconscient*[1] révèlent, l'une après l'autre leur trouble. Les genoux durcissent, les cœurs sont toujours sur le point d'éclater, des courants « d'énergie passionnelle » jaillissent des « pôles les plus obscurs des corps », de « subtiles caresses courent dans les veines »; bref, dès que le silence est rompu, hommes et femmes sont sur le point d'éclater en sanglots, de tuer ou de défaillir.

Ils passent même parfois aux gestes. Une dame, ayant à se plaindre de son amant, lui assène sur la tête un coup de presse-papier — en lapis-lazuli, car elle est de la meilleure société — et le malheureux en reste pantois durant une semaine. Un homme déçu tente d'etrangler sa maîtresse. Ce sont choses que l'on voit chaque jour, sans doute. Mais le dérèglement des actes et des pensées n'est pas aussi général sur cette terre que dans les romans de Lawrence. Il est, malgré tout, assez rare que les femmes, pour se distraire, percent avec des couteaux les mains masculines qui traînent innocemment sur les tables, que les jeunes filles exécutent sans rire des danses rythmiques devant des troupeaux de bœufs, que les conducteurs d'automobiles, « calmes comme des Pharaons », se sentent « installés dans une puissance datant des temps immémo-

1. Traduction de Charles Mauron. Stock.

riaux, » — tous actes et sensations soigneusement décrits dans *Femmes amoureuses*. Quand les personnages d'un roman sont aussi unanimement, aussi délibérément étranges, on peut conjecturer que l'auteur se préoccupe peu de les différencier, de les « individualiser » et qu'il a plutôt souci de distribuer entre eux ses propres hallucinations, ses propres rêves. Lawrence avait peu de raison, aucun goût, et une imagination de visionnaire. « Visionnaire de l'invisible » a dit M. Lanoire dans un remarquable article publié par cette revue. En 1920, quand il écrivit *Femmes amoureuses*, Lawrence n'en était pas encore, sans doute, à fonder un nouveau dogmatisme religieux, — si le mot dogmatisme peut servir à désigner les grondements extatiques et telluriens du *Serpent à plumes*, — mais tous les courants de sa pensée pouvaient déjà être discernés dans ce livre et tous les aspects de son talent et de sa folie.

Femmes amoureuses est, comme on le devine, consacré à ce problème de l'amour qui le hanta. Deux jeunes hommes, Rupert Birkin et Gérald Crich, y courtisent, pressent, charment et torturent deux sœurs égales en beauté : Ursule et Gudrun Brangwen. Birkin est plus spécialement désigné pour exprimer les idées de Lawrence. Mais c'est à peine si ses comparses sont moins lourdement chargés de cette haute mission. Birkin est inspecteur de l'enseignement, Gérald puissant propriétaire de mines, les sœurs Brangwen institutrices. Mais les milieux sociaux n'exercent aucune influence sur les personnages de Lawrence. Tous ces êtres sont des égaux, égaux en culture, occupés des mêmes problèmes, pareillement tourmentés par la même fièvre de paradoxes, par la même inquiétude de l'au-delà. Quand il s'agit de peindre des milieux aristocratiques, l'impuissance descriptive de Lawrence est évidente. Les amis des Crich n'ont aucun trait commun avec la haute société anglaise à laquelle ils sont censés appartenir. On a eu l'occasion d'observer la même inadaptation sociale dans *Lady Chatterley*. Et si cette trop célèbre héroïne s'éprend si aisément d'un garde-chasse, — ce qui a surpris quelques esprits non prévenus — c'est que les classes laborieuses exercent, du point de vue sexuel, une attraction particulière sur toutes les femmes — les femmes du moins, telles que Lawrence, élevé parmi des mineurs, les conçoit. Quand

Ursule et Gudrun voient leurs sentiments fléchir, il leur suffit de s'imaginer que leurs amants sont des mineurs et une flamme nouvelle les envahit. Au petit matin Gudrun, observant Gérald son amant qui s'habille avec la patauderie ordinaire des hommes et met sans grâce (on le croit volontiers) ses bretelles, se sent envahie par un immense dégoût, mais elle réussit à se persuader que Gérald (plusieurs fois millionnaire) part pour la mine et le mirage amoureux renaît.

Lawrence a toujours été préoccupé de préserver la liberté individuelle contre l'amour. Problème tout théorique : l'amour étant, dans la réalité, plutôt menacé par l'égocentrisme. Mais Lawrence, d'ordinaire, n'observe ni ne décrit des amoureux : il pense les questions amoureuses — et avec l'intensité sauvage et maladive d'un collégien trop solitaire. Le héros de *Sons and Lovers*, un beau roman autobiographique, se sépare d'une jeune fille qu'il aime parce qu'elle le comprend trop bien et force ainsi les barrières sacrées de son moi. Birkin est épris d'Ursule, il se déclare l'homme d'une seule femme, et trouve dans l'amour « le centre de sa vie » : pourtant il hésite longtemps avant d'épouser cette jeune fille. C'est qu'il redoute un malentendu. Si Ursule allait placer l'amour sur le plan des émotions ordinaires ! « *Il y a* — lui explique-t-il — *un moi final puissant, impersonnel, et qui dépasse toute responsabilité. De même il y a un vous final. Et c'est là que je voudrais vous rencontrer — non sur le plan émotionnel, celui de l'amour — mais dans l'au-delà où il n'y a aucune parole, aucun terme d'accord... Ce que je désire est une union singulière avec vous, un pur équilibre entre deux êtres solitaires : comme les étoiles s'équilibrent l'une l'autre.* » Je ne sais s'ils réussissent à exécuter ce programme difficile, mais Ursule et Birkin s'étant mariés semblent à peu près heureux. Il n'en est pas de même de Gerald et de Gudrun, qui, pourtant, semblaient bien attirés l'un vers l'autre par cette sexualité pure, en quoi Lawrence devait mettre par la suite tout son espoir pour régénérer l'Angleterre. Ceux-là choisissent l'union libre, n'y goûtent d'ailleurs aucune impression de liberté et promènent dans les neiges du Tyrol leurs inquiétudes et leurs scènes, jusqu'au jour où Gerald, après avoir failli étrangler sa maîtresse, se suicide.

Cette mort est ressentie douloureusement par Birkin, son ami, qui le chérissait et souhaitait d'équilibrer sa vie entre un amour féminin et une amitié masculine. Incertains de leurs sentiments, comme il convient, Birkin et Gerald s'étaient tantôt chéris, tantôt haïs « dans les étoiles[1] ». On les avait vus lutter nus, un jour, et y trouver un plaisir que les Français « libertins » pourraient juger équivoque — scandaleuse interprétation contre laquelle Lawrence n'eût pas manqué de protester, ses plus bizarres imaginations érotiques baignant toujours, selon lui, dans l'atmosphère de pureté des premiers âges.

Car des siècles d'erreurs de toutes sortes ont, au gré de Lawrence, faussé notre vue du monde. Et il s'est efforcé, avec une ardeur héroïque, de soulever les rideaux d'illusion qui nous entourent. De ce point de vue, il espérait beaucoup de l'amour, d'un amour libéré de vaines pudeurs et capable de nous ramener aux sources de vérité. Mais il n'eût pas suffi, à ses yeux, pour nous libérer, de cultiver l'amour, l'instinct, les pures sensations physiques : toute la société est à reconstruire. Individualiste farouche, Lawrence et ses personnages haïssent les familles, les groupes, les nations. L'Angleterre est singulièrement maltraitée dans *Femmes amoureuses* — et avec elle toute l'humanité, qui, pour Birkin est un *arbre de mensonge*, tandis que *l'individu est quelquefois capable de vérité*. Quant à la culture il faut l'éliminer, et la science qui n'est que du « passé en comprimés » est inutile et vaine. On conçoit d'ailleurs que Lawrence ait jugé cette destruction de la culture possible et désirable. Elle n'avait pas profondément pénétré, modelé son esprit. Et il est resté toute sa vie un primaire, en dépit de son travail, de ses lectures.

Privé du frein de la raison, il s'est librement abandonné à ses intuitions mystiques. Tout pour lui n'est que signes. Il devine un monde mystérieux dissimulé derrière la mince

1. Expression absolument mystérieuse pour ceux qui n'ont pas lu la *Défense de lady Chatterley*, excellemment traduite par J. Benoist Méchin. L'amour, y est-il expliqué, doit être inséré dans le monde naturel, dans le cosmos. Pour cela il ne doit pas être un amour de « personnalités » (« nous avons les mêmes goûts » — « nous avons plaisir à converser ensemble ») mais un amour de corps et il doit s'adapter au vieux rythme des saisons.

pellicule de réalités immédiates qui nous entoure. Il n'est apaisé par aucune terminologie, ne voit partout qu'énigmes. Et c'est ce qui donne, malgré tout, une puissance si attirante à ses romans fantastiques, et singulièrement à ces *Femmes amoureuses* où abondent les idées étranges, les perceptions extravagantes, dont on ne saurait dire si elles sont indices de folie ou d'une confuse prescience de l'au-delà.

Il suffit quelquefois à Lawrence d'indiquer vaguement le sens dans lequel s'exercent ses divinations, sans qu'il daigne fournir une lueur sur leur nature. C'est ainsi que, dans *Femmes amoureuses*, un lapin, premier rôle inattendu d'un chapitre, un lapin ayant commencé de *tourner en rond* désespérément, dans une cour de ferme, *comme un boulet de canon* (image qui implique des vues singulières sur la balistique), les spectateurs échangent ces impressions :

— *Il est fou, — dit Gudrun, — décidément il est fou.*

— *Je ne pense pas qu'il soit fou à la manière des lapins... Il agit tout simplement comme un lapin.*

Il eut un faible et singulier sourire. Elle le regarda et comprit qu'il était initié *comme elle l'était elle-même.*

En quoi consiste cette initiation? Est-ce à elle que cette Gudrun doit d'avoir reconnu dès le premier abord que « le totem » de Gerald était le loup, et de s'être évanouie en voyant le même Gerald éperonner son cheval? Quel dommage que Lawrence n'ait pas précisé ses idées sur les animaux! Nous y aurions gagné peut-être de comprendre plus aisément comment l'héroïne de *Saint Maur* s'éprenait d'un cheval et comment aux yeux de celle du *Renard* un jeune homme et un renard pouvaient se confondre.

Ces énigmes sont irritantes. Mais il y a en Lawrence un tel élan vital, une force de création si généreuse, si intarissable que ni ses folies, ni l'indétermination de ses personnages ne nous lassent de ses livres. Ses tableaux ont quelque chose de fascinant comme certaines musiques primitives et barbares. Ses descriptions, étrangères à toute tradition littéraire, révèlent une curieuse force d'évocation sensorielle. Un homme qui plonge, un cheval rétif, une fête de nuit sur l'eau, une réunion dans un café, autant de spectacles qui, fixés par Lawrence, sont « sentis » par nous avec une plénitude surprenante. Ses tableaux de la campagne sont particulièrement beaux, non

qu'ils soient picturalement satisfaisants, mais parce qu'ils font surgir une gamme étendue de sensations, avec leur cortège de plaisirs et d'inquiétudes. De ce point de vue on attend avec impatience la traduction de *The white peacock* (le Paon blanc), un livre tout baigné de la verte fraîcheur des prés anglais.

Et pourtant, quel que soit le sujet traité, quelle que soit la perfection de la peinture, il est assez rare que les écrits de Lawrence aient du « charme ». Une secrète angoisse s'insinue partout et l'on devine, au milieu des paysages les plus tranquilles, qu'un amateur de tom-tom mexicain est en train de les parcourir. Il n'est pas jusqu'à ses femmes — toutes splendides — auxquelles il ne réussisse, avant même de nous faire connaître leurs âmes tourmentées — à communiquer un éclat sauvage et presque exaspérant. Lawrence a d'ailleurs soin de les costumer en barbares. Les toilettes féminines sont décrites, dans *Femmes amoureuses*, avec minutie. Elles auraient sans nul doute un succès immense auprès des nègres de l'Ouganda. Les couleurs les plus vives et les plus folles s'y heurtent avec férocité. Quant aux bas, objets d'une attention spéciale, ils sont verts, corail, jaune serin, roses, vermillon et bleu-bluet. L'insistance avec laquelle Lawrence s'arrête pour les contempler n'est pas l'effet d'une série de hasards. *Le plus grand de tous les plaisirs, c'est d'avoir de jolis bas,* déclare la subtile Ursule et ses mains tremblent quand elle les manie. On soupçonne là-dessous une obsession lawrencienne — et, malgré soi, on finit par en démêler partout, dans les poignées de mains masculines, dans les caresses données aux animaux, dans les étreintes familiales ordinairement les plus austères. L'homme qui, par une singulière coïncidence, avait découvert le freudisme en même temps que Freud lui-même possédait certainement un inconscient tourmenté. Il a consacré beaucoup de temps à légitimer l'existence de telles ou telles attirances et parfois son entreprise de réhabilitation des corps l'a conduit à des vues à peu près raisonnables, mais le plus souvent il s'est laissé entraîner sur des voies bien étranges, soit qu'avec une assurance imperturbable il ait construit un nouveau système du monde, de l'amour et des astres, comme dans *Fantaisie de l'Inconscient*, soit qu'occupé de révéler par quelque jeu de scène ce qu'il croit être une vérité féconde et salubre pour le monde des

corps, il côtoie, lui-même, la perversité — cette appétissante marmite où l'on voit si souvent dégringoler ceux qui affirment incessamment leur pureté.

***

Tandis que Lawrence, tout en accordant des nourritures, et fort substantielles, à la chair, tentait de découvrir des zones inexplorées, où les âmes se rejoindraient par delà l'esprit, Galsworthy se préoccupait — problème plus concret — de délimiter la place de l'amour dans les sociétés victorienne, edwardienne et georgienne. Ce délicat mécanisme social, que Galsworthy a accablé de tant de traits ironiques et affectueux, ne s'accommode pas aisément en effet de cette force indisciplinée qu'est la passion. Dans *le Patricien*, que publia jadis la *Revue de Paris*, nous voyions le dilemme nettement posé : un jeune lord, auquel la plus brillante destinée politique semblait promise, était épris d'une femme, que les préjugés de sa caste ne lui permettaient pas d'épouser. Ce mariage eût même ruiné sa carrière. Que faire? C'est à la femme qu'il renonçait. Dans *le Domaine*, c'est l'héritage que le mariage d'amour eût compromis — et l'amour, cette fois encore, était sacrifié.

L'attrait des personnages féminins de Galsworthy, la grâce de ces charmantes victimes des lois de la société pouvaient nous laisser ignorer le jugement porté par l'auteur sur l'attitude de ses héros. *Au-delà*, sans apporter positivement une réponse de principe, nous laisse pourtant deviner sa pensée. Gyp, jeune fille appartenant à un milieu aristocratique se toque d'un musicien bohème et réussit à l'épouser, malgré l'opposition de tous les siens : mais elle tarde pas à être très malheureuse et ne trouve le salut que dans une séparation devenue nécessaire.

Observateur, et non théoricien, Galsworthy constatait que les castes (après tout, elles existent, s'il est vrai qu'elles ne sont pas cernées de barrières infranchissables) ont leurs lois qu'on ne peut transgresser sans inconvénient, que ce soit au bénéfice de l'amour, ou, moins simplement, d'idées humanitaires (telles que les professent par exemple les héros de *Fraternité*).

Au fur et à mesure que se développe devant nos yeux la

Forsyte Saga, nous voyons s'enchaîner les regrettables conséquences du mariage de Soames Forsyte, *le Propriétaire*, avec Irène. Celle-ci, on s'en souvient, s'était éprise de l'architecte Bosinney, que Soames employait à construire une superbe demeure : Robin-Hill. Soames, soudain éclairé sur la situation, avait, pour se venger, intenté un procès à Bosinney en l'accusant d'avoir dépassé les crédits accordés pour la maison. Il avait gagné, ruiné son ennemi. C'était une magnifique revanche, aux yeux d'un homme qui, comme tous les Forsyte, accorde une importance essentielle à l'argent, passe sa vie à reviser le bilan de sa fortune toujours croissante, amasse des collections de tableaux susceptibles de « monter » et refait sans cesse, avec une joie inquiète, son testament. Mais cette victoire n'avait pas apaisé Soames : il lui restait à user de ces droits conjugaux, dont il s'était vu depuis quelque temps frustrer, abstinence qui désespérait à la fois en lui l'amoureux et le propriétaire; et, un jour, forçant la porte de la chambre d'Irène, il avait exercé avec une brutalité triomphante ses prérogatives de mari. Bosinney, ayant appris ce détestable exploit, s'était tué de désespoir.

Après un intermède ravissant — *le Dernier été* (Indian Summer — également publié dans cette revue), où Irène, séparée de son mari, faisait jaillir une dernière flamme de tendresse dans le cœur du vieux Jolyon Forsyte — nous avons assisté dans *Aux aguets* à une tentative de Soames pour reprendre sa femme. Tentative infructueuse, du point de vue de Soames, mais non sans effet, car elle resserrait les liens d'affection qui unissaient Irène et un autre Forsyte, du type artiste celui-là, Jolyon, qu'Irène finissait par épouser. Dans *A louer*, que vient de traduire mademoiselle Paulette Michel-Côte [1], paraît une nouvelle génération de Forsyte (c'est en réalité la troisième, car les frères et cousins du vieux Jolyon jouent un rôle important dans *le Propriétaire* et nous ne voyons disparaître les derniers survivants de cette génération que dans *A louer*, la race étant douée d'une étonnante longévité). Soames ayant épousé une jolie Française, Annette, ex-caissière, a eu de ce mariage une fille, Fleur, sur laquelle il a reporté toute son affection. Fleur est d'une beauté étourdissante, mais, comme disent les vieux Forsyte, « elle a

1. Calmann-Lévy, 2 vol.

un mauvais pedigree, » allusion à l'origine et à la nationalité de la mère. La Fatalité veillant, Fleur devient amoureuse du jeune Jon, fils de Jolyon II et d'Irène. Aussitôt la famille entière se mobilise pour séparer ces jeunes gens et tout un volume est consacré aux efforts généreux accomplis pour leur dissimuler les raisons qui doivent les éloigner l'un de l'autre. Lorsqu'ils ont réussi enfin à pénétrer le grand secret, les deux jeunes gens réagissent différemment : Fleur, énergique et passionnée, tente, avec une volonté et une souplesse extraordinaires, d'assurer, malgré tout, son bonheur. Jon, au contraire, ressent si vivement l'offense faite jadis à sa mère par le père de Fleur (il s'agit surtout de cet exercice abusif du droit de propriété, auquel tout le monde songe encore au bout de vingt ans — ce qui témoigne de la part du clan d'une bien grande sensibilité) qu'il renonce à Fleur. La jeune fille, désespérée, se laisse marier à Michel Mont, un garçon d'esprit vif et paradoxal, qu'elle n'aime pas. C'est autour d'elle que doit s'organiser le second cycle de la *Forsyte Saga,* qui comprend *le Singe blanc, la Cuiller d'argent, Chant du cygne,* tous ouvrages encore non traduits aujourd'hui). Irène, Jolyon étant mort, va rejoindre son fils Jon, qui, pour apaiser son chagrin, est allé s'établir en Colombie. Robin Hill, la maison de Soames, théâtre de tant d'idylles et de drames, laisse battre au vent un écriteau symbolique *A louer,* invitant quelque nouvelle famille à la patiner à son tour de joies et de désespoir.

Parvenus à la fin de ce premier cycle de la Saga, nous constatons chez les Forsyte un affaiblissement sensible de quelques-unes de leurs convictions essentielles : le respect de la convention, la passion de la propriété. Dans une préface écrite par Galsworthy pour une réédition du *Propriétaire,* l'auteur nous avertissait d'ailleurs que ces tendances, développées à l'excès dans la société victorienne, étaient devenues si languissantes que c'est plutôt contre leur affaiblissement qu'il faudrait maintenant lutter. S'ils sont devenus moins « possessifs », les Forsyte restent, par contre, des hommes d'action. Ils souffrent rarement de l'indécision et apportent à l'exécution de leurs desseins la patience et l'ardeur. Mais le goût des affaires est devenu chez eux moins vif. On voit poindre parmi eux l'oisif et le dilettante.

Le procédé de composition employé par Galsworthy dans

toute la Saga permet de mettre en valeur les types si variés de Forsyte que l'auteur a imaginés, types aussi nettement déterminés du point de vue physique que du point de vue moral. Il consiste à considérer successivement les aventures des Forsyte de chacun de ces observatoires que représentent les demeures des diverses branches de la famille. Ainsi l'action n'est pas ralentie et nous ne perdons jamais contact avec aucune partie de ce petit monde.

On entend souvent exprimer des préférences pour les créations masculines de Galsworthy : sans doute Bosinney, Jolyon, Soames, surtout Soames, sont doués d'une vie individuelle puissante, mais une Irène, rêveuse de féerie, attirante, passive, obstinée, une June, généreuse et fantasque, une Fleur, ardente et volontaire, nous offrent avec les Winifred, les Annette, les Holly, une galerie de portraits d'une variété et d'une séduction sans égales.

Il y avait chez Galsworthy une finesse, une sensibilité intuitives qui le prédestinaient à une intelligence pénétrante du monde féminin. La femme, qu'il pare presque toujours de charme et de beauté, est l'animatrice nécessaire de l'univers harmonieux où Galsworthy place ses créatures. C'est sur un fond de paysages ensoleillés, au milieu de domaines verdoyants, dans de charmantes vieilles maisons, riches de meubles exquis, auprès de chiens caressants, dans un air traversé de chants d'oiseaux et de vibrants bourdonnements d'insectes que se meuvent les héros de Galsworthy. Il répand partout la beauté, et le plus grand châtiment qu'il puisse imaginer pour un homme, c'est de le priver de beauté. Tel est en principe le destin de Soames, à qui manqua sans doute d'être aimé par la femme qu'il aimait, mais qui reçut du moins en compensation le goût et la possession des beaux tableaux, des belles maisons.

Galsworthy est un très grand artiste, qui s'est vu comblé des dons les plus divers. Dramaturge (il a écrit de nombreuses pièces) il a donné à ses romans ce mouvement, cette netteté d'action que le théâtre exige et dont le roman se trouve bien. Poète, il a aimé les hommes et la nature et a su tirer des êtres et des paysages cette vie mystérieuse et frémissante, sans laquelle le monde semble morne et fastidieux. Son art est sobre et clair, tout en constructions logiques, ordonnant des

matériaux soigneusement triés. On ne trouvera jamais chez lui cette accumulation de vains détails, d'où Baring s'efforce de tirer la vie. De ce point de vue, il est curieux de rapprocher l'idylle de C. et de Béatrice et celle de Jon et de Fleur. Leur apogée se situe pareillement au milieu des champs et les deux couples sont pareillement menacés par des familles hostiles. La promenade des amoureux de Galsworthy est un tableau d'une fraîcheur, d'une vivacité irrésistibles; peu de propos échangés d'ailleurs, mais une alliance simple et profonde du bonheur des jeunes gens et de la joie de la nature. Béatrice et C. sont lourdement repliés sur eux-mêmes, ils s'étourdissent d'un flot de menues confidences, s'empêtrent dans des discussions littéraires. Ils veulent être intelligents, ils sont bavards et paraissent demeurer étrangers l'un à l'autre. Ils manquent de spontanéité et leur animateur de naturel. Galsworthy, au contraire, possède une aisance souveraine en face de tous les êtres.

Comparé à un Lawrence, Galsworthy représente pour beaucoup de jeunes Anglais aujourd'hui la vieille perruque et le retardataire. Lawrence n'a-t-il pas renversé toutes les conventions que Galsworthy critiquait et acceptait? Loin de nous la pensée de comparer deux arts si différents, mais comment ne pas protester contre une pareille notion d'évolution? C'est Lawrence, au contraire, qui avec l'univers barbare qu'il crée et son anarchisme intégral, représente le primitif. Auprès de lui Galsworthy est le symbole même de la raison — qui n'est pas le premier don que Dieu fit à l'homme — et de la civilisation la plus raffinée. La nature qu'il peint est nettoyée des fantômes contre lesquels nos ancêtres ont si longtemps lutté, elle offre un cadre harmonieux où l'homme peut respirer à l'aise.

MARCEL THIÉBAUT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LE MARCHÉ FINANCIER

Les événements dont nous soulignions l'importance pour la Bourse, dans notre précédente chronique, se sont précipités. D'autres, non moins retentissants, sont venus les chevaucher. De tout cela est résulté, pour le marché des valeurs, une attitude de prudente circonspection, de réserve défiante, très heureusement exempte, jusqu'ici, de nervosité.

Bien que, à l'heure où j'écris, l'opinion publique porte surtout son attention vers les conséquences à attendre du voyage impromptu de M. MacDonald à Rome, les deux pôles des préoccupations mondiales sont le développement de la crise bancaire des États-Unis, et, d'autre part, l'attitude si énigmatique du gouvernement hitlérien en Allemagne. C'est amplement suffisant pour justifier l'extrême compression des transactions boursières.

Ne peut-on penser, cependant, qu'une détente prochaine soit, raisonnablement, à envisager?

Souvenons-nous que quand, en novembre 1929, *une violente crise de Bourse éclata brusquement aux États-Unis, on voulut croire, généralement, que ce ne serait là qu'un épisode d'assez courte durée tant la prospérité économique et financière de la grande Nation américaine paraissait bien assise. Ce ne fut que peu à peu que l'on vit la crise se développer en profondeur et que l'on comprit, devant l'inanité des efforts multipliés pour la juguler, qu'elle aboutirait fatalement, tôt ou tard, à une sorte de cataclysme. Il a fallu trois longues années durant lesquelles cette menace a, sous des formes diverses, pesé sur le monde entier. L'abcès, suivant l'expression courante, est crevé. De ce côté, l'incertitude redoutable est donc passée. Au surplus, par bonheur, l'événement a coïncidé avec un changement d'administration qui a permis la réalisation de mesures dictatoriales susceptibles de hâter la convalescence.*

L'autre événement redouté était l'arrivée de M. Hitler au pouvoir. C'est également fait. Et l'on peut espérer qu'il n'en résultera rien de véritablement fâcheux du point de vue des échanges internationaux.

Sans méconnaître les préoccupations ou les angoisses de l'opinion publique, il vaut mieux, à mon avis, que ces deux grands sujets d'inquiétude soient du passé.

Toutes les grandes Bourses ont été très éprouvées depuis trois ou quatre ans. L'une après l'autre, elles ont dû subir une sorte de douloureux élagage par la chute, la disparition de nombreuses entreprises malsaines. Là aussi, c'est du passé : le nettoyage, qui était nécessaire, est fait.

Aussi, dès qu'un peu d'apaisement se manifestera dans les soucis que les vicissitudes de la politique internationale donnent encore à la Bourse, celle-ci ne tardera pas à retrouver une activité normale. On verra, alors, les capitaux thésaurisés revenir s'y employer comme les plus alertes n'ont déjà pas hésité à le faire en venant, depuis quelque six mois, s'intéresser aux Mines d'or où ils ont recueilli d'amples satisfactions. Le récent succès de l'Emprunt 4 1/2 en dépit de circonstances défavorables n'est-il pas un implicite témoignage de confiance qui nous interdit de désespérer du réveil du marché?

Bourse de Londres. — *Devançant celle de Paris, la Bourse de Londres a retrouvé, depuis l'an dernier, une activité soutenue. Nous lui consacrerons, régulièrement, une appréciation sommaire. Les valeurs de Mines d'or y ont bénéficié, ces temps derniers, d'une faveur que les événements ont amplement justifiée et qui paraît encore loin d'avoir atteint son terme. Elles méritent de retenir l'attention.*

ANDRÉ PLY

Toute demande de renseignements détaillés concernant cette chronique, doit être adressée directement à son rédacteur, M. André Ply, 5, rue de Vienne, Paris.